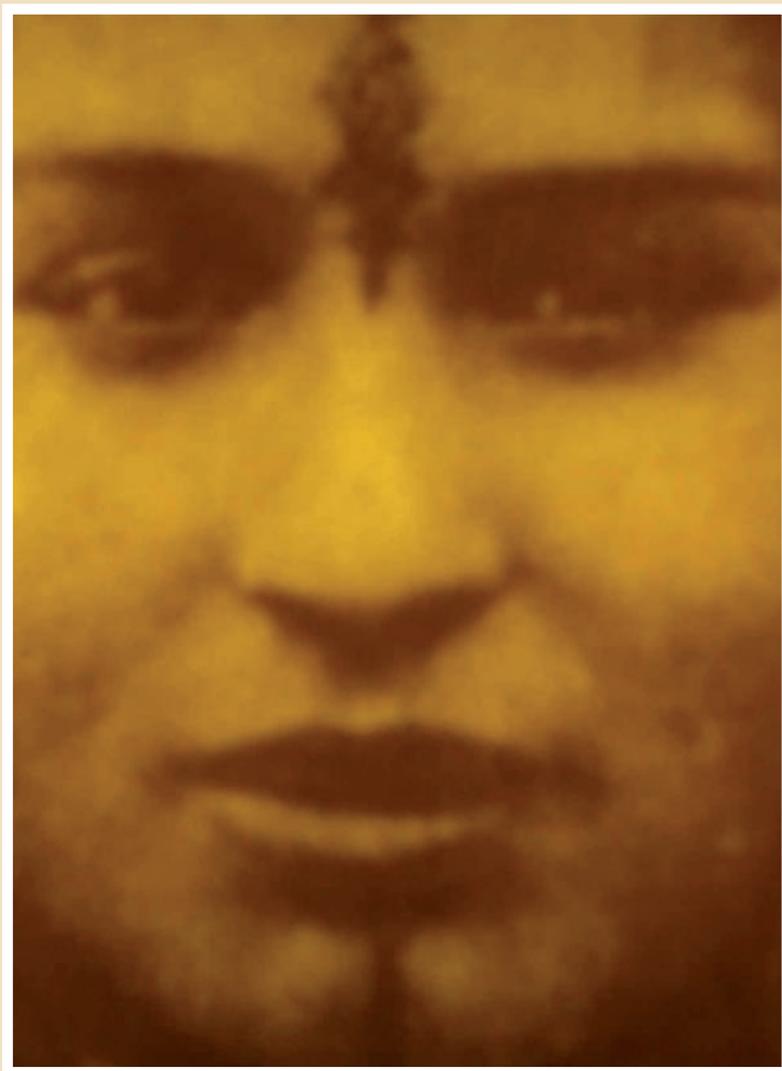


# ***Analuein***

Journal de la F.E.D.E.P.S.Y.



# **4<sup>es</sup> Journées** de la F.E.D.E.P.S.Y.

**N° spécial - Novembre 2008**

F.E.D.E.P.S.Y. et Ecole Psychanalytique de Strasbourg  
O.I.N.G. auprès du Conseil de l'Europe

Ce numéro spécial d'*Analuein* se présente sous la forme d'un document de travail regroupant à la fois le programme de ces Journées, les arguments des exposés qui seront développés à cette occasion, ainsi que certains textes des conférences préparatoires qui ont eu lieu tout au long de l'année écoulée. D'autres textes forment la trame d'interventions qui se feront à l'occasion de ces Journées et nous les présentons sous la forme de pistes de travail.

*Nous dédions ces journées au Docteur Jean-Pierre Bauer  
qui était très intéressé par les questions d'humanisation  
et de déshumanisation.*

F.E.D.E.P.S.Y. - 16, rue de la Paix • 67000 Strasbourg • [info@fedepsy.com](mailto:info@fedepsy.com)

*Président* : Jean-Richard Freymann - [freymjr@wanadoo.fr](mailto:freymjr@wanadoo.fr)

*Directeur des publications* :

Sylvie Lévy

*Responsable de la publication* :

Joël Fritschy

*Comité de rédaction* :

Hervé Gisie

Daniel Lemler

Claude Mekler

Anne-Marie Pinçon

Alain Schaefer

*Secrétariat de rédaction* :

Gabriele Daleiden

**[g-daleiden@wanadoo.fr](mailto:g-daleiden@wanadoo.fr)**

*Manuscrits, disquettes et correspondance*

*peuvent être adressés à :*

Joël Fritschy

26 rue des Boulangers

68100 Mulhouse

**[joel.fritschy@wanadoo.fr](mailto:joel.fritschy@wanadoo.fr)**

*Impression* : **PRINT' Europe** - 67450 Mundolsheim - 03 90 20 39 49

E-mail : [print.europe@wanadoo.fr](mailto:print.europe@wanadoo.fr)

# SOMMAIRE

## Editorial

Joël Fritschy .....2

## Déshumanisation et fantasme de « réhumanisation »

Jean-Richard Freymann..... 3

## Les 4<sup>es</sup> Journées de la F.E.D.E.P.S.Y. : Essais d'une clinique de la « déshumanisation »

- Programme .....5
- Arguments .....9
- Liste des participants.....17

## Conférences préparatoires

- Réel et réalité psychique  
Pierre Jamet ..... 19
- Quand le trauma est celui de l'Autre – au sens de  
l'autre génération  
Cristina Burckas ..... 24
- « Ceci n'est pas un homme »  
Didier Francfort .....28
- La musique arabesque turque : une expression  
masochiste dans la modernisation turque  
Fatih Karaman ..... 39

## Pistes de travail

- Que nous apprennent ceux qui refusent la  
déshumanisation ?  
Philippe Breton .....46
- Traumatisme, élaboration recombinaive et  
créativité  
Daniel Lysek ..... 48
- Filiation psychique et transmission de l'indicible  
Olivier Halfon ..... 52
- Traumatisme de la disparition et réanimation.  
Le génocide des Arméniens  
Hélène Piralian-Simonyan ..... 53
- Moïse et la migration dans la tradition biblique  
Moïse Benadiba..... 58
- Guérir ?  
Michel Levy.....63

## Bibliographie .....64

- La langue étrangère  
Jean-Pierre Bauer .....66

## Activités des membres de la F.E.D.E.P.S.Y. 2008-2009 ..... 71

# EDITORIAL

## En guise d'ouverture

Joël Fritschy

« Les analystes écrivent beaucoup et quand leur transmission ne relève pas de l'écrit, elle se trouve relayée par la frénésie d'échanges, d'élaborations orales qui les amènent à mettre en mots, à tenter de théoriser les trouvailles auxquelles ils se trouvent constamment confrontés. Cette activité, nous devons bien le reconnaître, pose le socle théorique et technique à partir duquel nous travaillons et auxquels nous ne cessons de nous référer. »

Jacques Hassoun, *Actualités d'un malaise*<sup>1</sup>

Cette citation extraite du dernier opuscule inachevé de Jacques Hassoun pourrait figurer en exergue de ce nouveau congrès de la F.E.D.E.P.S.Y. La haute importance de ces Journées s'accorde avec les termes d'une politique de la psychanalyse au sens où durant ces trois jours vont s'échanger, se croiser des discours s'appuyant sur des expériences, des champs théoriques différents voire en provenance d'autres aires culturelles. Créer de nouveaux espaces théorico-cliniques, tel pourrait être un des enjeux de ce congrès dont le point nodal — eu égard à la diversité des thèmes abordés en rapport avec l'actuel et l'Histoire — pose la question d'une articulation du social et du politique à l'analytique. Il paraît bien difficile d'évaluer le moment historique que nous sommes en train de vivre car il y manque cet après coup nécessaire au travail de pensée, à l'opposé d'un Moi qui se perd dans le miroir aux alouettes du temps réel. De toute évidence — et les travaux présentés au cours de ces Journées le diront — les événements survenus tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, les guerres, crimes et meurtres de masse, les attentats à la vie, contre la pensée, le psychisme et la langue, le tour pris par les bouleversements sociaux, les modifications de valeurs qui paraissent pourtant fondamentales, donnent à la crise actuelle une dimension qu'il semble bien difficile de réduire à un simple retour aux dures réalités, après l'euphorie des « trente glorieuses ».

La crise actuelle — et nous le savons — évoque une véritable mutation dans la civilisation. Mutation de la subjectivité et/ou, comme en accompagnement dans le collectif, « montée de l'insignifiance » selon Castoriadis<sup>2</sup>. Ce dernier n'hésitait pas à épingler une élite politique réduite à appliquer l'intégrisme néolibéral. Où l'on découvre à côté de l'économie réelle — comme s'il n'y en avait pas d'autre — une économie liée au virtuel où l'appât du gain (le bonus du trader) rend surtout compte de la folie des marchés financiers que plus personne n'est en mesure de contrôler. De quel réel, cette crise est-elle en effet le spectacle ? De quel *Trauerspiel* (dans le double sens du terme : tragédie et spectacle désolant, chose déplorable) les traders des places boursières sont-ils les *Spieler*<sup>3</sup> ? Mais faut-il leur jeter la pierre ou continuer à interroger ces manquements à l'éthique du « bien dire », bien dire qui s'oppose à

la force du même, au travail silencieux (muet) de la pulsion de mort ?

Pouvons-nous encore avoir confiance dans la civilisation ? Freud pariait pour la développement de la culture. « Tout ce qui promeut la culture travaille aussi contre la guerre »<sup>4</sup>. Mais il n'était pas naïf. Il savait que l'idée du progrès est relative et qu'elle correspond intimement à la destruction, témoignage de la vacillation de la fusion pulsionnelle. La question semble donc devoir s'inverser : la civilisation réussira-t-elle à se préserver de l'autodestruction, de la *Destruktionstrieb*, autre nom de la pulsion de mort ?

Devons-nous pour autant céder à la « mélancolisation du monde » (J. Hassoun) et complaire à notre époque ? A l'ouverture de ce congrès, terminons par un *Witz* juif. Deux Juifs font une traversée. Une tempête affreuse coule le bateau. Et cependant une heure plus tard, ils sont sur la rive, sains et saufs. Quelqu'un s'étonne :

— Comment donc avez-vous fait pour nager aussi bien ?

— Nous n'avons pas nagé.

— Mais alors ?

Agitant les mains :

— Nous avons causé, tout simplement.<sup>5</sup>

<sup>1</sup> Hassoun J., *Actualités d'un malaise*, Erès, 1999.

<sup>2</sup> Castoriadis C., *La montée de l'insignifiance*, Points Seuil, 2007.

<sup>3</sup> *Spieler* = joueur, nom parfois donné aux traders. Notons que ces derniers, tout au moins ceux formés en France, sont issus des grandes écoles : Centrale, Polytechnique, HEC ou ESSEC. Cf. l'ouvrage de William Emmanuel, *L'affaire Kerviel ou la folie du système financier*, Ed. du Toucan, 2008. L'auteur cite par ailleurs les propos d'un journaliste financier, Martin Baker, auteur du roman *Meltdown* qui raconte comment un trader français fait exploser le système financier mondial. Selon ce journaliste, « les traders sont comme dans un safari, ils sont à la recherche de proies à tuer. Ce sont des animaux de proie. Ils vivent à coups d'adrénaline et utilisent des substances chimiques pour tenir. A la City de Londres, il est raisonnable de dire qu'au moins la moitié des courtiers sont des utilisateurs réguliers de cocaïne. Ils aiment les alcools forts et le sexe immédiat. Leur vie sociale reflète leur vie professionnelle : manger, tuer, avancer. »

<sup>4</sup> Freud S., « Pourquoi la guerre », in *Résultats, idées, problèmes*, tome 2, PUF, 1985.

<sup>5</sup> *Histoires juives recueillies par Raymond Geiger*, NRF, 1923, 29<sup>e</sup> édition.

# Déshumanisation et fantasme de « réhumanisation »

Jean-Richard Freymann

I.— En lisant du *Malaise dans la culture*<sup>1</sup> à *Actualités d'un malaise*<sup>2</sup>, en entendant les conférences préparatoires, on peut se demander ce qui pousse plus spécifiquement le psychanalyste à poursuivre son art contre vents et marées du réel... C'est que l'être parlant se trouve confronté à plusieurs fronts :

- aux *décharges pulsionnelles* à savoir ce qui vient d'un dedans, mais qui brouille la notion de *perception* ;
- au *réel inhumain* qui concerne le déchaînement des éléments, ce qui provoque une rupture de la réalité, le fracas, l'accident sur un fond de mortalité toujours déniée ;
- à la *réalité commune d'une époque* résultant des conséquences de la tyrannie humaine, des jalousies fracassantes, des erreurs et lâchetés des générations passées, des exclusions et génocides qui ont traversé l'histoire des hommes. Mais aussi effet de ce que La Boétie dénomme la servitude volontaire<sup>3</sup>.

La question sera ainsi de savoir : Qu'est-ce qui permet au sujet parlant de poursuivre sa destinée, tout en ayant ce savoir insu ? Une des clés que je voudrais proposer pour le congrès c'est l'idée du fantasme de « réhumanisation », fantasme qui n'est pas sans rapport avec celui de re-création du monde qui succède aux fracas de la déshumanisation.

La dialectique humanisation-déshumanisation ou le triptyque humanisation-déshumanisation-réhumanisation devrait avoir quelque pertinence dans le champ analytique et non pas prêter uniquement à une lecture traditionnelle du politique ou du militantisme. Mais la question est complexe.

Nous définirons ce complexe par une interrogation : comment le sujet clivé se débat avec un réel non symbolisable, au-delà du représentable ? L'affaire touche à la psychopathologie ; elle est sérieuse puisque la névrose elle-même est tentative d'évitement de ces fracas (traumatismes, irruption du réel, effroi...), et qu'elle va créer du symptôme.

Ainsi, à la limite, les effets de déshumanisation peuvent révéler ce qui est le plus caché de la structure du sujet : à savoir les pulsions de mort et d'autoconservation. Et c'est à ce titre que l'analyste est enseigné dans sa pratique, et peut parler à partir de ses patients des effets de crise d'une époque.

Aussi, actualiser les choses de l'effet traumatique, c'est à la fois repenser les choses en fonction de nouveautés révélées par la pratique des instances

psychiques, repenser la psychose collective et les perversions ordinaires, sans oublier certains effets pervers de la science. Ainsi la mainmise technomédicale et le fait « d'être vu de partout » ont modifié la donne.

On pourrait penser que le citoyen post-moderne est un désabusé du traumatisme ou un *addict* de l'horreur. Rien n'est moins sûr si on se réfère à l'inconscient. C'est que l'horreur, l'effroi, reposent aussi sur une structure d'une temporalité tout à fait particulière qu'il nous faudra détailler. C'est le modèle de la névrose post-traumatique qui nous éclairera le plus en tant que l'anticipation de l'événement est impossible. Autrement dit, c'est l'irruption ou plus précisément la brutalité du surgissement qui par son fracas dans l'imaginaire déstabilise le moi et le sujet.

II. — Différencions à présent la déshumanisation particulière de la déshumanisation collective. En ce qui concerne la déshumanisation particulière, il est un point tournant, un phénomène de bascule qui fait qu'après une effraction du réel, à un moment, l'individu ne se retrouve plus dans le même état qu'au paravant. Qu'est-ce à dire ? Que certains actes, certaines conduites, certains passages à l'acte, produisent un décentrement, une traversée du miroir, expulsant l'acteur dans la déshumanisation : c'est un coup porté ayant entraîné la mort, c'est une phrase haineuse qui aurait pu provoquer le suicide, c'est un abandon de poste qui a pu avoir pour conséquence des effets sur tout un groupe, c'est une séparation qui a provoqué un deuil interminable.

À cet endroit, c'est souvent l'inconscience — et non l'inconscient — qui a déchaîné les foudres dans le réel. À cet endroit, pour peu qu'il y ait de la subjectivité, le fantasme est de repasser avant « l'événement », l'aspiration est de provoquer un scotome, une mise entre parenthèses d'un fait non symbolisable. Il s'agit ici, au niveau du fantasme, de « réhumaniser » en déniait le réel. Refaire une marche arrière, repasser à l'avant de l'acte, de cet acte qui a fait tomber dans un autre registre, revenir sur l'autre rive, là où la terre n'était point encore entachée d'horreur.

On voit très bien que la référence de ce mécanisme est la névrose post-traumatique, ici « pré-traumatique », à savoir une clinique qui tient à l'articulation entre pulsion de mort et libido. La clinique des pulsions est essentiellement à cet endroit-là.

Dans notre cas, il s'agit de tenter d'escamoter le réel. Il faut dire que cet essai de mise en parenthèses est un authentique processus psychique, celui d'un enkystement. C'est ce qu'on trouve dans certaines expériences traumatiques qui touchent à l'horreur. En effet, à l'endroit d'actes de violence, de viols, d'effets de guerre, le psychisme réagit par l'effroi même. Comme le dit Freud, l'irruption du réel produit son effet du fait de la non-anticipation de l'événement, et peut provoquer une série de symptômes dont les rêves répétitifs post-traumatiques. Mais il arrive assez souvent que dans l'après-coup du fracas d'évènements naturels, d'actes violents, l'individu en cause (ou le groupe ?) met en place un état d'enkystement très particulier. Ainsi l'effroi donne l'occasion de moments asymptotiques... pour un temps. Mais un nouveau traumatisme viendra déchaîner les choses.

L'individu touché par la *tyché* ne semble pas réagir sur le moment, moment qui peut durer, et ne présenter aucune plainte directe. On a soit l'impression que le sujet n'y était pas, qu'il est resté extérieur, soit qu'il y a comme un blanc sur l'événement. Nous dirons plutôt qu'il s'agit d'un enkystement subjectif, d'une sidération face à la déshumanisation par l'événement. Par la suite cela ne va pas manquer de conséquences, ce qui déconcerte bien souvent le clinicien, car les conséquences symptomatiques pour le patient peuvent être lointaines.

### III.— *Les fantasmes de réhumanisation*

La libido, le fantasme de survie, est si fort que, même par rapport aux actes déshumanisants, le psychisme réagit par une mise en parenthèses, autrement dit par un scénario d'anéantissement de ce qui a existé. Au pire de l'effraction du réel, le moi et le sujet réagissent en créant un espace de non-existence, autrement dit une forme de clivage du moi, mais qui se réfère à un modèle ni vraiment traumatique ni authentiquement psychotique. Dans les traumatismes freudiens, le sujet est coagulé par un écho, un évènement nouveau et une trace mnésique ancienne.

Le scénario fantasmatique conjugue les différents pans de la rencontre de la synchronie et de la diachronie en constituant du symptôme.

À partir de l'irruption du réel sous la forme d'une violence inimaginable, de décès impensable, d'un exil imprévu..., les mécanismes de subjectivation sont mis en défaut, les manifestations de deuil s'avèrent non utilisables. Dans les meilleurs des cas, la « pars » psychique qui n'a pu anticiper va créer une zone de déni du réel<sup>4</sup> qui ne sera ni introjectée ni désavouée, pour constituer un « *no man's land* » de représentations psychiques. C'est cette zone sinthomale<sup>5</sup> qui pourra se développer comme « mélancolie traumatique », comme témoignage

d'expériences<sup>6</sup> ou comme développement d'une expérience mystique... Il s'agit alors, vu de l'extérieur, d'une tentative de « réhumanisation » d'un fracas, d'un essai de réinscription dans une subjectivation.

C'est à cet endroit que l'urgence discursive est de mise, mais non pas sous une forme verbalisante à tout prix, mais comme établissement d'un échange autour du silence de l'effroi.

C'est à cet endroit que la psychanalyse peut montrer son efficace, non pas comme « cure analytique typique », mais en instituant des entretiens préliminaires qui visent dans un premier temps à une induction imaginaire. Qu'est-ce à dire ? Qu'il va s'agir de réintroduire la question de l'humanisation et de la « réhumanisation ». Que la part inhumaine du réel n'est pas du même bois que la logique du symbolique, que le sujet ne saurait s'identifier à un Tout Inhumain. Qu'à côté de la genèse des pulsions sadiennes, sadiques, masochistes... fonctionne un devenir des pulsions qui peuvent rejouer du désir. C'est ce que nous avons dénommé les fantômes de « réhumanisation ». Qu'à côté de la cinétique sinthomale — par exemple celle de ne pas cesser de témoigner — peut fonctionner une dynamique symptomatique, donc de création, qui peut parfois exorciser l'horreur.

<sup>1</sup> Freud S., (1929) *Malaise dans la civilisation*, PUF, 1971

<sup>2</sup> Hassoun J., *Actualités d'un malaise*, Erès, 1999.

<sup>3</sup> Safouan M., *Pourquoi le monde arabe n'est pas libre*, Denoël, 2008.

<sup>4</sup> Freud S., 1924, « Névrose et psychose », *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1973.

<sup>5</sup> Lacan J., 1975-1976, *Le sinthome*, Seuil, 2005.

<sup>6</sup> Levi P., *Si c'est un homme*, Pocket, 1988.

# 4<sup>es</sup> JOURNÉES DE LA F.E.D.E.P.S.Y. 11, 12, 13 DÉCEMBRE 2008

***Essais d'une clinique de la « déshumanisation »  
— le trauma, l'horreur, le réel —***

---

**Jeudi 11 décembre 2008 à 17 h**

---

**Librairie KLEBER – Strasbourg**

**Prologue aux 4<sup>es</sup> Journées de la F.E.D.E.P.S.Y.**

A partir des ouvrages de Jalil BENNANI, Philippe BRETON, Serge LESOURD, Michel PATRIS  
et les organisateurs des 4<sup>es</sup> Journées de la F.E.D.E.P.S.Y.  
Jean-Richard FREYMANN, Jean-Raymond MILLEY, Bertrand PIRET

---

**Vendredi 12 décembre 2008**

---

8h **Accueil**

9h **Ouverture officielle\* :**  
M. Roland RIES, Maire de la Ville de Strasbourg

Sous le patronage de M. Terry DAVIS, Secrétaire Général du Conseil de l'Europe,  
Prof. Michel PATRIS, représentant de l'ULP de Strasbourg,  
Dr Jean-Richard FREYMANN, Président de la F.E.D.E.P.S.Y.

***Rapport introductif : Jean-Richard FREYMANN***

10h **Humanisation et déshumanisation dans l'Europe d'aujourd'hui**  
Catherine TRAUTMANN, Députée européenne

## **Forum 1 – Récit et symbolisation**

**Président : David LE BRETON**

**Discutant : Jean-Raymond MILLEY, Urias ARANTES**

### **Exposés :**

10h20 **Comment devient-on « exécuteur » et comment refuse-t-on de l'être ?**  
Philippe BRETON

10h40 **Fondements et effets psychiques du nazisme**  
Françoise HURSTEL

11h **Déshumanisation et amour du prochain**  
Bernard BAAS

11h20 **Discussion**

12h **Déjeuner**

---

\* Sous les auspices du Conseil Régional et du Conseil Général.

## **Forum 2 – Non inscription symbolique et désidéalisation collective**

**Président : Philippe CHOLET**

**Discutant : Michel LEVY**

### **Exposés :**

- 13h30      **« Ceci n'est pas un homme » : Approches historiques des représentations déshumanisantes**  
Didier FRANCFORT
- 13h50      **Civilisation et « décivilisation » dans l'œuvre de Norbert Elias**  
Freddy RAPHAEL
- 14h10      **Les fictions de la naissance**  
Israël NISAND et Sophie MARINOPOULOS
- 14h30      **La déshumanisation libérale**  
Serge LESOURD
- 14h50      **Discussion**

## **Forum 3 – Traumas et répercussions cliniques**

**Président : Anne DANION**

**Discutants : Bertrand PIRET, Liliane GOLDSZTAUB**

### **Exposés :**

- 15h15      **« Trauma et transmission »**  
Cristina BURCKAS
- 15h35      **Humanisme : dernières démarques avant transformation**  
Roland MEYER
- 15H50      **Transfert versus consensus**  
Daniel LEMLER
- 16h05      **Moïse et la migration dans la tradition biblique**  
Moïse BENADIBA
- 16h20      **Discussion**
- 16h45      **Pause**

## **Forum 4 – Y a-t-il de nouvelles effractions du réel ?**

**Président : Michel PATRIS**

**Discutants : Dominique MARINELLI, P. PANNETIER, Michel KLEIN**

### **Exposés :**

- 17h15      **Effraction d'un réel. Guerres et défiguration de l'autre...**  
Olivier DOUVILLE
- 17h35      **A propos de la guerre civile**  
Karima LAZALI

- 17h55      **Promesses du whistleblowing**  
Charlotte HERFRAY
- 18h15      **Discussion**
- 20h à 20h45      **Théâtre National de Strasbourg – Place de la République**  
**Fragments de lectures de LA FEMME FANTOME de Kay ADSHEAD**  
interprétés par Pauline RINGEADE et Charlotte LAGRANGE  
Débat animé par Urias ARANTES et Joël FRITSCHY

---

## Samedi 13 décembre 2008

---

9 h.              **Rapport introductif : Jean-Raymond MILLEY**

### **Forum 5 – Délires de masse et totalitarismes**

**Présidents : Christian HOFFMANN et Thierry VINCENT**

**Discutants : Urias ARANTES, Jean-Pierre FOURCADE**

#### **Exposés :**

- 9h15              **L'expérience Pitesti : la déshumanisation, un projet scientifique ?**  
Christian DAMSA
- 9h35              **Réel du trauma. Vérité du témoignage**  
André MICHELS
- 9h50              **Réel et réalité psychique**  
Pierre JAMET
- 10h05             **L'Humanisme à l'ombre des Lumières**  
Jean-Pierre ADJEDJ
- 10h20             **Discussion**
- 10h40             **Pause**

### **Forum 6 – Devenir subjectif des victimes : tortures, camps, guerres, terreur**

**Président : Michel LAXENAIRE**

**Discutants : Michel PATRIS, Daniel MEYER**

#### **Exposés :**

- 11h00             **Vivre les camps**  
Robert STEEGMANN
- 11h20             **Actuel de l'impensable de la Shoah**  
Jean-Jacques MOSCOVITZ
- 11h40             **Filiation psychique et transmission de l'indicible**  
Olivier HALFON

- 12h00 **La fabrique des égarés ou fragments et prémisses des discours totalitaires**  
Claude ESCANDE
- 12h20 **Discussion**
- 12h40 **Déjeuner**

## **Forum 7 – Symptomatologie des exclus**

**Président : Pierre VIDAILHET**

**Discutants : Jean-Richard FREYMANN, Joël FRITSCHY, Bertrand PIRET**

### **Exposés :**

- 14h00 **Le cri des sans-voix**  
Alice CHERKI
- 14h20 **Mourir à la rue : ne pas laisser de trace ?**  
Nicolas VELUT
- 14h35 **Traumatisme, élaboration recombinaive et créativité**  
Daniel LYSEK
- 14h55 **Déplacement des corps, déplacement des espaces : le phénomène prostitutionnel**  
Robert LEVY
- 15h15 **L'érotisation de l'horreur – Refoulement et limites**  
Michel PATRIS
- 15h35 **Discussion**

## **Forum 8 – Psychanalyse dans les sociétés en mutation**

**Président : Sylvie LEVY**

**Discutants : Cathie NEUNREUTHER, Jean-Marie WEBER**

### **Exposés :**

- 16h **Ruptures et conflictualité dans la transmission**  
Jalil BENNANI
- 16h20 **Psychanalyse dans les sociétés en mutation**  
Marisa DECAT DE MOURA
- 16h40 **Déshumanisation : l'acte psychanalytique comme réponse ?**  
Guilherme MASSARA ROCHA et Jeferson MACHADO PINTO
- 17h **La Musique arabesque turque : une expression masochiste dans la modernisation turque**  
Fatih KARAMAN
- 17h20 **Discussion**
- 17h40 **Epilogue : Jean-Richard FREYMANN, Bertrand PIRET et le comité d'organisation**

# 4<sup>es</sup> JOURNÉES DE LA F.E.D.E.P.S.Y.

## 11, 12, 13 DÉCEMBRE 2008

### Arguments

#### Forum 1 – Récit et symbolisation

- **Philippe BRETON** : Comment devient-on « exécuteur » et comment refuse-t-on de l'être ?

*Au sommet de l'horreur des génocides du XX<sup>e</sup> siècle, on trouvera l'action des commandos d'exécuteurs, militaires, policiers, auxiliaires, qui, dans le sillage de l'avancée allemande à l'Est, à partir de l'été 1941, ont massacré, le plus souvent sur place et à la main, des centaines de milliers de personnes, hommes, femmes et enfants.*

*Que peut-on savoir des raisons qui ont transformé des « hommes ordinaires » en tueurs de masse ? Pourquoi, alors que certains ont accepté de commettre l'horreur, d'autres ont refusé ?*

*Ces questions n'appartiennent pas qu'à l'Histoire et la Mémoire, elles continuent à tarauder la modernité, dans la mesure où elle se vit, selon l'expression de Norbert Elias, comme « un processus de civilisation », toujours susceptible de basculer dans l'horreur.*

- **Françoise HURSTEL** : Fondements et effets psychiques du nazisme

*Cet exposé est une contribution à l'étude de « la clinique de la déshumanisation » et pose la question : « Qu'est ce que signifie "déshumanisation" ? ».*

*Je m'en tiendrai avec rigueur à la question des fondements psychiques du nazisme pour répondre à cette question et m'appuierai pour cela sur deux documents : l'enquête par entretiens et questionnaires menée en 1945-1946 par le philosophe de l'École de Francfort Théodore W. Adorno sur « la personnalité autoritaire », et un corpus de 300 rêves recueillis auprès de femmes et d'hommes ordinaires dès le début du 3<sup>e</sup> Reich, entre 1933 et 1939, par Charlotte Beradt.*

*L'hypothèse soutenue ici est celle-ci : la « déshumanisation » est avant tout « désobjectivation », c'est-à-dire destruction et anéantissement de l'homme en tant qu'être de langage et de parole. Et cela quels que soient les moyens employés : atteintes de la psyché et/ou atteinte des corps. Le nazisme dès les premiers jours de son arrivée au pouvoir (1933) se caractérise par cette dimension : « malmener les âmes jusqu'au plus intime de la vie privée en assassinant le sommeil » (Beradt). Ce que révèle l'étude des rêves.*

*« La personnalité fasciste est par essence anti-démocratique » (Adorno, 1950) et se caractérise par une volonté de destruction et de « domination totale ». En cela tout régime fasciste s'oppose de façon radicale à un régime démocratique, quels que soient les reproches et les attaques que l'on peut par ailleurs adresser aux errements de ce dernier.*

- **Bernard BAAS** : Déshumanisation et amour du prochain

*On voudrait examiner si et comment la psychanalyse permet de penser notre rapport à la déshumanisation que représentent et réalisent la pauvreté et la misère. Cela implique deux axes de réflexion : d'une part, la question du « sens » de l'exclusion sociale (partant des réflexions d'Arendt, de Simmel et de Péguy, on essaiera de comprendre le statut « objectal » de l'exclu) ; d'autre part, la question de la critique freudienne et surtout lacanienne de « l'amour du prochain » (que semble pourtant requérir de notre part le spectacle de la misère). Conjuguer ces deux perspectives devrait permettre de s'interroger sur la part de jouissance que met en jeu la « déshumanisation ».*

#### Forum 2 – Non inscription symbolique et désidéalisations collective

- **Didier FRANCFORT** : « Ceci n'est pas un homme » : Approches historiques des représentations déshumanisantes

*L'histoire culturelle, s'intéressant aux représentations, aborde l'évolution du XX<sup>e</sup> siècle en partant souvent des images plus que des faits. La violence a-t-elle été préparée par des représentations déshumanisantes ? L'évolution de la politique et de la société avant la Première Guerre mondiale (Affaire Dreyfus, succès des anti-libéraux viennois...) correspond-elle à une phase « culturelle » de déshumanisation ? N'est-ce pas un schéma général qui fait qu'avant de fusiller un condamné à mort on lui bande les yeux, non pas pour qu'il ne puisse pas voir mais pour que ceux qui vont l'exécuter ne croisent pas son regard et oublient son humanité ?*

• **Freddy RAPHAEL : Civilisation et « décivilisation » dans l'œuvre de Norbert Elias**

*Dans le dernier ouvrage qu'il a publié de son vivant, en 1989, Norbert Elias fait le point sur des questions auxquelles il s'était confronté depuis des décennies et revient sur la théorie de la civilisation élaborée un demi-siècle auparavant. Il s'agit pour lui, essentiellement, d'appréhender la dynamique de certains éléments de l'« habitus national » qui favorisèrent le processus de « décivilisation » à l'œuvre à l'époque de Hitler et de les rattacher au long procès de la formation de l'Etat en Allemagne. Il souligne avec force que les particularités biologiques ne déterminent pas la mentalité d'un peuple, son « habitus national ». C'est avec le processus spécifique qui a abouti à la création de l'Etat qu'il a partie liée. Dans cette perspective, il analyse le mythe de la puissance perdue, celui du Saint Empire romain germanique, l'humiliation entraînée par l'incapacité à former une nation et par la défaite de 1918. Il étudie également le rêve de constituer un nouvel empire avec Hitler pour « guide » et la façon dont le modèle guerrier, légitimant le recours sans limites à la force et à la violence, s'est imposé à des factions toujours plus larges de classes moyennes jusqu'à ce que ces dernières en viennent à approuver pleinement leur usage comme instrument privilégié de la politique...*

• **Israël NISAND et Sophie MARINOPOULOS : Les fictions de la naissance**

Notre capacité à parler de la complexité de la naissance baignée par la modernité, est le signe de notre capacité à ne pas basculer, ou tout du moins à résister à la déshumanisation. Depuis que la naissance est accompagnée par les progrès scientifiques, les récits modernes qui en découlent rivalisent avec les mythes d'antan. Et ce n'est plus l'intrigue de la naissance qui nous questionne, mais bien l'indicible qui la guette. Aussi pour résister à ce risque des naissances hors les mots, risque de déshumanisation, nous avons choisi de partager les nôtres en rassemblant les questions et les réflexions qui chaque jour nous assaillent dans notre pratique. Ces échanges ont permis de collectionner des récits de vie, à l'origine d'une pensée partagée, que nos différends et nos différences ont enrichis.

• **Serge LESOURD : La déshumanisation libérale**

*La société libérale marchande promet, pour soutenir son projet d'échange généralisé des biens de consommation, un individu autonome capable de gérer au mieux de ses intérêts son rapport aux autres. Lacan écrit l'algorithme de ce discours en faisant de la figure de l'analysant (\$/S1) l'agent de ce*

*discours (\$/S1 à S2/a). Ce sujet producteur de ses propres signifiants maîtres est alors désarrimé de la figure qui lui donne consistance, celle de l'analyste (a/S2 à \$/S1). Le passage de la place d'autre à celle d'âge construit le sujet « réifié » de la post-modernité libre de ses choix, de son sexe et de ses liens.*

*Or ce « sujet du libéralisme » s'oppose radicalement au sujet du parlêtre et à sa construction qui est toujours de soumission au désir de l'Autre. Le manque à être du manque à jouir ne peut alors plus s'inscrire comme centralité du sujet, et comme visée ontologique de l'existence, s'y substitue une « consommation » de l'objet de réalité qui mime le manque en faisant croire à l'individu que l'objet de réalité comblera sa demande d'amour, comme le chantait dès les années 1960 Boris Vian dans sa Complainte des amoureux.*

*L'usage des biens, si bien travaillé par Michel Foucault dans son Usage des plaisirs, s'inscrit alors comme une jouissance des biens, mettant ainsi au cœur du lien social la force qui anime la jouissance : la pulsion de mort toujours déshumanisante.*

### **Forum 3 – Traumas et répercussions cliniques**

• **Cristina BURCKAS : « Trauma et transmission »**

*Pour préserver le sens de la culture humaine, il est nécessaire que la Loi sur laquelle elle se fonde — la loi du langage — soit transmise de génération en génération sous la forme d'une dette symbolique. Le prix à payer est celui de la castration. Quand la castration n'a pas pu s'inscrire en tant que dette symbolique, il n'y a pas de transmission. Le temps s'arrête. La succession d'une génération à l'autre ne se produit pas. Par exemple, cela peut être le cas lorsque la culpabilité est devenue insupportable ou inabordable parce que liée à des événements catastrophiques de dimensions incommensurables comme dans le cas de la Shoah.*

*Si le temps s'arrête, cela voudrait-il dire que les parents et leurs enfants se trouveraient dans le même temps ? Les obstacles quant à la structuration du sujet, seront-ils toujours les mêmes ?*

*Notre recherche est guidée par ce type de questions. La fonction de la culpabilité par rapport aux différents registres de son inscription en recevra une attention spéciale.*

• **Roland MEYER : Humanisme : dernières démarques avant transformation**

*L'humanisation, c'est l'homme lui-même en tant qu'il questionne ou interprète, en tant qu'il cherche une vérité ou un sens, ou en tant tout simplement,*

qu'il essaie de s'y retrouver. C'est-à-dire encore, en tant qu'il est autre chose ou qu'il exprime autre chose qu'une « parole morte » (P. Legendre). Déshumaniser, c'est détruire la tradition, se passer de l'Autre et de ce qu'il représente et empêcher le sujet humain de se reconnaître comme existant dans et par la parole de l'Autre. C'est l'« hypersacre » de la démarque en ce sens que sans parole qui le désigne et le positionne comme sujet, il ne peut pas trouver à se ranger sous les signifiants qui le désignent : fabrique de l'esclave heureux.

• **Daniel LEMLER : Transfert, versus, consensus**

Le champ médical est un observatoire privilégié de la dimension humaine de notre société. On peut y repérer de nombreux signes attestant de sa progressive déshumanisation. J'en ai choisi deux particulièrement significatifs, dont l'emploi semble se généraliser : le consensus et le protocole. Tous les deux contribuent à la déresponsabilisation du médecin. Le protocole entraîne une anonymisation, voire une désobjectivation, des deux protagonistes de la relation thérapeutique : le soignant et le soigné. Dans les deux cas, enfin, est dénié un des moteurs essentiels de tout processus thérapeutique : le transfert.

• **Moïse BENADIBA : Moïse et la migration dans la tradition biblique**

Dans cette étude la problématique de la migration, le déracinement et ses avatars sont considérés, sous le regard de la psychanalyse, à partir des textes de la tradition biblique et de cette tradition elle-même. Les textes bibliques premiers et fondamentaux sont abordés, et les apports de la linguistique rappelés par l'intermédiaire de l'étude de l'étymologie de certains termes hébraïques désignant ou se rapportant à la migration et au déracinement.

#### Forum 4 – Y a-t-il de nouvelles effractions du réel ?

• **Olivier DOUVILLE : Effraction d'un réel. Guerres et défiguration de l'autre**

La présence croissante d'enfants soldats et d'enfants victimes de guerre est le signe d'une mondialisation des conflits qui se produit et perdure en l'absence de codifications internationales et régionales, tout autant de la guerre, de la paix et de l'armistice. De plus un certain nombre de guerres actuelles ne résulte pas de conflits entre Etats, mais, à l'inverse, d'une décomposition rapide des institutions

étatiques. Cette mondialisation qui est droit issue des conflits mondiaux dont l'Europe fut la scène, et se complique du fait de cette décomposition, regroupe différents traits : mélange de violence sans limite, culture de la haine, déplacements forcés de populations brutalement jetées dans l'exode, guerres devenant de plus en plus des guerres civiles, appels à l'ethnocide. De telles guerres réduisent à rien ou à si peu les impératifs de protection de l'enfance, qui fut pourtant un des grands thèmes de l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle. Ces enfants et ces adolescents soldats, pathétiques héros d'une guerre immédiate, sont les témoins les plus extrêmes, les plus errants des guerriers modernes.

• **Karima LAZALI : A propos de la guerre civile**

L'histoire de la psychanalyse dans le Maghreb est encore très récente. Elle commence à s'écrire et partant de là, à soulever des interrogations à la fois sur les conditions politiques de la pratique analytique et inversement sur l'incidence de cette dernière sur le politique.

A partir de ma pratique de la psychanalyse dans la ville d'Alger, je vais tenter de démontrer comment s'organise la dissolution de la possibilité du « vivre ensemble ».

La guerre civile orientée par le règne de la terreur et le meurtre du semblable relève du registre de la guerre de l'entre nous. Le meurtre du n'importe qui se tient à l'opposé de la constitution du lien social. Est-ce à dire que ce meurtre est de l'ordre d'un « oubli de l'oubli » du meurtre ? Que se passe-t-il lorsque les humains ont oublié d'oublier le meurtre qui les humanise ?

Il semblerait que lorsque le politique se donne pour fondation le religieux, en dictant une origine et plus précisément une langue de l'origine immuable, il se produit une série d'équivalences sans écart entre origine, langue et religion au service d'un Idéal féroce.

Est-ce à dire que la religion en posture d'idéal ouvre à la fabrication d'une foule, qui se fait la guerre à « elle-même » dans une jouissance sans bords ?

Dans ce contexte, à quel appel répond l'offre analytique et que fait tenir une analyse lorsque l'atteinte au langage comme système symbolique est une atteinte à l'humain, en tant que tel ?

• **Charlotte HERFRAY : Promesses du whistleblowing**

Les discours du pragmatisme (né au USA fin du XIX<sup>e</sup> siècle sous la houlette de Pierce, James et Dewey) et du fonctionnalisme (élaboré dans la foulée vers 1930) colonisent nos esprits. Ils nous invitent à adopter une Weltanschauung erronée où le sujet est tenu en grand mépris.

C'est dans ce terreau que sont nées les « théories de la communication » qui réduisent le sujet à un « émetteur » ou un « récepteur » et qui nous invitent à envisager le discours comme un instrument fasciste (« il faut que le message passe »).

Ces théories posent le principe qu'il y aurait des « vérités établies » et mettent entre parenthèses tout problème lié à un quelconque rapport sujet-objet ! Ainsi chez Pierce le signe désigne, alors que dans les sciences conjecturales (dont fait partie la psychanalyse) le signe est un signe linguistique : il signifie. Injonctions paradoxales qui accentuent la Spaltung du sujet, jusqu'à le rendre fou, et invitations à la jouissance sont les éléments constitutifs de ces « alertes éthiques » (whistleblowing) que les entreprises proposent de plus en plus à leurs employés. De telles mœurs invitent à de nouveaux rapports sociaux qui ouvrent la voie à une culture du contrôle, de la méfiance, de la malveillance, de la haine et de la jalousie, permettant subtilement d'entrer en jouissance.

Je pense que les liens sociaux, menacés par la mode du « whistleblowing » et autres trouvailles, sont les vecteurs d'un fonctionnalisme qui nous invite, à notre esprit défendant, à prendre des lanternes pour des vessies, au service de « signifiants volés » et de « valeurs déguisées », auxquels le sujet se voit obligé de s'identifier, alors qu'il n'est pas ainsi !

## Forum 5 – Délires de masse et totalitarismes

### • Christian DAMSA : L'expérience Pitesti : la déshumanisation, un projet scientifique ?

Nous aborderons la question de la déshumanisation à travers le regard d'un survivant d'une « expérience scientifique » qui s'est déroulée en Roumanie dans les années 1950. Le but de « l'expérimentation Pitesti » était de transformer profondément le psychisme humain, au point d'obliger les éventuels opposants politiques à devenir eux-mêmes des tortionnaires. Malheureusement, les « traitements-suppliques » administrés étaient orchestrés par des scientifiques russes, qui affirmaient s'inspirer de certaines pratiques « cognitivo-comportementales » à partir des travaux de Pavlov. Le but de l'exposé est de décrire le chemin à travers l'enfer d'un sujet en dissociation ayant pu finalement s'en sortir et se réinscrire parmi les humains, grâce à une rencontre inattendue : un cafard ! Nous concluons en soulignant le danger de dérive éthique des pratiques psychiatriques, voire psychothérapeutiques, en dégageant la spécificité de l'éthique psychanalytique.

### • André MICHELS : Réel du trauma. Vérité du témoignage

Comment situer, entre le réel du trauma et l'incomplétude essentielle du témoignage, les enjeux de la vérité ? Il s'agit de les examiner en regard non seulement de l'instance juridique, mais de toute possibilité de renouer le fil d'une transmission interrompue, d'une tradition déchirée. Je vous propose, par ailleurs, d'articuler le clivage entre les deux registres — réel et vérité — en termes de honte et de culpabilité, afin de rétablir la dimension du sujet — le lieu où se rejoignent les exigences de l'épistémologie contemporaine et d'une éthique pour notre temps.

### • Pierre JAMET : Réel et réalité psychique

Réel et réalité sont deux concepts philosophiques qui ne se distinguent pas dans le langage commun. Ils recouvrent l'idée de ce qui existe vraiment, de choses données, subies, une réalité qui insiste, qui résiste, qui fait obstacle, un invariant qui serait une vérité incontournable, ce qui revient toujours à la même place, comme le mouvement des étoiles, un « Dieu non trompeur ».

La notion de trauma en psychanalyse, en tant qu'événement réel, nous fait dissocier ces deux termes. Pour Freud, la réalité psychique est celle du rêve, du fantasme, de l'inconscient, des représentations et de leur articulation. L'ombilic du rêve, le refoulement primordial, seraient l'ancrage dans le réel.

Pour Lacan, le réel est l'anagramme du mot « leer » en allemand, le vide, l'impossible du langage, qui fait nœud avec l'imaginaire et le symbolique.

Où est la limite, la frontière entre le réel et la réalité ? Le franchissement de la barrière constitue le « traumatisme » (Lacan) psychique, comme un choc entre continu et discontinu, d'où le recours aux mathématiques, mathèmes, logique, seuls outils théoriques possibles, pour approcher l'infinitude de la jouissance.

### • Jean-Pierre ADJEDJ : L'Humanisme à l'ombre des Lumières \*

En ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, est-il encore pertinent de retenir l'assertion de Malraux selon laquelle « le XXI<sup>e</sup> siècle sera religieux ou ne sera pas » ?

Certes, nous devons d'abord différencier l'humanisation et condition des droits de l'homme.

Les organisations non gouvernementales à caractère humanitaire, apparues dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, posent une question : leur apparition est-elle un progrès et une avancée des valeurs universelles ou un constat de recul des démocraties en règle générale ?

*Il se trouve que la question politique de l'humanisme est censée être gérée par l'Organisation des Nations Unies, devenue une véritable tour de Babel où les incohérences et les contradictions sont à la mesure du peu d'ambition des pouvoirs politiques qui la constituent.*

*Depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, dit Siècle des Lumières, une véritable cassure avec les périodes précédentes s'est produite. La théologisation antérieure des conflits a commencé à s'estomper au profit de la notion de création d'État.*

*Voici qu'une masse populaire dite révolutionnaire a non seulement mis fin au pouvoir régalien du roi ; pouvoir hérité de Dieu, mais aussi a, par le régicide, ouvert une béance, d'où est apparue la Loi (de l'Esprit des Lois, Montesquieu).*

*L'instauration des lois – mais aussi d'un pouvoir législatif séparé du pouvoir exécutif – a eu une influence considérable sur le mouvement des sociétés et sur les droits individuels.*

*Certes, des personnes comme Hegel ont pu rêver, à tort, d'un homme universel nouveau, témoin d'un humanisme universel.*

*Il a fallu attendre que la psychanalyse vienne, sous la plume de Freud, interroger la question des passions et des conflits pulsionnels, celle des affects, pour que l'on se rende compte que la question de l'humanisme est d'abord une affaire de culture au sens de transmission, mais aussi d'éthique.*

*Nous tenterons d'esquisser puis de développer ces questions...*

\* En référence au siècle des Lumières.

## **Forum 6 – Devenir subjectif des victimes : tortures, camps, guerres, terreur**

### **• Robert STEEGMANN : Vivre les camps**

*L'univers concentrationnaire nazi offre un espace privilégié d'étude aux sciences humaines. Hannah Arendt, Raul Hilberg, Christopher Browning, et plus récemment Harald Welzer ont, avec bien d'autres, contribué à élargir le champ des connaissances.*

*Lieu d'une « normalité » pour les uns, d'anormalité pour les victimes, ils ne sont pas non plus « hors les murs ». Ils s'inscrivent dans un environnement et sont soumis aux regards des populations.*

*Mécanique redoutable au service d'un régime totalitaire, il est consubstantiel à ce dernier. A partir de l'exemple du KZ de Natzweiler, étendu à d'autres, il devient possible d'observer de nombreuses variantes du comportement humain.*

*Professionnalisme parfait du commandant, suivisme de nombreux gardiens de base (jusque-là peu pris en compte par la recherche), collaboration intéressée ou obligée de certains détenus (la fameuse « zone grise » définie par Primo Levi), résistance ou passivité, voire total abandon (les « musulmans ») des autres, sans oublier les populations environnantes. L'« homme ordinaire », dont parle Browning par exemple, ou celui qu'à étudié Stanley Milgram, trouve-t-il ici sa place ?*

*Les témoignages immédiats, ceux plus tardifs, mais également les procédures engagées après la guerre dans tous les pays, fournissent un matériel capital. Le camp de Natzweiler apporte en outre un élément supplémentaire d'analyse et de réflexion sur le long terme sur le thème de la « victimisation » d'une province. Plus de soixante ans après la guerre, il est toujours plus simple d'aborder le cas de Schirmeck que celui de Natzweiler.*

### **• Jean-Jacques MOSCOVITZ : Actuel de l'impensable de la Shoah**

*La proximité face à la mort, son impensable où nous mettent ces crimes sans équivalent, questionnent l'usage des notions psychanalytiques, car une telle mort/meurtre devenue objet perd sa valeur heuristique de limite de la vie, atteint la fonction négatrice du langage, notre intime, et ainsi l'irreprésentable de l'humain que la « solution finale de la question juive », par la destruction des corps a voulu rendre concret dans le réel. Et dès lors l'effacer de notre pensée, atteindre à nos valeurs laïques et non laïques. En vain certes, d'où notre exigence irrépressible de dire et de désirer, de savoir malgré tout. Un psychanalyste, comme tel, est témoin de ce qu'il s'est passé afin de sortir la victime du crime de masse, d'ouvrir l'hypothèse d'une forclusion construite du meurtre du père symbolique du côté du tueur et sa silenciation consécutive du côté de la victime, le génocide au Rwanda l'évoque...*

### **• Olivier HALFON : Filiation psychique et transmission de l'indicible**

*L'auteur se propose d'étudier les conséquences du génocide nazi sur la filiation, notamment à travers des entretiens cliniques menés selon la méthode des récits de vie, avec des enfants juifs de déportés rescapés ou disparus de la Shoah. La finalité première de ces entretiens était la constitution d'archives pour conserver une mémoire vivante des persécutions, mais ils ont permis de réfléchir, de par certains fantasmes apparus chez ces enfants, à l'impact du génocide sur la filiation.*

• **Claude ESCANDE : La fabrique des égarés ou fragments et prémisses des discours totalitaires**

*Au cœur des méritocraties modernes, les impatiences de guérir, de normaliser, de contrôler les idéologies sécuritaires et de rentabilité, les espérances prédictives et les discours qui falsifient la langue produisent l'assentiment du plus grand nombre de ces thèses.*

*Au-delà de la décomposition des liens et des tendances qui constituent le désir, les capacités de penser apparaissent de plus en plus désorientées, déplacées voire détruites.*

*Les signes avant-coureurs de cette nouvelle déshumanité peuvent déjà être visibles dans la clinique chez les êtres qui sont les plus désaffectés, en tout état de cause chez ceux qui ne parviennent déjà plus à penser.*

*Les idéologies totalitaires ont engendré des phénomènes identiques faisant dire à Primo Levi qu'un régime totalitaire commence toujours par une manipulation de la langue.*

*Qu'en est-il aujourd'hui ?*

*Comment s'arrête-t-on de penser ?*

## **Forum 7 – Symptomatologie des exclus**

• **Alice CHERKI : Le cri des sans-voix**

*Que peut-on entendre dans notre clinique quotidienne des descendants des guerres et des catastrophes, silenciées par l'histoire non seulement familiale, mais collective ? Ce sont les « enfants de l'actuel » dont la subjectivation est en panne. Ils sont pris dans le mécanisme de déni et de l'encryptement d'une part morte qui les hante.*

*Ils peuvent se prendre pour le premier homme et croire à une origine originelle.*

*Ainsi se construit le lit de l'intégrisme.*

• **Nicolas VELUT : Mourir à la rue : ne pas laisser de trace ?**

*Comment peut-on disparaître quand on est déjà invisible ? Comment orienter tout à coup l'espace et le temps, alors même qu'on s'en absente ? C'est ce qui semble parfois se produire quand part ou meurt une de ces « figures » devant lesquelles on passe jour après jour, et qui sans qu'on y prête garde font notre paysage quotidien, sortes d'existences ponctuelles et sans épaisseur, fondues dans la grisaille des murs comme des points de suspension mis entre parenthèses. C'est bien lors de la disparition de ces « monuments » qu'apparaît soudain quelque chose de leur inscription symbolique qui semblait faire*

*défaut, et que se manifestent des effets subjectifs de l'ordre d'une inquiétante étrangeté qui, tout en nous saisissant, peuvent en miroir nous faire nous interroger sur une possible position de « sujet en état d'exclusion », errants, « grands psychotiques à la rue »... Et c'est alors que peut se dessiner, dans l'après coup de la disparition, la figure singulière de l'exclu, de l'errant, de l'itinérant que l'on ne connaissait pas, que l'on croyait tellement lointaine qu'elle en serait méconnaissable. C'est autour d'exemples cliniques, et d'une expérience, toute nouvelle à Toulouse, d'un collectif qui se destine à prendre acte et à accompagner le décès dans ses diverses dimensions, imaginaires et symboliques, des résidents isolés de la rue, que nous comptons aborder ces questions et nourrir notre réflexion.*

• **Daniel LYSEK : Traumatisme, élaboration recombinaive et créativité**

*Un traumatisme inhibe souvent la créativité. En effet, l'événement traumatique fait effraction dans l'organisation défensive du sujet et met à mal ses capacités de liaison psychique. Mais l'effet pathogène d'un traumatisme tient aussi au fait qu'il entre en résonance avec un passé refoulé et le réactive. Un travail analytique sur le traumatisme permet de relier le présent au refoulé et tend à débloquer la créativité qui a été inhibée.*

*La notion d'élaboration recombinaive peut expliquer ce phénomène : il s'agit d'un mécanisme préconscient par lequel le vécu traumatique se connecte au refoulé ayant fait retour, et se désactive en se remodelant à partir de la mémoire d'expériences de satisfaction, d'apaisement et de détente. L'élaboration recombinaive forme ainsi un objet psychique original qui permet de lier l'énergie psychique, puis de la décharger dans un acte créateur.*

• **Robert LEVY : Phénomène prostitutionnel. Clinique d'une déshumanisation aussi vieille que le monde**

*On pourrait actuellement déterminer la nationalité des personnes prostituées en France en faisant la recension des lieux de guerre dans le monde et particulièrement plus récemment en Afrique. Le phénomène prostitutionnel se développe majoritairement là où la société civile a perdu sa fonction de cadre des lois régissant les rapports de dépendance entre les personnes et laisse donc place libre à tous les réseaux d'esclavage moderne dont les réseaux prostitutionnels sont une des formes surdéterminées par ce facteur. Une forme particulière de déplacement forcé des corps se rencontre en France depuis les dernières lois ayant*

*pour objectif de nettoyer les villes et leurs abords de la prostitution. Les réseaux prostitutionnels, nonobstant d'avoir déplacé les corps de leur pays d'origine, se sont donc adaptés en les déplaçant maintenant dans les bois de plus en plus lointains des villes ; laissant ainsi les personnes prostituées dans un isolement total à la merci de tous les risques et de tous les dangers. C'est dire si cette nouvelle localisation de l'espace des corps les a rapprochés peu ou prou de la signification que prend alors un corps déplacé et monnayé dans les bois : la traite des bêtes. Les tentatives de travail des associations pour instaurer un lien avec ces personnes, qui jusqu'alors maintenaient ce minimum d'humanité nécessaire à la reconnaissance du sujet, s'en sont trouvées peu ou prou annulées ; ou en tout cas réduites à une mission impossible.*

*Que devient donc la notion de sujet dans une telle succession de déplacements et d'assujettissements à la représentation d'une réduction au statut de marchandise animale déplacée ; que dire de leurs conséquences psychopathologiques produites par de telles atteintes de la notion d'humanité ?*

• **Michel PATRIS : L'érotisation de l'horreur. Refoulement et limites**

*Il n'y a pas que les enfants qui s'amuse à se faire peur. L'horreur se cultive à ciel ouvert. Dans l'art, elle côtoie la beauté ; elle fait à l'occasion bon ménage avec l'érotisme. De tels rapprochements entre fascination et répulsion ne sont pas du goût de tout le monde. On joue ici sur les limites de ce que la morale peut tolérer de l'horreur, à la condition expresse d'en ignorer la jouissance.*

*Mais qu'est l'horreur en soi sinon ce qui protège de l'effroi ? Contre l'effroi, la conscience est en effet démunie. Pour supporter le spectacle de la mort, des violences infligées à d'autres humains, le mécanisme le plus ordinaire consiste à en avoir horreur ; autrement dit de l'avoir déjà imaginé, d'avoir appris que cela pouvait arriver. Mais imaginer le pire, le névrosé, l'homme anxieux de Bataille, s'en accommode souvent mal et l'analyse, quand il se hasarde dans cette voie, peut le pousser dans les retranchements de ses anticipations imaginaires. Sa culpabilité pourrait ne pas suffire à soutenir l'idée que de toutes ces horreurs, il rêve ; que le malheur d'autrui, à son corps défendant, non seulement ne fait pas son malheur, mais l'en soulage.*

*L'horreur, qui se prête au spectacle, peut faire aussi fonction de psychothérapie collective. Ce sera le premier point que je développerai. Sur le modèle des jeux du cirque, comment se perpétue une*

*tradition et comment s'actualise cette « psychothérapie » à travers le spectacle quotidien de l'horreur ? Comment se construit et œuvre dans chaque conscience ce « rêve éveillé dirigé » ? Quels sont ses rapports avec l'hypnose et en deçà les premiers balbutiements de la pensée ? Autrement dit, en quoi la pensée, la conscience de la mort et de ses liens réels avec la sexualité, l'érotisation de ses objets, fut dès sa naissance clivée par l'horreur ?*

*Nous en sommes là, à vivre au milieu de l'horreur. On sent bien qu'elle a un rapport avec le réel et qu'en même temps elle maintient son écran imaginaire, elle fait écart avec ce réel. Elle fait écart avec cette férocité dont l'humain porte la honte et que pourtant il a inventée. Il s'agit de cette férocité mimétique, de cette violence sacrée que seul le lien spéculaire serait censé dépasser. Mais est-ce qu'aujourd'hui ce lien spéculaire tient vraiment contre le réel de la violence ? Est-ce que l'amour et l'horreur suffisent à préserver des liens humains ?*

*Ce sera mon deuxième volet : envisager l'horreur à partir du fétichisme, l'horreur du sexuel même en ce qu'il confronte le sujet, celui qui tente de dire quelque chose de son désir, au vide de ce qui le fait jouir et qu'il ressent comme immense solitude.*

*La clinique des perversions apporte des illustrations « plus horribles les unes que les autres » de ce qui prétend remplir ce vide, qui renvoient par des voies plus ou moins radicales, plus ou moins subtiles, à jouir de l'expérience de la mort..*

## **Forum 8 – Psychanalyse dans les sociétés en mutation**

• **Jalil BENNANI : Ruptures et conflictualité dans la transmission**

*Si l'institution est nécessaire à la formation des analystes, il faut bien reconnaître qu'aujourd'hui cette formation, ainsi que la reconnaissance des analystes, ne passe plus exclusivement par les institutions. La raison de cette « désertion » est certainement à rechercher dans les dérives bureaucratiques et les bénéfices de fonctionnement auxquelles n'ont pas échappé nombre d'institutions psychanalytiques. La rupture peut alors s'avérer indispensable pour accomplir un véritable travail de refondation. Rupture et conflictualité sont intimement liées au contexte d'une société en mutation comme le Maroc, et conduisent inévitablement à rechercher de nouveaux moyens de transmission de la psychanalyse au-delà de ses frontières géographiques habituelles.*

• **Marisa DECAT DE MOURA - Psychanalyse dans les sociétés en mutation**

*Quand on dit urgence subjective, on considère déjà la subjectivité impliquée dans l'accueil par un analyste de la demande dont il souffre. L'urgence empêche qu'on ait recours à la parole. Et sur le terrain de l'urgence, la psychanalyse peut faire marquer son orientation quand elle propose une ligne de démarcation devant être tracée entre les urgences objectives et les urgences subjectives, ces dernières pas nécessairement caractérisées par la dramatisation de la scène, mais confirmées par le témoignage du sujet d'être devant l'impossible de supporter.*

*Le champ des urgences subjectives exige de distinguer la catégorie de « sujet » que la clinique freudienne, à partir de Lacan, ne nous permet pas de confondre avec celle de l'individu.*

• **Guilherme MASSARA ROCHA et Jeferson MACHADO PINTO : Déshumanisation : l'acte psychanalytique comme réponse ?**

*En collaboration avec Marisa Decat de Moura (Psychanalyste, Président de la Clinique de Psychologie et Psychanalyse de l'Hôpital Mater Dei) Il faut considérer suspect l'événement d'un appel, qu'on dit « humanitaire » dans la contemporanéité, justement quand notre monde découvre des nouvelles manifestations de la souffrance psychique. Nietzsche nous a déjà averti qu'un projet civilisateur pacificateur, « humanisateur » et solidaire ne conduit qu'à la négation radicale des puissances inconscientes et aussi de l'inaliénable dimension du conflit sur lequel se sont fondés les subjectivités.*

*Les institutions hospitalières et universitaires, axes de notre débat, sont trop susceptibles au discours humanitaire mais, en même temps qu'elles ont fait accueil au travail du psychanalyste, elles sont inconscientes du fait que l'éthique de la psychanalyse n'ait pas de coïncidence avec les idéaux qui y règnent.*

• **Fatih KARAMAN : La musique arabe turque : une expression masochiste dans la modernisation turque**

*La tentative de rapprocher ces deux thèmes de nature extrêmement différente a d'abord pris naissance dans une trajectoire plutôt personnelle. Un intérêt s'est développé à partir de ce fait que la musique arabe, même si je me gardais de trop m'en approcher, était l'un des phénomènes culturels les plus significatifs d'un processus social dans lequel j'avais opéré le parcours assez « lourd » de mon histoire individuelle. En outre, je soutiens de plus en plus une position théorique qui est basée sur l'idée que tout ce qui appartient à l'humain mérite, entre autres, une lecture psychanalytique ; cette lecture, même si l'on admet qu'elle ne permettra naturellement pas de faire le tour complet de la question, révélera néanmoins une compréhension assez utile pour saisir comment l'homme produit et consomme inconsciemment ce qui est l'humain.*

*A ce point, je peux indiquer d'emblée que la musique arabe turque n'est pas seulement un simple phénomène culturel mais, du fait d'être structurée par le milieu social dans lequel elle a pris forme et du fait de le structurer à son tour, en interaction réciproque, elle nous résume les dynamiques de notre société, notre position « d'Araf » entre l'Occident et l'Orient, l'histoire de l'occidentalisation (ou bien de l'impossible occidentalisation) de notre proche histoire, les conflits du sujet qui vit dans son existence les souffrances et les répulsions de cette modernisation douloureuse.*

*Si l'arabe, en tant que phénomène culturel, existe et est consommée sous divers produits, apparences et formes, c'est du fait qu'elle fait appel à un domaine de conflit psychosocial généralisé qui nous concerne tous. A côté de ce qu'elle était au moment de son émergence et de ce qu'elle signifiait à cette époque, il est important de savoir où elle en est aujourd'hui et à quoi elle nous renvoie. Mon travail n'est qu'un petit essai pour suivre les traces du sens, ni social, ni anthropologique, mais plutôt psychique de ce phénomène assez complexe.*

## **Avec la participation de :**

ADJEDJ Jean-Pierre\* (Strasbourg)  
*Psychiatre, Psychanalyste*

ARANTES Urias\* (Strasbourg)  
*Psychanalyste*

BAAS Bernard (Strasbourg)  
*Agrégé de l'Université, Docteur en Philosophie*

BENADIBA Moïse\* (Marseille)  
*Pédopsychiatre, Psychanalyste*

BENNANI Jalil\* (Rabat, Maroc)  
*Psychiatre, Psychanalyste*

BRETON Philippe (Strasbourg)  
*Docteur d'Etat, Chercheur au CNRS*

BURCKAS Cristina\* (Fribourg, Allemagne)  
*Psychanalyste argentine, Membre et Enseignante de formation permanente de l'IPPF*

CHERKI Alice (Paris)  
*Psychiatre, Psychanalyste, Ecrivain*

DAMSA Christian\* (Genève, Suisse)  
*Private Docent des Hôpitaux Universitaires de Genève, Adjunct Assistant Professor de Denver, Colorado*

DECAT DE MOURA Marisa\* (Brésil)  
*Psychologue, Psychanalyste, Coordinatrice de la Clinique de Psychologie et Psychanalyse de l'Hôpital Mater Dei, Brésil*

DOUVILLE Olivier (Paris)  
*Psychanalyste et Anthropologue, Université P-10 et P-7, EPS de Ville-Evrard*

ESCANDE Claude (Metz)  
*Professeur associé en Psychologie clinique, ULP de Strasbourg*

FOURCADE Jean-Pierre\* (Strasbourg)  
*Ethnologue, Psychanalyste*

FRANCFORT Didier\* (Nancy)  
*Professeur d'Histoire contemporaine à l'Université Nancy 2*

FREYMANN Jean-Richard\* (Strasbourg)  
*Psychanalyste, Psychiatre, Président de la F.E.D.E.P.S.Y.*

FRITSCHY Joël\* (Mulhouse)  
*Psychologue, Psychanalyste*

GOLDSZTAUB Liliane\* (Strasbourg)  
*Maître de Conférence en Psychopathologie clinique, Psychanalyste*

HALFON Olivier (Lausanne, Suisse)  
*Professeur chef du Service Universitaire de Psychiatrie de l'Enfant et de l'Adolescent (SUPEA) à Lausanne*

HERFRAY Charlotte\* (Strasbourg)  
*Ancienne Enseignante-chercheur à l'ULP en Psychologie clinique, Psychanalyste, Ecrivain*

HURSTEL Françoise\* (Strasbourg)  
*Professeur émérite des Universités, Psychanalyste*

JAMET Pierre\* (Strasbourg)  
*Psychiatre, Psychanalyste*

KARAMAN Fatih (Izmir, Turquie)  
*Psychiatre, Psychanalyste*

KLEIN Michel\* (Metz)  
*Psychanalyste, Psychiatre*

LAZALI Karima (Levallois – Alger)  
*Psychanalyste*

LEMLER Daniel\* (Strasbourg)  
*Psychiatre, Psychanalyste*

LESOURD Serge\* (Strasbourg)  
*Professeur de Psychopathologie, Psychanalyste*

LEVY Michel\* (Strasbourg)  
*Psychiatre, Psychanalyste*

LEVY Robert\* (Paris)  
*Docteur en Psychologie clinique, Psychanalyste*

LYSEK Daniel\* (Peseux, Suisse)  
*Médecin, Micropsychanalyste, Directeur de l'Institut suisse de Micropsychanalyse*

MACHADO PINTO Jeferson (Brésil)  
*Professeur de la section de Psychanalyse et Psychopathologie du Département de Psychologie de l'UFMG*

MARINELLI Dominique\* (Metz)  
*Psychologue, Psychanalyste*

MARINOPOULOS Sophie (Nantes)  
*Psychologue, Service de maternité, CHU de Nantes*

MASSARA ROCHA Guilherme (Brésil)  
*Professeur de la section de Psychanalyse et Psychopathologie du Département de Psychologie de l'UFMG*

MEYER Daniel\* (Jérusalem, Israël)  
*Pédopsychiatre, Psychothérapeute*

MEYER Roland\* (Nice)  
*Docteur en Psychologie, Psychanalyste*

MICHELS André\* (Paris – Luxembourg)  
*Psychiatre, Psychanalyste, Membre d'Espace Analytique*

MILLEY Jean-Raymond\* (Strasbourg)  
*Psychologue, Psychanalyste*

MOSCOVITZ Jean-Jacques\* (Paris)  
*Psychanalyste, Membre fondateur de Psychanalyse Actuelle, Membre d'Espace analytique*

NEUNREUTHER Cathie\* (Strasbourg)  
*Psychiatre, Psychanalyste*

PANNETIER Pascal (Metz)  
*Psychiatre, Chef du Service de Psychiatrie d'Urgence et de Liaison (SPUL) de Metz*

PIRET Bertrand\* (Strasbourg)  
*Psychiatre, Psychanalyste*

NISAND Israël\* (Strasbourg)  
*Professeur de Gynécologie-Obstétrique*

PATRIS Michel\* (Strasbourg)  
*Professeur de Psychiatrie, Chef de Service au CHRU, Psychanalyste*

RAPHAEL Freddy (Strasbourg)  
*Sociologue, Professeur des Universités*

STEEGMANN Robert\* (Strasbourg)  
*Professeur, Docteur en Histoire*

TRAUTMANN Catherine\* (Strasbourg)  
*Ancienne Ministre, Députée Européenne*

VELUT Nicolas\* (Toulouse)  
*Psychiatre*

WEBER Jean-Marie\* (Luxembourg)  
*Enseignant Chercheur, Directeur des Etudes universitaires à l'Université du Luxembourg*

### **Sous la présidence de :**

CHOLET Philippe\* (Metz)  
*Professeur agrégé de Philosophie*

DANION Anne\* (Strasbourg)  
*Professeur de Pédo-psychiatrie (PUPH)*

HOFFMANN Christian (Paris)  
*Professeur de Psychopathologie clinique, Paris Diderot, Psychanalyste.*

LAXENAIRE Michel\* (Nancy)  
*Professeur honoraire de Psychiatrie et Psychologie Médicale au CHU de Nancy*

LE BRETON David\* (Strasbourg)  
*Professeur des Universités, Directeur de Laboratoire URA-CNRS*

LEVY Sylvie\* (Strasbourg)  
*Psychologue, Psychanalyste*

PATRIS Michel\* (Strasbourg)  
*Professeur de Psychiatrie, Chef de service au CHRU, Psychanalyste*

VIDAILHET Pierre\* (Strasbourg)  
*Professeur de Psychiatrie (PUPH)*

VINCENT Thierry\* (Grenoble)  
*Psychiatre, Psychanalyste*

### **Les organisateurs :**

ARANTES Urias, FRITSCHY Joël, FREYMANN Jean-Richard, FOURCADE Jean-Pierre, LEVY Michel, LEVY Sylvie, MILLEY Jean-Raymond, NEUNREUTHER Cathie, PIRET Bertrand

\* Membres de la F.E.D.E.P.S.Y.  
(membres actifs ou/et membres d'honneur).

# Conférences préparatoires

Dans cette rubrique, nous publions une série de conférences préparatoires assurées par des intervenants aux 4<sup>es</sup> Journées, tenues en 2007 et 2008 à la Clinique Psychiatrique de Strasbourg. Ces travaux préparatoires constituent un corpus de textes qui servira de fil conducteur pour les forums des Journées (cf. Jean-Raymond Milley, « Séminaire de la Commission Européenne : Préparation du congrès de décembre 2008 », in Analuein n° 11, juin 2008, pp. 3-5). Faute de place, nous n'avons cependant pas pu réunir tous les textes de ces conférences. C'est pourquoi nous renvoyons au site de la F.E.D.E.P.S.Y. pour consulter les interventions de I. Nisand, S. Marinopoulos, O. Douville et B. Baas, ainsi que la version complète de celle de F. Karaman dont nous publions ici des extraits.

## Réel et réalité psychique

Pierre Jamet

Le réel, c'est ce qui nous est donné, qui nous précède, ce n'est pas un choix, nous le subissons, c'est un réel subi et en même temps il nous échappe, nous ne pouvons rien en dire, c'est l'existence en tant que telle, mais il ne faut pas confondre pour autant réel et être.

Lacan écrivait *Hontologie*, l'étude de l'être *ane unh*, faisant allusion à la honte c'est-à-dire que nous ne parlons du réel qu'en tant qu'être, être parlant, ce dont nous ne pouvons évidemment pas nous défaire, donc l'étude de l'être, l'étude d'un être de parole, de langage. Mais le réel est justement l'impossible de ce langage, ce dont le langage nous coupe définitivement, donc impossible à atteindre, impossible à changer, impossible à se fusionner, coupure définitive et radicale. Mais en même temps, même en tant qu'impossible, nous savons que ce réel *ek-siste* puisqu'il est nécessaire. Cette nécessité est déjà un réel biologique, le corps. Pour Freud le réel était un réel biologique du corps et la réalité psychique était celle des rêves, de l'inconscient, des fantasmes. Le seul lien entre cette réalité psychique et le réel biologique était la pulsion.

Nous savons donc, en parlant du réel, qu'il *ek-siste* quelque chose plutôt que rien, puisque l'étymologie du réel vient de *res* – la chose – différent en allemand entre *das Ding*, *die Sache* ou *das Objekt*.

Donc en français il y a des choses, il y a quelque chose, un truc, un bidule, donc comme dans le langage ce mot chose vient à la place d'un vide, c'est un joker, qui peut toujours boucher les trous de la nomination ou de la désignation pour dire ce qui existe, sans qu'on ait le mot pour le dire. Mais cette chose a aussi une histoire philosophique et toute l'histoire de la philosophie, de Platon à Kant, de Berkeley à Heidegger jusqu'à Foucault dans *Les mots et les choses*<sup>1</sup>, a essayé de tisser ce lien mystérieux entre le mot et la chose.

Je n'insisterai pas là-dessus. Je parlerai simplement de la Chose freudienne, *das Ding* en psychanalyse, la première perte irréductible que certains comparent à la séparation avec la mère au moment de l'accouchement, la perte du placenta et des annexes, donc cette première perte qui est recouverte de suite par la perte d'objet, le sujet naît d'une double négation, rappelez-vous ( $\sqrt{-1} \times \sqrt{-1}$ ), donc perte d'objet qui permet l'apparition du sujet pris dans le signifiant.

Quelle différence entre la chose et l'objet ? La chose est réelle, impensable, neutre et indifférente, nous échappe toujours. Lacan la situait en tant que trou central du tore, le trou courant d'air comme il l'appelait, alors que l'objet « a » il le situait dans le vide de la bouée, là où la demande peut tourner autour.

L'objet est dans un but, une visée, il est déjà en relation avec un signifiant pris chez l'Autre et dans le langage, c'est l'objet a de la pulsion, investi par le désir de l'autre et qui sera l'objet du désir du sujet.

Tandis que Freud parlait de *das Ding* comme dans la première séparation avec le *Nebenmensch*, la coupure avec la mère, donc un réel aussi à jamais perdu qui fait trou pour laisser apparaître les objets de la pulsion, eux-mêmes peuvent partir d'une perte dans la jouissance, qui ne pourra plus jamais se dire dans les signifiants.

Cette jouissance est un réel, mais qui bâtit du signifiant et pâtit du signifiant, c'est-à-dire qu'elle permet au signifiant de rendre compte de cette jouissance de parler, mais en même temps ce signifiant, cette parole nous coupent définitivement de cette jouissance, c'est le même sort que le réel, nous ne parlons que parce qu'il y a cette jouissance et en même temps cette parole nous coupe définitivement de la jouissance puisqu'elle est impossible à dire, elle fait toujours défaut.

Le réel et la jouissance restent en dehors du sujet et il n'y a que le sujet de la parole qui va faire tampon, médiation, intermédiaire, par un système de représentations pour tenter de le réaborder.

En ce sens, le rêve est l'impossible création qui cherche à remonter, à travers une voie régressive, à ce point d'ombilic, là où le langage se noue au réel, qui est simplement un fantasme ou une illusion d'observation, ce qui indique que le réel échappe à l'observation des systèmes de perception, donc qui induisent en creux là où le langage fait défaut, donc un point qu'il faut aborder à travers les symboles d'un système logique, puisque la métaphore et la métonymie n'y suffisent plus.

C'est-à-dire que le rêve fonctionne en tant que réalité psychique, sur un mode hallucinatoire qui rate l'objet et qui n'est basé que sur des représentations.

Aussi, pour aborder le réel a-t-on inventé le langage des mathématiques et de la logique. Les mathématiques d'après Einstein, sont la seule voie d'abord du réel et la logique serait la « science du réel » d'après Lacan.

### **Réel mathématique et logique**

Dès l'antiquité grecque, à partir du VI<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, les philosophes grecs étaient confrontés à la mesure des longueurs. Dès l'invention du théorème de Pythagore, vous vous en souvenez :  $a^2 + b^2 = c^2$  si l'angle entre a et b est droit. Si vous mettez  $a = 1$   $b = 1$ , deux côtés d'un carré, ça vous fait :  $1^2 + 1^2 = 2^2$  donc  $c = \sqrt{2}$  et la racine de 2 devient un nombre irrationnel, c'est-à-dire pour les grecs, impossible à mesurer exactement puisque ça fait 1,3... avec des chiffres qui ne vont que vers une limite donc un nombre réel qui donne une idée de l'impossible puisqu'il ne fait qu'approcher une limite, un bord. Ce réel existe donc quand même puisque la diagonale et l'hypoténuse existent et ne sont que dévoilées par le calcul.

Lacan a surtout insisté sur le réel, impossible, celui qui fait limite, bord, qui pour la réalité psychique est le bord et la limite de l'inconscient. L'inconscient est à la limite et au bord, entre réel et réalité psychique.

Ce qui intéresse les psychanalystes, ce sont les ponts, les points de suture de ce bord ou de cette limite. C'est une écriture.

Juste une réflexion en passant, le réel fait aussi la différence entre la découverte et l'invention. La découverte ne fait que dévoiler ce qui était déjà là, l'invention est une création pour approcher le réel ou le mimétiser. Ainsi le feu est une découverte, il existait avant que l'homme ne l'utilise, tandis que les frottements des silex pour faire jaillir l'étincelle sont une invention.

Revenons en à nos limites à et nos bords. La question est donc ce qui fait l'accroche du langage au réel, ce qui permet l'être, le parl'être. Vous savez que Lacan fait commencer le compte des nombres à 0, 1, 2 contrairement à Frege qui commence par le 1, mais le 0 même dans sa forme, représente l'ensemble vide. Un 0 c'est un vide et il se trouve qu'avec des 0, qui sont de petits ovales, en forme d'œuf, on peut écrire et faire des nœuds borroméens puisqu'il est prouvé mathématiquement qu'on ne peut pas en faire avec des cercles, des ronds... on peut donc lier des 0 en nœuds borroméens, même en forme de ruban de Moëbius, mais trois zéros, même en nœud borroméen restent un ensemble vide qui ne peut être nommé par lui-même, il ne peut être nommé que le UN, le trait unaire, celui qui fait le refoulement primordial *Urverdrängung*, qui représente le signifiant (Un), le Nom du Père, celui qui début et ordonne la chaîne et restera refoulé. Il sera donc le quatrième élément qui nomme et donne existence dans le langage à un ensemble vide en forme de nœud borroméen. Ce qui va constituer un signifiant qui peut contenir les trois registres de la réalité humaine : R.S.I.

Comme nous parlons de théorie et que nous sommes des psychanalystes et non des mathématiciens, qui eux sont obligés de faire des démonstrations et aboutir à une conclusion avec un langage rigoureux fait de symboles et sans bla bla, nous autres nous pouvons nous laisser aller à l'association libre, quand nous parlons, nous devenons des rhéteurs qui voulons séduire notre public, même en procédant par des approximations et des erreurs, donc ce zéro en forme d'œuf fait penser à Freud qui fait de l'œuf l'exemple du repli narcissique, celui de la jouissance parfaite et absolue, donc un état avec un minimum de tension, presque l'état de satisfaction de la pulsion de mort, avant le stade minéral, c'est un état idéal du psychisme qui voudrait toujours revenir à un niveau de tension zéro.

Toutes les excitations qui viennent de l'extérieur sont dérangeantes pour le système, ce qui expliquerait aussi que la haine précède l'amour, puisqu'au départ rejeter à l'extérieur plutôt que laisser entrer et fusionner. Ce système clos ne pourra résister aux excitations extérieures que par l'incorporation et une introjection plus tard. C'est comme cela que les signifiants entreront dans le système, en venant de l'extérieur, de l'Autre, mais que grâce aux excitations intérieures du système (les pulsions) qui doivent également se métaboliser, s'y fondre, nous ne sommes pas des ovipares, l'oiseau ne peut pas sortir de l'œuf, même si nous aussi nous sortons d'un œuf prématurément. Nous resterons très dépendants de l'Autre qui nous livre le signifiant pour l'accroche grâce à une jouissance réelle, cette accroche se fait à travers la boucle pulsionnelle, de

suite puis dans le défilé du signifiant à travers la demande qui contourne l'objet perdu, c'est-à-dire que le signifiant, la chaîne signifiante, devient le support des représentations de la satisfaction impossible, ce qui laisse le désir en circulation.

Nous avons vu que Freud, dès qu'il parle de réalité psychique, embraye sur les fantasmes, sur les rêves et que l'ombilic du rêve est le point stratégique de cette chaîne- nœud du réel et de l'inconscient.

Jacques-Alain Miller nous parlait du rêve de Lacan ; en effet Lacan rêve, et comme dit le syllogisme « tout homme rêve, Lacan est un homme, donc Lacan rêve ». De quoi rêve-t-il ? Il ne nous a pas révélé ses rêves comme Freud, mais il a rêvé éveillé comme nous tous. Le sommeil est le gardien du rêve, mais nous continuons à rêver éveillé dans nos fantasmes, dans nos « *Phantasieren* » comme disait Freud, n'oublions pas que notre réalité est notre réalité psychique qui pour Freud était l'inconscient, les rêves, les fantasmes, les symptômes... tout ce qui est la manifestation d'un désir hallucinatoire, le principe de réalité vient simplement limiter une satisfaction hallucinatoire, l'objet est halluciné par une représentation, qui fait que tout discours est semblant. Lacan a donc rêvé d'être mathématicien, à travers ses mathèmes, ses diagrammes, ses figures du réel, sa topologie, ses nœuds borroméens, il pensait qu'il arriverait à mettre en formules, en symboles, le réel de l'inconscient, un réel qui pourrait s'écrire, s'inscrire et se lire dans une transmission totale.

Sa tentative de la passe où l'analysant devrait dire ce en quoi son analyse a été opératoire, relèverait d'une démonstration finale comme en mathématique, ce qui est évidemment impossible, même si le réel est au cœur de l'expérience de l'analyse, la réalité psychique n'en fera que repousser toujours les limites. Nous ne pouvons jamais démontrer scientifiquement « pourquoi votre fille est muette », ces limites du réel ne font que se déplacer et le seul exemple qu'on en ait trouvé, c'est dans la logique de Cantor, dans la création de ses transfinités, c'est-à-dire les limites de l'infini (infini +1) (infini -1) l'infini étant un objet mathématique et logique qui n'est opératoire que dans ces systèmes mais qui peut servir d'outil à des physiciens ou d'autres praticiens de la science.

En fait il y a une réalité du réel qui est celle qui se subit, qui résiste, à laquelle nous nous heurtons. En biologie, l'homme subit le temps, la vieillesse, les maladies, il ne peut franchir facilement les distances, il ne peut pas prévoir ni empêcher les grands événements de la nature : volcan, ouragan, tsunami... Donc la rencontre avec la réalité de ce réel là est toujours traumatisante car elle est subite, imprévue, immaîtrisable et vous confronte au réel de la mort, des disparitions irréversibles.

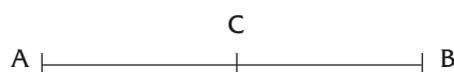
La prise de conscience de ce réel et la rencontre du réel de l'autre sexe, les deux étant intimement liés, sont les deux principaux organisateurs de notre vie psychique. Dans la pulsion de mort et le désir sexuel, l'énergie libidinale s'origine de ce vide laissé par le trou du réel un peu comme un trou noir à gravitation infinie qui ne peut être approché sans se détruire, mais reste le centre organisateur de galaxies entières. Comparaison n'est pas raison et les modèles ne restent que des échafaudages, une transposition du réel dans le langage.

Dans ce réel, hors langage qui *ek-siste*, et qui est troué par notre réalité psychique, le principe de réalité qui limite le principe du plaisir – comme un mouvement brownien où les représentations des mots et des choses s'associent par le mécanisme du langage, métaphore-métonymie – se fait la régulation de la jouissance.

Ce principe du plaisir et du déplaisir, donc baisse et montée de la tension est l'appareil de la jouissance qui participe du réel de l'inconscient. Ainsi, le réel de l'autre sexe, ce que Lacan appelait la « non-existence du rapport sexuel » ne peut qu'être repris dans une connotation symbolique pour exister dans le langage, cette connotation symbolique est devenue la fonction phallique. Le corps sexué est un réel qui peut se traduire dans le langage en tant que différence et nous pourrions prendre comme référence les petites histoires naturalistes de Freud sur les enfants, qui expliquent que la petite fille qui voit le pénis du garçon peut se vivre comme castrée, comme ayant un manque et peut penser que le pénis peut encore lui venir. Le petit garçon en voyant son pénis peut avoir peur de le perdre, être dans la menace de la castration, c'est l'entrée dans l'Œdipe. Les deux jugent la mère comme pourvue de pénis, donc ayant un phallus imaginaire, qui devient une référence unique pour les deux sexes. Lacan reprend cela dans ses formules de la sexualité, que la femme entre « pas-toute » dans la fonction phallique et l'homme est « tout » dans la fonction phallique.

Pourquoi une fonction phallique ? Qu'est-ce qu'une fonction ?

Prenons l'exemple du logicien Gottlob Frege : une droite A – B



et un point C au milieu, donc  $AB = AC + CB$  mais pour Frege, C est répété deux fois ce qui n'est pas logique donc A segment CB, le premier est ce qu'on appelle la fonction de ce qui va suivre,  $f(x)$  une inconnue comme en logique propositionnelle.

Par exemple, quand on dit la phrase « Capitale de France », France est un ensemble fermé clos qui donne un sens à la phrase, c'est Paris. Tandis que si vous dites simplement « capitale de », ça reste ouvert, donc c'est  $f(x)$ , suivant la proposition qui va suivre.

Ainsi le phallus, en tant que fonction phallique, devient un opérateur logique dans le langage, pour rendre compte de l'impossibilité du rapport sexuel dans le réel.

Donc les formules de la sexualité « pas-toute » dans la fonction phallique c'est la femme, donc une ouverture, un vide, un accès vers une jouissance autre que phallique, une inexistence, un infini de l'ordre du réel, une sublimation, ou alors le « tout » dans la fonction phallique qui est l'homme, qui est enfermé dans la jouissance phallique.

Tout est fait pour remplir le vide, accumuler les objets, c'est une addition, compter la femme en tant que signifiant d'objet sexuel, la compter parmi ses biens comme une possession, dont l'organisation sociale rend compte par la domination phallique.

La sexualité se fait par une opération logique du langage, en fonction du désir et non pas par le réel de l'anatomie du corps. Bien que pour Freud, le biologique fut le réel, il a déclaré que le choix sexuel, le désir sexuel de l'homme pour la femme n'avait rien de naturel et ne pouvait à lui seul définir l'identité sexuelle qui est fonction du phallus, l'avoir ou pas, de même que d'attribuer ce phallus à la mère introduit un tiers dans la relation mère-enfant qui n'est pas symbiotique, mais une relation ternaire, mère-phallus-enfant, laissant un vide du désir, pour la signification du sujet à travers la métaphore paternelle.

Lacan reste très freudien, donc ce phallocentrisme si décrié, mais qui remonte à l'antiquité grecque où le phallus faisait partie des fêtes de la fécondité, représentait la fertilité, mais aussi son absence, la mort. Dans le théâtre il avait une place comique, de dérision, représentait la présence et l'absence, était voilé et dévoilé, comme dans le jeu du *Fort-Da*, permettant la jubilation et le voir disparaître et apparaître par ce jeu symbolique, en faire un signifiant dans la jouissance sexuelle. C'est la transposition du plaisir sexuel dans le plaisir du signifiant, dans le Witz, le comique, ce qui explique que le Witz est un comique de préférence sexuelle.

Nous sommes là dans les composants de la réalité psychique, le principe de plaisir et le principe de réalité de l'inconscient. Le réel reste un lieu logique, une inscription au bord de la réalité psychique, si le symptôme est réel c'est qu'il est un trou cerné de signifiants, enclavé dans la jouissance phallique.

Il y a un réel de la réalité psychique qui est la conséquence du clivage du sujet, de l'*ek-sistance* du sujet mais il y a une réalité psychique du sujet qui est une structure de bord, qui limite le vide et qui est structurée selon la topologie de Lacan, R.S.I., les nœuds borroméens, le ruban de Moebius.

Dans son séminaire sur *L'identification*<sup>2</sup>, Lacan a introduit le réel et sa topologie en reprenant une phrase de Kant « *Leer : ein Gegenstand ohne Begriff* » une résistance vide, sans saisie possible.

Lacan a repris le mot allemand « *leer* », vide, en l'inversant, en faisant un anagramme, donc le réel, en le nommant le réel de Lacan, qui est un vide, un infini, un trou, un impossible du langage, qui est une limite, un précipice, ce qui ne fait pas trace et ne peut s'aborder que par une écriture : le réel de l'inconscient, qui est une écriture, une inscription, qui ne cesse pas de ne pas s'écrire ou de s'écrire.

Je vous ai parlé du vide et du fait que nous n'avons que le signifiant de notre réalité psychique, donc le fantasme, la jouissance phallique pour y faire face sans être submergé par l'angoisse. La rencontre avec le réel non tamponné par la réalité psychique est toujours traumatique. Elle fait partie des risques de notre disparition et nous mobilise toujours la pulsion de mort qui a pour objet la chose – *das Ding* –, elle aussi réelle, trou précédent l'apparition du sujet.

En trouant le réel, le sujet est un tore dans le réel, nous sommes cernés par le réel, donc toutes les expériences humaines qui touchent à cette limite sont traumatiques. Si aucun fantasme ne s'interpose plus, le sujet est néantisé dans le réel. Notre réalité psychique qui essaie d'appivoiser doucement le réel par la science, la logique, les mathématiques, nous permet de fabriquer un réel « domestique », par exemple les bombes atomiques, les manipulations génétiques dans la biologie, les OGM etc., bref un jeu d'apprenti sorcier qui peut modifier un certain équilibre de la réalité humaine, par exemple plutôt en faveur du réel que du symbolique et peut-être modifie une humanisation en cours, qu'on pense réaliser à travers les droits de l'homme, la démocratie, la prééminence du langage, de la parole qui se substituerait à un réel de violence, de guerre, de mort. Parce que la mort, le sacrifice, la destruction de l'autre sont une réponse réelle de la vengeance, de la guerre, la mort étant la seule issue à la résolution des conflits. Si ces conflits se transposent dans le réel, c'est une manière de les évacuer, mais seule la réalité psychique humaine peut dialectiser le conflit, le mettre en mots, le transposer dans le langage.

Cette répétition possible, Freud l'a mise en évidence en étudiant les névroses de guerre après 1918 et il a introduit l'automatisme de répétition et la pulsion de

mort pour expliquer le devenir du désir dans les cauchemars répétitifs, il a révisé sa théorie, dans « *Au-delà du principe de plaisir* »<sup>3</sup> en introduisant cette pulsion de mort tant contestée.

Face au réel – et nous y sommes constamment – l'inconscient est imprévisible, est toujours une surprise, donc par le symptôme, l'angoisse, la réalité psychique ne peut que mobiliser son économie du désir, donc la chaîne signifiante qui le soutient, par la tension d'une jouissance régulée justement par cette pulsion de mort, c'est-à-dire tendance à l'inanimé, où le plus-de-jouir, la répétition essaient de maîtriser la perte dévoilée, en la bouchant par un fantasme.

Je terminerai cette rencontre avec un réel inattendu surprenant dans les états post-traumatiques, névroses de guerre, névroses et psychoses post-traumatiques qu'on appelle maintenant « état de stress post-traumatique ». Vous avez tous entendu parler des suicides de soldats revenus de la guerre d'Irak. Ces états comportent deux aspects, la répétition de la scène traumatique surtout dans les cauchemars, mettre en scène ce point où le fantasme n'a pas pu s'interposer, là où l'événement réel a pu pénétrer dans la réalité psychique qui doit maintenant s'y inclure en modifiant un ordre fantasmatique.

L'autre point est le réveil, ou la mise à nu d'un symptôme névrotique ou psychotique déjà existant dans la structure et qui fait partie de la personnalité pré-existante.

On a beaucoup reproché à Freud de dire que les gens étaient déjà névrosés avant, mais il est impossible qu'il en soit autrement.

Même si un trauma a l'effet d'un électrochoc avec une amnésie totale, la reconstruction se fait toujours à travers des liens psychiques résiduels. L'existence des amnésies qui repartent à zéro comme on voit dans les films, sont une pure fiction de cinéma et les états confusionnels, les pertes d'identité, les écroulements narcissiques, les états de choc qui sont le lot de ces passages imprévus du réel, nécessitent une lente reconstruction de tous les souvenirs éparpillés, de recoller les morceaux éclatés du narcissisme, de l'identité et cela ne peut se faire qu'à travers la retrouvaille, l'identification construite ou reconstruite dans un transfert qui réactive le désir.

---

<sup>1</sup> Michel Foucault, *Les Mots et les Choses*, Ed. Gallimard, 1966.

<sup>2</sup> J. Lacan, L'identification, *Séminaire IX*, 1961-62.

<sup>3</sup> S. Freud, 1920, « *Au-delà du principe de plaisir* », *Essais de Psychanalyse*, Payot, 1968.

# Quand le trauma est celui de l'Autre – au sens de l'autre génération

Cristina Burckas

Tout d'abord, je veux reprendre la question posée dans le texte d'invitation aux 4<sup>es</sup> Journées. « Comment penser aujourd'hui les désordres réels du monde contemporain ? » Certes, il n'existe pas de réponse unique à cette question, si réponse il y a. Et, précisément, c'est comme question que ce sujet s'impose à moi : celle d'une relation possible entre les événements traumatiques qui ont ébranlé l'humanité au siècle dernier et qui ont culminé avec la Shoah, et les désordres que nous pouvons observer non sans une certaine inquiétude, dans le monde d'aujourd'hui, question qui renvoie aussi à celle de la transmission entre les générations.

Nous sommes à la troisième génération depuis la catastrophe de la Shoah. Non seulement le régime nazi et son idéologie ont visé l'extermination de tout un peuple, mais ils ont aussi subverti le système de la filiation, sur lequel est fondé tout le système juridique du monde occidental, « en désarticulant toute sa construction par une mise en scène de la filiation comme pure corporalité. »<sup>1</sup> « L'éclat nazi signale à l'homme du XX<sup>e</sup> siècle que l'Occident est au bout du rouleau quant à la politique de la filiation, c'est-à-dire quant à l'interprétation institutionnelle de la question du Père et Fils. Le programme scientifique d'extermination des Juifs était en définitive un programme de désinstitutionnalisation de cette question centrale de la culture... »<sup>2</sup>.

En ce sens on peut parler d'une rupture qui affecte la civilisation, comme l'a dit récemment Angela Merkel se référant à la Shoah<sup>3</sup>.

Pour que la vie puisse continuer et que le sujet ne reste pas exposé au trou du non-sens, il est nécessaire que soit transmise la Loi sur laquelle repose la vie humaine. Elle doit être transmise de génération en génération sous la forme d'une dette symbolique où le prix à payer est la castration. C'est ce qui permet au sujet de s'inscrire dans une chaîne signifiante qui lui donne sa place dans la chaîne des générations.

Par contre, quand la castration n'a pas été inscrite, ce qui se transfère à la génération suivante est une dette impayée dans le sens de la culpabilité (en allemand, pour exprimer la notion de dette et la notion de faute, au sens de la culpabilité, il n'existe qu'un seul mot : *Schuld* ; le glissement d'une notion à l'autre est pratiquement imperceptible). La dette peut donc être transformée en un lourd fardeau qui pèse sur la vie des générations suivantes. « Ce lourd

paquet que je porte toujours avec moi », comme l'exprime une analysante. Lourd paquet qui dans sa famille est passé d'une génération à l'autre, confirmant bien la phrase de Lacan: « Pour obtenir un enfant psychotique, il faut au moins le travail de deux générations, lui-même en étant le fruit à la troisième »<sup>4</sup>.

Nous en sommes dans le temps de la troisième génération après la Shoah. En généralisant on peut dire que la première génération fut confrontée d'une manière directe à des événements qui ont eu pour conséquence l'effondrement de tous les repères, laissant le sujet dans un désarroi absolu, jusqu'au point de détruire ce sur quoi repose la parole, ses garanties. On peut dire qu'il s'agissait d'un trauma collectif, dans le sens où tous y étaient concernés.

Quand les garanties de la parole sont détruites, comment construire un Autre à qui parler ? « Les hommes s'efforcent de faire comme s'ils vivaient comme avant... ils savent qu'ils font seulement semblant. Ils n'y croient pas. C'est la coulisse qui manque, l'illusion de la réalité [*Wirklichkeit*] »<sup>5</sup>. C'est-à-dire, c'est l'Imaginaire qui ne soutenait plus ici.

Et Lacan, en 1947, à propos de *La psychiatrie anglaise et la guerre*, écrivait ceci : « La guerre m'a laissé un vif sentiment d'irréalité »<sup>6</sup> ; et un peu plus loin : « ...chez chacun cette méconnaissance systématique du monde, ces refuges imaginaires où ... psychanalyste, je ne pouvais qu'identifier pour le groupe, alors en proie à une dissolution vraiment panique de son statut moral, ces mêmes modes de défense que l'individu utilise dans la névrose contre son angoisse, et avec un succès non moins ambigu, aussi paradoxalement efficace, et scellant de même...un destin qui se transmet à des générations »<sup>7</sup>.

C'est la question de la transmission qui se pose ici à moi. Quels effets au niveau de la transmission peut avoir eu et a encore une catastrophe où la rupture était d'une telle dimension qu'elle a touché les fondements de la civilisation, la transmission aux générations suivantes de ce qui soutient la culture des hommes, la Loi fondamentale basée sur un interdit et qui renvoie à la Loi du langage.

Dans les cures, au moins dans celles des patients appartenant à la seconde génération, dont les parents furent affectés directement par les

événements, ce dont le sujet parle à plusieurs reprises quand il s'agit du passé, c'est du silence des parents ; soit un silence à cause d'un déni, soit parce qu'il n'y avait pas de parole. « C'était le sentiment de quelque chose d'indéterminé, d'énigmatique, qui surgissait chaque fois que le thème affleurerait dans la famille » comme le disait un analysant.

Dans ce contexte, le psychanalyste allemand Werner Bohleber parle d'un « trauma collectif qui développe une présence amorphe qui envahit tout et qui marque de son empreinte la représentation interne de la réalité pour plusieurs générations »<sup>8</sup>.

C'est-à-dire que le sujet, au lieu du désir de l'Autre, se trouve ici face à un silence énigmatique. Cela vaut pour les cures des analysants issus de familles de bourreaux ou de familles de complicité passive, mais aussi pour les analysants dont les parents furent du côté de la résistance ou victimes du national-socialisme, même si l'arrière-plan est bien sûr totalement différent.

On peut se demander quels effets peut avoir un tel silence sur la structure du sujet. À ce propos, Legendre écrit : « Si l'homme est parlé par avance, cela signifie que les (...) silences indus sont au même niveau fondateur que les paroles de vérité »<sup>9</sup>. C'est ce dont l'exemple suivant pris dans la clinique semble témoigner.

Ce qui m'a toujours touché d'une manière étrange chez cette patiente, c'était un « pourquoi ? » qui surgissait soudainement au milieu du discours, sans relation apparente avec ce qu'elle avait dit, jusqu'au moment où elle a commencé à parler de son père et de l'habitude qu'il avait de dire les choses par allusion, sans qu'elle comprenne de quoi il s'agissait. « L'essentiel, il l'a toujours omis », se plaignait la patiente. Il y eut certaines choses dont il ne pût jamais parler, jusqu'à sa mort. C'est resté son secret. Elle le relie avec des expériences qu'il a vécues pendant la guerre et aussi avec le thème de l'extermination des Juifs qui ne l'a pas lâché durant toute sa vie. À 17 ans, le père avait été dans la marine. Après que le bateau où il se trouvait eut été coulé, il resta à la dérive sur la mer pendant plusieurs jours.

Elle peut parler de cela. Ce dont elle ne peut pas parler, on le pressent grâce à quelques allusions : tout donne à penser qu'il s'agit d'un viol.

Il semble qu'il s'agisse ici d'une tentative de saisir quelque chose de cette présence amorphe du côté du père et qu'elle a appelé son secret. En même temps, en le mettant en scène sous la forme d'un viol, il y a un déplacement : du niveau de la mort vers celui de la sexualité.

Alors, si du côté de la première génération il y eut un silence, la réaction de la seconde génération fut une révolution : la révolution de 1968, devenue un repère important, qui offrit une orientation à toute une génération.

La première orientation vient du père. Ce sont les insignes du père qui constituent la constellation de l'Idéal du Moi. Ils donnent une orientation en tant qu'ils renvoient à la place que le sujet a pour l'Autre. C'est une identification qui entre en jeu avec le drame œdipien et qui se réalise à partir de l'adolescence.

Mais comment réaliser l'identification avec un père sur les insignes duquel est tombé l'ombre de la mort, marqué par les quatre lettres : n a z i ? Une situation impossible qui met le sujet face à une impasse.

Comment sortir d'une telle impasse ? L'adhésion au socialisme, pourrait-elle avoir offert une solution sur le mode d'un compromis ? Comme signifiant, « socialisme » peut renvoyer à celui qui s'est opposé au national-socialisme, celui qui a été du côté de la résistance ; en même temps il fait partie de ce qui a marqué la génération des pères, le terme « national-socialisme ».

Le tournant se produit en 1989 avec la chute du mur de Berlin. Avec elle choit un repère important qui jusqu'ici avait donné une orientation à une grande partie de la génération de 68. Mais l'an 1989 marque aussi un autre tournant, au niveau de la succession des générations. Ici débute le temps de la troisième génération après la Shoah.

En ce qui concerne cette génération, qu'en est-il de la transmission — la transmission de ce qui fait Loi ? De quoi parlent les symptômes dans les cures de ces analysantes appartenant à la troisième génération, qu'est-ce que le sujet donne à entendre ici ? Bien que l'on puisse se demander s'il se donne réellement à entendre, ou s'il s'agit plutôt d'un donner à voir.

Ce qui très souvent est le cas pour des analysants de la seconde génération, vaut aussi pour la troisième : au lieu du désir, le sujet est confronté à un trou dans l'Autre. Mais il y a une différence. Dans les cures de ceux qui appartiennent à la seconde génération, on pourrait dire, à la différence de ceux de la génération suivante, qu'il est encore possible d'entendre quelque chose de l'ordre d'un appel. C'est un appel qui vise justement ce silence dans l'Autre — et non sans une certaine insistance. Il semble qu'il y ait là un pressentiment (*Ahnung*) vague de quelque chose qui concerne le passé des parents et qui relie le sujet à l'histoire qui le précède. Mais cela suffit-il pour qu'il y ait transmission, étant donné que la transmission implique la dimension de la parole ?

À ce propos, je citerai Françoise Davoine : « La catastrophe (...) a en fait déjà eu lieu, mais n'a pu s'inscrire dans le passé comme passé, car le sujet de la parole, sur ce point, n'était pas là. (...) Rien dans l'autre, aucune parole, ne lui était donné pour nommer ce qui se passait là. Totalement retranchée, ignorée — mais aussi bien, connue de tout le monde, énoncée parfois dans les livres d'histoire et même prêchée par le "devoir de mémoire" sans que cela fasse aucune différence, la vérité n'a pas pu se transmettre. L'information est restée lettre morte, hors du champ de la parole »<sup>x</sup>.

Ceci veut dire qu'une réalité signifiante pour le sujet s'est effacée ; elle ne peut se montrer que par une mise en scène ou un acte, sans le support d'un repère qui donnerait sens à la parole du sujet.

Bien que la troisième génération ne fût pas confrontée d'une façon aussi directe avec les effets de ce trauma collectif du XX<sup>e</sup> siècle, les cures témoignent néanmoins d'une désorientation croissante. « Nos parents au moins se sont rebellés ; notre génération ne pipe plus mot (*mucksen*, en allemand) », disait une analysante, non sans résignation.

Où reste l'appel du sujet ? Il semble que le sujet a de plus en plus de mal à trouver sa place au niveau de la chaîne des générations et au niveau du social. Ce qui manque de plus en plus, c'est un repère par rapport au Père. Dans ces conditions, même l'acte de penser peut devenir insupportable, l'alcool et la drogue une tentative d'éclipser le sujet.

Retranchés de l'histoire, forclos, dans les cures, les seuls signes de ce passé sont des bribes détachées qui surgissent par moments, sans qu'un lien avec l'histoire du sujet soit possible :

- soit sous la forme d'un calendrier sans jours, comme pour confirmer que le passage du passé au présent ne peut pas s'effectuer quand l'impact du désastre a figé le temps...
- soit une seule phrase : « Ma grand-mère ne croit pas à l'Holocauste » dans la cure d'un patient qui malgré sa capacité intellectuelle subit de graves troubles de la pensée l'empêchant de finir ses études ;
- soit un certain éclat dans le regard du grand-père face aux films sur la Seconde Guerre mondiale, et qui ne colle pas du tout avec tout ce qu'on apprend à l'école ;
- soit un foulard noir oublié, qui pendait dans le vestiaire de la salle d'attente pendant des semaines, seul témoin d'un deuil inaccompli en relation avec les ancêtres exterminés à Auschwitz.

La question qui mérite ici une mention spéciale, c'est celle de la culpabilité. Dans la plupart des cas, on se

trouve face aux effets d'une culpabilité que le sujet assume à son insu et qui renvoie à un temps qui le précède. « La culpabilité subjective (...) n'est rien d'autre que la représentation de ce marquage par lequel le sujet est entré (...) dans le discours qui dans une société met en scène la Loi des lois, c'est-à-dire, institue la causalité que nous appelons la Raison », affirme Legendre<sup>11</sup>. La culpabilité témoigne donc de l'inscription du sujet dans la Loi au même temps que de son inscription dans la chaîne des générations.

Mais ici, il ne s'agit pas d'une culpabilité subjective ; il s'agit d'une culpabilité par rapport à quelque chose de non inscrit dans l'histoire qui précède le sujet. Alors, comment s'inscrire dans la chaîne générationnelle quand la culpabilité dont il s'agit renvoie à un autre, c'est-à-dire une autre génération ?

C'est la question qui pose l'exemple clinique suivant. L'épisode se passe dans la rue où se situe mon cabinet, à quelques mètres de là. C'est le lendemain de sa séance. La patiente vient de passer en voiture devant mon cabinet, quand du côté droit surgissent deux garçons à vélo. De façon imprévisible, ils tournent vivement à gauche devant elle, sans que l'un d'eux puisse éviter l'aile de sa voiture. Elle freine aussitôt et descend pour savoir si le garçon s'est blessé mais celui-ci a rapidement disparu avec son vélo derrière le pâté de maisons. À sa place, deux vieillards sortent d'une de ces maisons et l'accusent d'avoir provoqué l'accident. Très vite, un petit groupe de curieux s'est rassemblé autour d'eux. Bien qu'aucun d'eux n'ait été témoin de l'événement, tous sont d'accord sur sa culpabilité. Un peu plus tard apparaît le garçon au vélo. C'est clair : le guidon est tordu, mais lui ne s'est fait aucun mal. Malgré tout, la patiente va chercher les parents du garçon pour laisser son adresse ... à tout hasard. Peu à peu, ceux qui avaient été poussés par la curiosité se retirent. Restent les deux vieillards affirmant toujours : qu'elle était la seule coupable de tout cela.

Ce n'est que de retour chez elle qu'une énorme rage commença à l'envahir. Toute seule dans sa voiture, à haute voix, elle s'exclamait : « Pourquoi on me culpabilise de ce qu'un autre a fait ! »

Ce n'était pas la première fois que la patiente se trouvait dans une telle situation. En réalité, cette situation s'était répétée maintes fois dans sa vie. Pour citer un seul exemple, à son dernier lieu de travail, son chef finit par la traiter de « femme nazie ». Là, elle donna sa démission, c'en était trop !

Le thème de la culpabilité avait circulé entre les membres de la famille pendant des générations. À l'origine il y avait un grand-père — le père de la mère — qui avait joué un très mauvais rôle au temps

du national-socialisme. La mère de la patiente avait vécu avec un éternel sentiment de culpabilité, en même temps qu'elle culpabilisait l'autre, en l'occurrence son mari, le père de la patiente. Quant à la patiente, elle aussi parle d'un sentiment de culpabilité indéfini qu'elle a ressenti toute sa vie, surtout face à sa mère.

Alors, quand une situation se répète plusieurs fois dans la vie de quelqu'un, on peut se demander s'il ne s'agit pas de quelque chose qui insiste, étant donné que ce quelque chose n'a pas pu s'inscrire. Dans ce cas, la mise en scène peut être une première tentative de saisir ce qui jusqu'ici est resté hors du langage, par exemple, quand la transmission a échoué, une partie de la préhistoire du sujet.

C'est ce que faisait la patiente en mettant en scène — et de surcroît devant mon cabinet — quelque chose qui renvoie à une culpabilité innommable transférée de mère à fille. Avant de pouvoir aborder la question de la culpabilité, il faut que le niveau de l'Autre soit constitué, l'Autre de « l'autre scène » selon Freud. En ce sens, la mise en scène a le sens d'un acte, bien qu'il faille encore de la ratification par l'Autre, pour devenir effectif au niveau du Symbolique.

C'est le moment où elle dirige sa parole vers l'Autre en analyse. Ce n'est qu'à partir de ce moment que quelque chose qui fait différence entre les générations peut s'inscrire. Car que dit-elle finalement, sinon : « Je porte une culpabilité qui appartient à un autre ». Cela ne veut pas dire que le sujet soit déjà inscrit au niveau de la Loi, mais qu'un processus pouvant amener à une inscription s'est amorcé.

Ici j'aimerais bien m'arrêter. En partant de ma clinique quotidienne, j'ai essayé d'articuler quelques questions que celle-ci me pose, d'autres restent ouvertes. Une d'elles, par exemple, concerne la direction de la cure, une autre, les réponses des institutions face aux désordres qu'on observe de plus en plus dans le monde contemporain, comme aussi les différentes réponses proposées du côté du champ de la psychothérapie quant à ce qui serait la « guérison ».

---

<sup>1</sup> P. Legendre, *Le crime du caporal Lortie*, Champs Flammarion.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> À l'occasion de sa visite à l'Université d'études juives à Heidelberg.

<sup>4</sup> J. Lacan, « Allocution sur les psychoses d'enfant », in *Autres Ecrits*, Seuil, Paris.

<sup>5</sup> Hans Erich Nossak, *Der Untergang*, Hamburg, 1943.

<sup>6</sup> J. Lacan, « La psychiatrie anglaise et la guerre », in *Autres Ecrits*, Seuil, Paris.

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> W. Bohleber, *Trauma, deuil et histoire*, traduction de l'auteur du texte.

<sup>9</sup> P. Legendre, *op. cit.*

<sup>10</sup> F. Davoine, J. Gaudillère, *Histoire et Trauma*, Ed. Stock.

<sup>11</sup> P. Legendre, *op. cit.*

## « Ceci n'est pas un homme »

Didier Francfort

Ce qui m'intéresse, dans l'histoire, correspond à des choses qui sont parfois considérées comme pas très importantes par d'autres historiens, c'est de l'ordre de la belle formule du « narcissisme des petites différences », qu'est-ce qu'il y a comme différence entre un Italien et un Français ? Pas grand-chose et pourtant il y a tellement de documents qui viennent s'engouffrer là-dedans et en particulier dans le domaine de la musique, les Italiens sont beaucoup plus musiciens, etc. C'est donc ça qui m'intéresse d'habitude, ce qui fait que cette histoire culturelle que je pratique est parfois considérée comme pas très sérieuse ; par exemple lors d'un colloque sur la « culture de la provocation », un collègue et cependant excellent ami, après mon exposé qui portait sur Gainsbourg et *la Marseillaise* de Gainsbourg, s'est emporté en disant « il n'y a pas mort d'homme ». Il faut dire que lui travaille sur la Guerre d'Algérie ... Il est vrai que *la Marseillaise* de Gainsbourg, même si des parachutistes sont allés protester à Strasbourg, n'a pas provoqué de mort d'hommes. Assez souvent, l'histoire culturelle est une approche historique qui ne partirait pas des faits bruts, des données statistiques mais de la représentation. Elle est ainsi toujours un peu en retard. Dans la formule de Hegel, la chouette de Minerve se lève au crépuscule, là, elle se lève au crépuscule la semaine suivante, le temps que les choses soient représentées. Mais quand Jean-Richard Freymann m'a annoncé le thème de réflexion de la F.E.D.E.P.S.Y. sur la « déshumanisation », je me suis dit qu'il y aurait peut-être un moyen de modifier les modalités de réflexion sur le rapport qu'on établit habituellement, « naturellement » entre le fait et la représentation, entre le fait et l'image. Dans un bon schéma positiviste, il y a d'abord le fait et après la représentation. Dans une première étape, avant les 4<sup>es</sup> Journées de la F.E.D.E.P.S.Y., j'ai voulu rassembler un premier corpus de références et d'exemples d'images déshumanisantes pour proposer quelques premières pistes sur les réalités historiques auxquelles elles renvoient.

Comment constituer un corpus significatif d'images déshumanisantes ? Quel critère prendre pour intégrer une image au corpus ? Comment une image manifeste-t-elle que l'on retire la qualité humaine à un sujet ? Le titre que j'ai choisi pour cette réflexion met en évidence un double critère de choix d'images pour constituer le corpus. C'est un rapprochement terrible de ce qui fait le XX<sup>e</sup> siècle. D'une part, le doute sur la capacité à représenter quoi que ce soit, y compris l'humanité. Le siècle qui

a vu naître l'abstraction est aussi celui du doute ironique exprimé par Magritte.



D'autre part, le XX<sup>e</sup> siècle, siècle de la Shoah et des exterminations de masse dans lesquelles on nie l'humanité de la victime, comme l'a démontré le livre de Primo Levi *Si c'est un homme*. Ce terrible rapprochement, dans l'approche culturelle du siècle, ne permet plus de considérer l'image comme un simple reflet plus ou moins déformé de la réalité. Comment s'attaque-t-on à l'image avant de s'attaquer à l'humanité même ? Je poserai l'hypothèse que quelque chose de particulier se manifeste, dans ce domaine, dans la période qui va de 1870 à 1914 mais le phénomène doit être étudié dans un temps plus long, avec des possibilités de rejeu, de mémoires plus ou moins assimilées.

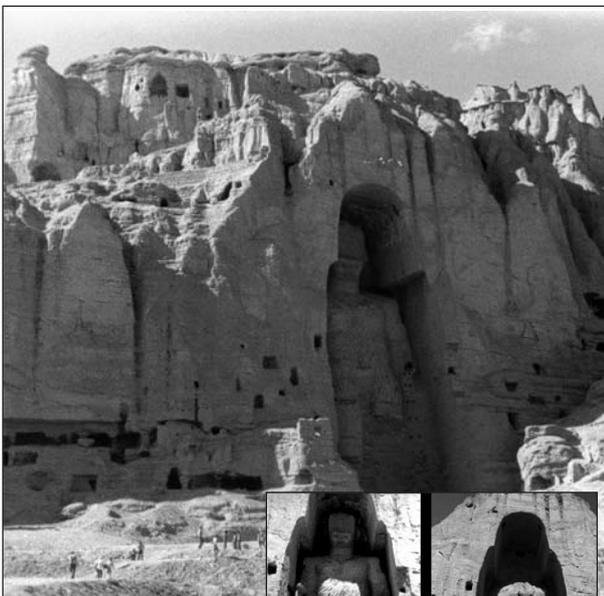
Un extrait, particulièrement violent, du film d'Andreï Tarkovski consacré au peintre Roublev, permet de bien comprendre de quoi il s'agit. Dans un extrait du film, on voit le supplice d'un Russe, au XV<sup>e</sup> siècle, qui refuse, face aux Tatars, de renier sa foi orthodoxe. On lui recouvre le visage de bandelettes, comme une momie, avant de lui verser du métal en fusion sur le visage et de l'attacher à un cheval lancé au galop. D'abord l'image : on masque sa réalité humaine avant de s'attaquer à la personne. L'idée que l'histoire des représentations ne vient que dans un second temps est parfaitement simplificatrice. On s'attaque d'abord à l'image.

Le film exprime une sensibilité orthodoxe. Après avoir surmonté la crise iconoclaste, une logique s'est imposée dans laquelle l'icône vaut par elle-même : quand on attaque les icônes, elles saignent. On est dans cette logique où l'image et la réalité ne font qu'un. Il n'y a pas deux instances. Et je crois que là, dans cette mystique orthodoxe, on a bien



reformulée la question du rapport entre la représentation et la déshumanisation dans les actes, malgré la censure de l'époque « bréjnévienne ». Quelque chose se passe dans l'image avant de se passer dans la réalité et rend possible, peut-être, la déshumanisation dans les actes parce que ce n'est déjà plus un homme. Alors bien sûr, il y a la tentation de suivre cette logique mystique en disant : respectons les images pour respecter les hommes. Ce qui peut conduire à empêcher toute forme de caricature. Et l'actualité trouve un certain nombre d'échos à cette idée que, avant d'être un criminel, on est un iconoclaste, on est un vandale.

Dans la bouche du capitaine Haddock, le terme d'iconoclaste est bien synonyme de toutes les formes de vilénies. Et l'iconoclasme est toujours à l'œuvre, par exemple à Bamiyan, en Afghanistan, où les grandes statues des bouddhas géants ont été détruites par les Talibans.



Face à l'iconoclasme, il y a toujours la tentation de dire « oh, c'est encore le monothéisme, c'est encore l'impossibilité de représenter le visage », non ; c'est pas toujours la même chose. Dans la vieille synagogue de Doura



Europos qui est une des plus anciennes, on représente sans problème des visages : ce qui est refusé est l'adoration des astres, pas la représentation des visages, « Abraham refusant l'adoration des astres ». Comme historien, je ne peux pas me contenter d'une critique morale ou politique des actes iconoclastes, même si elle est par ailleurs tout à fait nécessaire, j'ai besoin de comprendre si quelque chose dans l'histoire des sociétés,

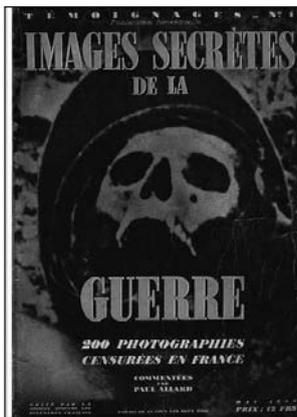
dans l'évolution des sociétés, pousse à des comportements iconoclastes — parce que même si je fais de l'histoire culturelle, je continue à penser que l'objet de l'histoire est bien la mise en évidence des logiques de transformation sociale, qui fait qu'on n'est pas condamné à répéter ce qu'ont fait les autres socialement. C'est le seul intérêt à mon avis de faire l'histoire. Est-ce qu'il y a eu un moment où cette logique iconoclaste, que je ne peux pas considérer comme une donnée éternelle, a produit particulièrement une logique destructrice qui a touché les hommes ? On pourrait envisager de prendre, un peu comme un laboratoire, ce qui précède le premier grand déferlement d'une violence d'une ampleur sans précédent lors de la Première Guerre mondiale (et sans doute des Guerres Balkaniques qui précèdent de quelques années). Je pose l'hypothèse que quelque chose se passe avant 1914 dans le domaine des représentations qui rend possible les actions déshumanisantes. Cela se passerait donc dans la période 1870–1900. Et l'on trouve facilement sur Internet des sites nationalistes attribuant des comportements iconoclastes à un peuple ennemi, particulièrement entre les peuples qui se sont affrontés dans cette période charnière. C'est une forme de discours essentialiste contraire à toute démarche historique. Par exemple, j'ai trouvé sur un site nationaliste sur le Kosovo serbe, des images confirmant une accusation lancée contre l'iconoclasme albanais : voilà ce que font les Albanais au Kosovo.





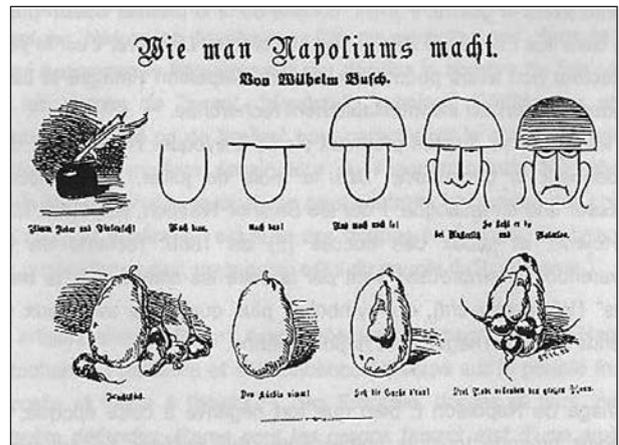
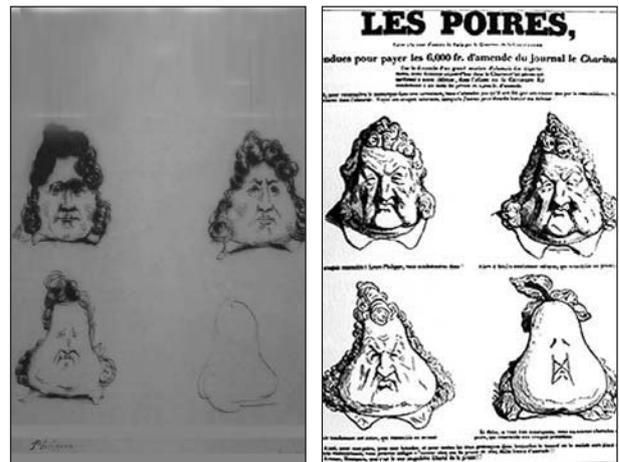
Ce sont des iconoclastes ; ce sont par nature des iconoclastes puisqu'ils sont souvent musulmans. Donc là on est complètement dans la représentation non historique de cet iconoclisme ou bien rappelant l'époque ottomane, voilà comment les Ottomans construisent leurs murs avec des crânes ; c'est l'étape suivante, on n'a pas respecté l'image, on ne respecte plus le corps. L'utilisation de l'image dans la propagande de la Première Guerre mondiale est largement fondée sur la dénonciation imagée de la barbarie de l'ennemi.

La propagande de guerre présente des scènes de massacre, prouvant que l'on s'est attaqué aux images, que l'on s'attaque aux êtres humains.

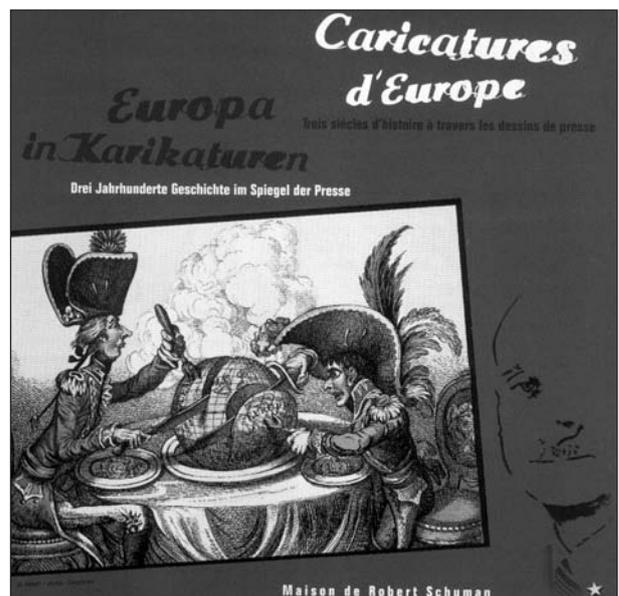


La déshumanisation par l'image est un fait acquis en 1914 mais à partir de quand ? A mon avis, il y a une rupture qui se fait entre la caricature début XIX<sup>e</sup> et la caricature fin XIX<sup>e</sup> siècle, que je vais essayer de démontrer.

Dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, je m'attaque à Louis Philippe, je le transforme en poire ; mais je me le transforme en poire par étape ; la transformation n'est pas immédiate, elle demande une certaine pédagogie. On est d'abord un petit peu moins humain, et on finit comme une poire. D'ailleurs dans la version imprimée c'est encore plus net puisque même la poire finale conserve quelques traits humains. On est sous Louis-Philippe entre 1830 et 1848, on n'est pas encore dans le cadre de la représentation déshumanisante. En 1870, c'est déjà moins net, la transformation de Napoléon III en pomme de terre ou plutôt en poire dans une caricature allemande est bien plus agressive et puis les formes géométriques simples de son illustre oncle aboutissent à quelque chose qui va plus loin dans le refus de représenter le visage.



D'ailleurs le visage est le centre de l'image déshumanisante. On est dé-figuré. La scène très violente du film de Tarkovski met bien en évidence la façon la plus simple de déshumaniser. Je me suis toujours demandé comment interpréter la façon, quand on fusille quelqu'un, de lui mettre une pièce d'étoffe sur les yeux : est-ce pour qu'il ne voie pas ceux qui vont le tuer ? Cela serait un égard étonnant pour quelqu'un que l'on exécute. N'est-ce pas plutôt pour que ceux qui vont le tuer ne le voient pas comme un être humain ? On masque avant de



fusiller. Mais on ne se contente plus de masquer. De 1870 à 1914, on déforme le visage, on pousse la caricature. D'autres indices confirment cette proposition de datation.

Un immense pas est franchi avec l'affaire Dreyfus et les caricatures antisémites inspirées par Drumont.

L'antisémitisme des années 1890 est peut-être là une sorte d'accélérateur dans la déshumanisation. Ce qui a changé ? L'échelle ? C'est plutôt le rapport à l'objet saisi. Le Juif déshumanisé s'agrippe y compris avec les pieds — signe d'animalité —, il est en haillons, vient du ghetto. Ce n'est pas le milliardaire qui profite du monde, c'est le Juif pauvre qui veut prendre possession du monde de manière animale. Il déchire le monde avec ses griffes, il est déjà complètement animalisé. A partir de là, c'est une sorte de motif récurrent dans la déshumanisation qui a été élaboré dans cette période que je considère comme vraiment cruciale de 1890 à 1914. Le même motif revient, presque sans changement.



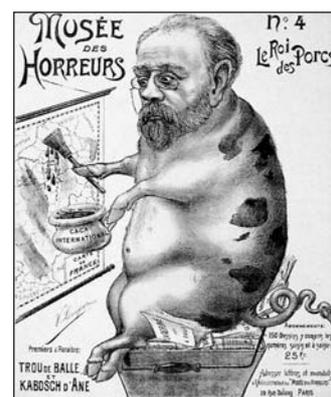
La déshumanisation s'accroît, les griffes continuent à déchirer le monde qui saigne, c'est le monde qui saigne, ce serait le monde qui serait investi d'une humanité qui est refusée à la représentation du Juif dans cette édition du *Protocole des Sages de Sion*. Le motif est récurrent puisque c'est vraiment le même qu'on retrouve dans l'affiche de l'exposition « Le Juif et la France » qui avait été faite à Paris sous le contrôle des autorités allemandes et par le régime de Vichy en 1942. C'est la même chose, ce sont les griffes, c'est la possession complète du monde, c'est un pas de plus dans la déshumanisation et un pas de plus dans ce visage décharné qui est déjà une sorte de squelette.

Alors si c'est bien la période 1890-1910 qui est centrale dans l'élaboration d'une iconographie déshumanisante, on peut essayer d'y repérer les modalités picturales de la représentation de la déshumanisation. D'abord, l'animalisation, l'affaire Dreyfus présente ce musée des horreurs, Dreyfus c'est cette espèce d'hydre, de dragon,

de monstre animal. Je vous l'ai dit, ce premier exposé est une étape dans la recherche. Il faudrait lire ce qu'a écrit Jean Marie Schaeffer qui est à l'école des Hautes Etudes en Sciences Sociales et qui a sorti assez récemment un livre qui s'intitule *La fin de l'exception humaine*. Je ne l'ai pas lu et ne peux pas en parler mais je me promets de le lire pour les journées pour pouvoir éventuellement y répondre, réfléchir à cela parce que son idée, c'est de remettre en cause les approches théoriques qui fondent l'exception humaine sur la culture. Donc si on le suit, l'idée même de déshumanisation dans le passage de l'humain à l'animal n'aurait pas de consistance théorique. Donc je crois qu'il faudra s'atteler en décembre à répondre à cela pour voir comment la limite entre l'humain et l'animal a quelque chose qui peut rester non fondateur.



L'animalisation, Dreyfus comme un monstre, serpent, dragon [Musée des Horreurs] ; Zola, comme un cochon qui salit la France [Trou de balle & Kabosch d'Ane] ; je vois ici Kabosch d'Ane qui montre bien contrairement à ce que disent pas mal d'historiens de la Première Guerre mondiale, le terme de « boche », de « Kabosch » qui est déjà bien présent avant 1914 ce qui va plutôt dans le sens de déplacer le curseur de la catastrophe du XX<sup>e</sup> siècle non pas en 1914 mais avant, dans l'élaboration de ce que les historiens qui s'occupent de la Première Guerre mondiale appellent la culture de guerre, la culture véritablement déshumanisante ; il y a un tas de gens à l'Historial de Péronne qui réfléchissent à



cette « culture de guerre » et qui montrent comment, durant la Première Guerre mondiale, la déshumanisation, la violence marchent bien. Alors Zola comme un porc qui met ici du caca international sur la carte de France préfigure le « boche ».

Mais hors du domaine français, cela fonctionne aussi avec Randolph Churchill, le père de Winston, représenté comme un moustique qui vient aiguillonner la vie politique britannique ou bien Gladstone un de ses adversaires, représenté comme chien fidèle de la reine, prêt à réagir contre les « atrocités » balkaniques. Il y a véritablement multiplication des exemples et ce qui m'intéresserait, un des objectifs que j'ai pour décembre est de voir si on peut établir une sorte de géographie de la circulation de ces types iconographiques pour voir s'il y a un point d'origine et de diffusion ou si au contraire c'est de la convergence.



C'est un des points qui m'intéresse en général en histoire culturelle, de savoir s'il y a du transfert culturel ou si au contraire il y a une sorte de socle culturel commun qui fait que les mêmes représentations, les mêmes sensibilités peuvent circuler parce qu'elles sont déjà connues. Donc la question peut se poser pour cette animalisation de la représentation de l'être humain. Est-ce que ça a une source ? Je ne crois pas, je penche toujours plutôt pour l'abolition des petites différences narcissiques : à mon avis, tous dans le même panier dans la représentation déshumanisante par l'animalisation.

A côté de l'image, il y a le discours déshumanisant comme celui de l'écrivain poète, théoricien serbe qui décrit en 1913 les Albanais comme des singes, ou plus exactement comme « nos ancêtres des temps les plus reculés qui dormaient perchés dans les arbres auxquels ils s'arrimaient au moyen de leur queue » (1913) [Vladan Djordjevic]. On ne peut pas, je crois, isoler dans le corpus, la représentation d'une représentation également dans des textes littéraires qui assimilent l'être humain à l'animal. Un des moments fondateurs de la représentation déshumanisante serait à chercher du côté des Balkans. On a vraiment trop tendance en France à considérer la Première Guerre mondiale comme une affaire franco-allemande ; ça c'est à cause de Charles de Gaulle. C'est de Gaulle qui a raconté en fait que l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle — Première, Deuxième

Guerre mondiale — était une affaire franco-allemande, une « guerre de cent ans ». Alors que Sarajevo, ce n'est pas franco-allemand, et que, avant dans les Balkans, avant Sarejevo, la Première Guerre mondiale, il y a déjà eu deux guerres balkaniques. Et dans ces deux guerres on arrive à un nouveau type de guerre qui s'est généralisé dans la Première Guerre mondiale. A propos de ces deux guerres balkaniques, je pourrais vous raconter le conflit entre la ligue balkanique et l'Empire ottoman, la deuxième guerre balkanique contre la Bulgarie. Cela traîne partout, mais ce qui est intéressant c'est de voir que dans cette guerre, la déshumanisation de l'adversaire est déjà bien présente. Et il y a des types de documents qui vont dans ce sens. Aussi je recommande la lecture de deux choses : d'une part, il y a un rapport d'une commission internationale d'enquête portant sur les guerres balkaniques qui a été fait par une commission américaine qui était la commission Carnegie [Report of the international Carnegie Commission], fondée par le milliardaire américain qui met en évidence la logique de cette guerre balkanique qui est extermination, émigration, assimilation. Et on est en 1912-1913. Et l'autre document est un *Carnet de voyage dans les Balkans* d'un journaliste américain qui s'appelle John Reed, qui avait été connu pour avoir écrit *Dix jours qui ébranlèrent le monde* sur la Révolution d'Octobre en Russie. C'est la même personne ; avant d'aller en Russie il était passé dans les Balkans et ce qu'il décrit va dans le sens de la commission Carnegie, un ensemble de choses affreuses. Alors évidemment, il y a des choses, et c'est là que pour l'instant, je ne suis pas encore assez fourni en corpus, donc d'ici décembre il faut que j'augmente ma collection des caricatures qui accompagnent ces guerres



balkaniques. Voilà une caricature représentant le lion bulgare renversant avec un trou dans son pantalon le méchant turc qu'on reconnaît à ses babouches et le général turc avec son fez qui pleure, le minaret est cassé, c'est ce genre de caricatures que je vais essayer de trouver pour voir si il y a bien quelque chose là qui se passe aussi dans les Balkans.

Voilà la sainte Ligue chrétienne des Bulgares, des Grecs, des Monténégrins et des Serbes qui sont associés pour détruire encore un serpent, c'est à peu près le même que Dreyfus toute à l'heure, là il a un turban pour qu'on comprenne qu'il est ottoman mais il y a les ossements qui sont à peu près les mêmes dans le site de propagande serbe du Kosovo. Donc, le monstre ottoman avec ici cette représentation tout à fait déshumanisante, c'est en 1912. Est-ce que c'est à l'origine, est-ce une copie, qui a copié l'autre dans cette triste chose ?



D'autres sources issues de la même région européenne montreraient une sorte de légitimation de la violence puisque c'est pas bien grave, c'est un ennemi, alors c'est à côté de l'animalisation. C'est une minimisation du fait de s'attaquer au corps d'un autre ; alors comme j'ai passé des choses affreuses, là je vais passer des choses légères, une opérette, de Johann Strauss II, le fils, le Grand, il en a fait plusieurs qui m'intéressent dont une qui s'appelle « La guerre joyeuse » ; c'est pas mal, ça, en 1880 ! On va faire une guerre joyeuse ! Puis il y en a un autre qui est plus célèbre qui s'appelle le « Baron tzigane ». L'histoire : c'est un noble hongrois qui [l'opérette reflète à la fois l'histoire ancienne et la situation après

le Compromis « dualiste » de 1867] vient reprendre possession de ses biens qui sont occupés par les Tziganes et par un personnage très pittoresque qui élève des porcs et qui s'appelle « Le baron des porcs » Zsupan. C'est ce baron des porcs qui, pour pouvoir rester en possession de ses biens, doit aller, malgré lui, faire la guerre en Espagne ou au Portugal. Et là il revient très content de lui parce qu'il est vivant, ça n'a pas été glorieux, mais il est vivant ; revenant de guerre, il explique comment il a fait cette guerre et surtout il a cette formule magnifique : « Quand c'est l'ennemi, c'est pas grave ».

S'il y a des convergences d'indices dans cette période 1890-1914, je recommande aussi la lecture d'un livre. Alors cette fois c'est affreux ! On est dans l'été 1870, c'est un livre de l'historien Alain Corbin *Le village des cannibales*, auteur connu pour son histoire des odeurs, son histoire des plages et qui là s'est intéressé à un fait divers en l'été 1870. C'est plutôt le genre Tarkovski que le genre opérette ! L'histoire se passe en été 1870, la France est en train de perdre face à la Prusse et à ses alliés. Quelque part à la limite du Périgord, du Limousin, se tient un grand marché à bestiaux, classique. Arrivent deux nobles du coin, leur château est à 10 km, suffisamment loin pour que — la France n'existe pas encore comme nation à ce moment-là, à mon avis ça s'est largement fait entre 1870 et 1914 — étant de 10 km plus loin, ils sont des étrangers, ils ne sont pas d'ici, on ne les connaît pas, ils parlent d'une drôle de façon, ils ne parlent pas vraiment le dialecte, donc ce sont des espions, des Prussiens, des socialistes, des étrangers absolus et donc, ils sont massacrés de façon épouvantable et traités comme de la viande. C'est-à-dire qu'on les a accrochés ; ça a été jugé, il y a eu des condamnations à mort ; alors il y a bien eu là quelque chose de la déshumanisation et de la volonté de représenter comme de la viande ces deux personnes. Cela se passe en 1870 ! C'est déjà bien présent dans un pays comme la France, ce n'est pas seulement dans les Balkans. Après 1870, la propagande est pleine de chansons patriotiques françaises « Le violon brisé », « La fiancée alsacienne », enfin toutes ces chansons, et là, Déroulède, qui au départ n'est pas d'extrême droite — au départ il est gambettiste —, écrit très peu de temps après Sedan et l'odieux traité de Francfort : « Je hais ce peuple de vandales, de reîtres, de bourreaux, tous ces noms sont les siens, je hais, je maudis dans leur race fatale la Prusse et les Prussiens ». Toujours un problème pour les historiens, c'est qu'on passe notre temps à dire fin XIX<sup>e</sup> : attention quand on voit « race », ça ne veut pas dire « race ». Il y a des moments où je n'en suis pas persuadé. Il y a quand même aussi la biologie qui est bien présente dans la période 1870-1890 comme la science à la mode. Donc quand on dit race, il y a un peu de biologie là-dedans aussi.



Alors ce qui m'intéresse : « tout s'arme contre eux », la France et les Français n'ont qu'un seul but : détruire la Prusse et les Prussiens. Et ça aussi, ça a changé parce qu'avant 1870, une guerre, ça sert à quoi ? Ça sert à vaincre l'adversaire, une fois qu'il est battu alors chacun rentre chez soi, on change un peu la frontière et puis c'est fini. À partir de là, il ne suffit plus de vaincre l'ennemi, il faut le détruire et cela est nouveau. Cela n'existait pas à l'époque de Napoléon, cela s'est vraiment créé entre 1870 et 1914. Alors ce qui va m'intéresser aussi, c'est de voir, si, quelque chose circule dans ces modèles d'images. Alors je vais chercher n'importe où, je classerai après. Le corpus est encore un peu désordonné.

Campagne électorale, mur d'une école, qu'est-ce qu'on fait pour déshumaniser l'adversaire ? On s'attaque aux panneaux visiblement, ce n'est pas les mêmes couleurs, mais quand même, c'est la même logique qui a fait ça.

Qu'est-ce qu'on utilise comme arme de déshumanisation : la clownerie — le nez rouge c'est ce qui marche bien —, le gommage complet du visage, l'écriture, le graffiti, là c'est nouveau le petit cœur : il y a une sorte de nouveauté dans les modalités de l'iconoclasme ici. Alors clownerie oui. Là il y a bien une filiation des clowns, la dégradation par la clownerie. « L'Ange bleu », de Sternberg, magnifique destin d'un pauvre enseignant qui par amour devient clown, sur lequel on va casser des œufs et qui, après avoir été représenté comme une espèce de satyre par ses élèves, est condamné à errer dans ce cirque avant de revenir mourir lamentablement sur sa chaire en regrettant le temps d'avant l'amour.

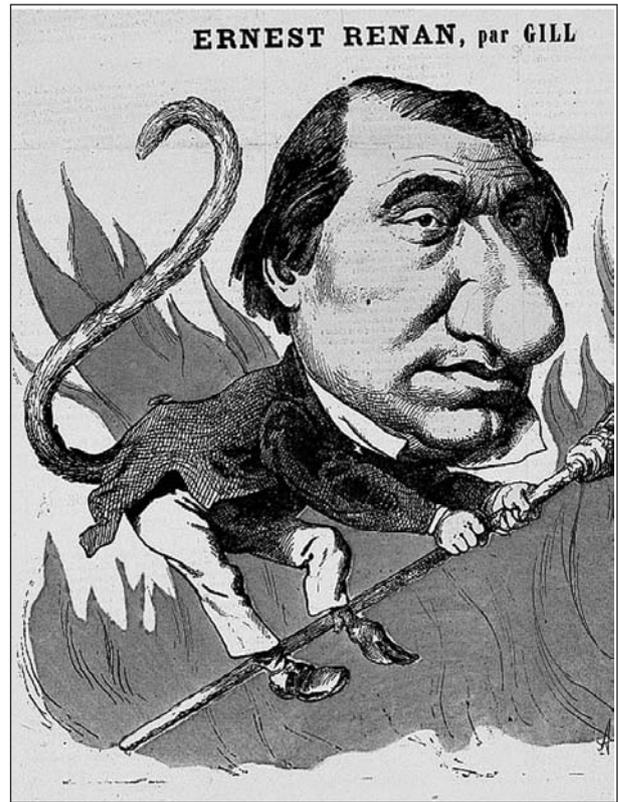
Alors première modalité, le clown, la clownerie, ensuite l'animal et là je vois si ça continue depuis l'affaire Dreyfus et le problème bien évidemment n'est pas de dire « affreux déshumanisant qui animalise » parce que là ils [les Soviétiques qui font de la propagande anti-hitlérienne] ont « raison », les nazis, il faut tout faire pour les détruire les nazis, à ce moment là, même une caricature. Mais dans la

modalité de représentation, on a une espèce de chauve-souris simplement par l'oreille, ce trait qui tire vers la chauve-souris — cette grande oreille...

De façon générale quand on insiste, on déforme seulement un détail anatomique, on est dans cette logique d'animalisation. Voilà la représentation de la perfide Angleterre, avec cette confusion qui modifie complètement l'anatomie...



...et voilà, cette série qui me semble significative, de singes c'est quand même l'animal le plus propre, le plus proche, le quasi humain, ce n'est peut-être pas trop difficile ; alors là c'est une caricature bulgare qui représente Tito, comme un suppôt de l'impérialisme occidental avec le dollar qui est là et aussi un singe. On est donc entre 1947 et 1953, je n'ai pas trouvé la date exacte. C'était déjà la représentation d'Ernest Renan, le singe ; le singe a aussi quelque chose de diabolique puisque c'est par une opération magique que se transmue cette figure humaine en figure animale et que cela donne aussi avec le balai quelque chose de l'ordre de la sorcellerie, qui déshumanise aussi. Dans le genre « singe », le malheureux « Kronprinz » a été très souvent représenté comme tel puisque il y a ici tous les attributs qui permettent même d'approcher sa médaille et si je compare la caricature à l'original, ça a été méticuleusement fait pour être vraiment tout à fait ressemblant. Et la déshumanisation va aussi être l'évolution vers le squelette. Là, il y a eu un changement, l'inversion de la tête de mort. On a

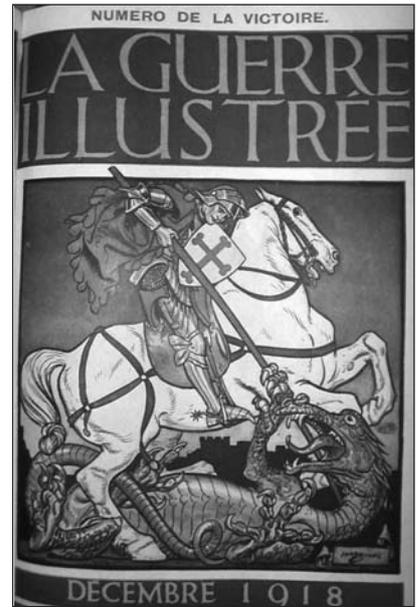
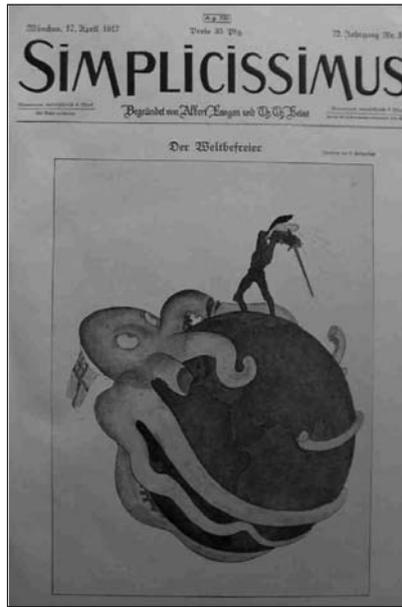


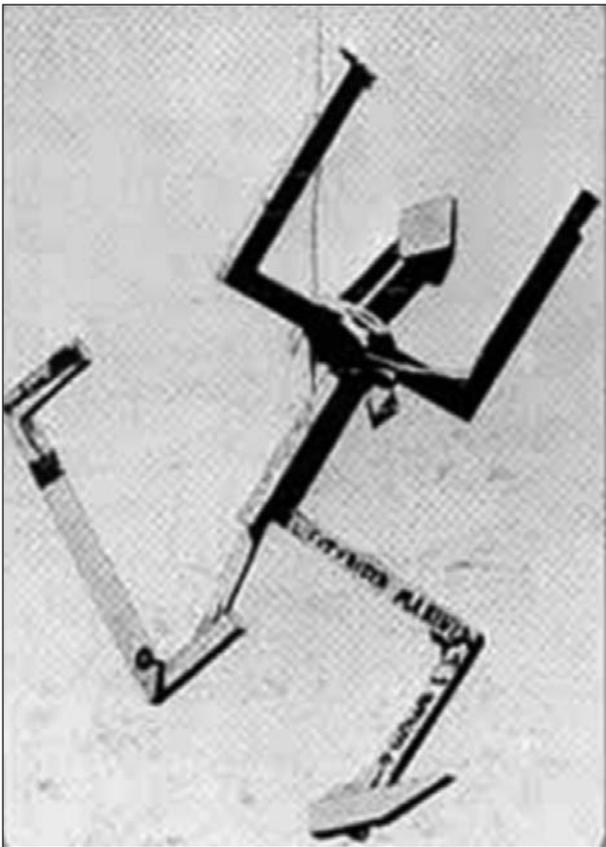
simplement changé la représentation des deux visages dans cette représentation en flamme qui l'a provoqué. Des singes, je commence à avoir une petite collection de singes, le corpus se constitue. Là, on est en 1923, c'est l'affreuse république française — c'est marqué là — qui au moment de l'occupation de la Ruhr par exemple a envoyé ses troupes coloniales. Il y a là aussi un beau racisme qui est à l'œuvre dans cette caricature allemande.

Donc je peux continuer pendant la guerre même. Il y a de quoi faire ! Le serpent américain, la pieuvre britannique qui enserme le monde comme le faisait tout à l'heure les Juifs depuis l'affaire Dreyfus, le monstre terrassé par le chevalier, là on est juste après la victoire, l'Allemagne qui est terrassée complètement, c'est une figure classique. L'hydre nazie est représentée ici de manière identique, avec une variation, avec la croix gammée qui permet de

s'opposer aux symboles. Mais apparaît une difficulté. Quand on animalise, est-ce que ce n'est pas aussi minimiser la déshumanisation, une façon d'aller vers quelque chose d'allégorique ? L'allégorie n'est pas nécessairement de la déshumanisation ; il y a quelque chose qu'il faudra distinguer.

Le rat, je n'ai pas trouvé. Je cherche les photos de ce film de propagande nazie sur les Juifs assimilés à des rats. Il faut que je trouve cela, voir comme se présente le rat, et puis des textes comme la fameuse *Ile du docteur Moreau* (H.G. Wells, 1896) sur ces hommes-animaux. A la fin, il y a un doute sur le fait que c'est peut-être l'ensemble de tous les hommes qui sont des animaux dans le récit de Wells. Donc cette animalisation entre 1870 et 1914 est généralisée dans la littérature, dans la représentation. Il faudra voir comment cela fonctionne les uns par rapport aux autres.





L'animalisation, puis aussi la mécanisation. La Première Guerre mondiale, depuis les textes de Jünger sur *L'orage d'acier*, on sait bien que quelque chose se passe qui est dans l'ordre de la généralisation d'une logique de machine, métallique. Et donc beaucoup de représentations de l'homme-machine sont liées à ce processus de déshumanisation et pour ça, là encore, il y a des choses qui se passent avant 1914 avec par exemple, le futurisme italien. Le futurisme Italien, c'est dans *Le Figaro* du 20 février 1909 que paraît le *Manifeste du Futurisme*. C'est « vive la machine, le pas de gymnastique, la gifle, le coup de poing, le mouvement agressif, vive la violence, vive la machine, une automobile de course telle des serpents à l'haleine explosive, une automobile rugissante qui a l'air de courir sous la mitraille, plus belle que la Victoire de Samothrace ». Voilà le manifeste de la déshumanisation qui fait que l'homme-machine ce n'est pas nécessairement une façon de dénigrer, de reléguer, de condamner l'autre, au contraire par moment, vive l'homme-machine, c'est « bionique ».



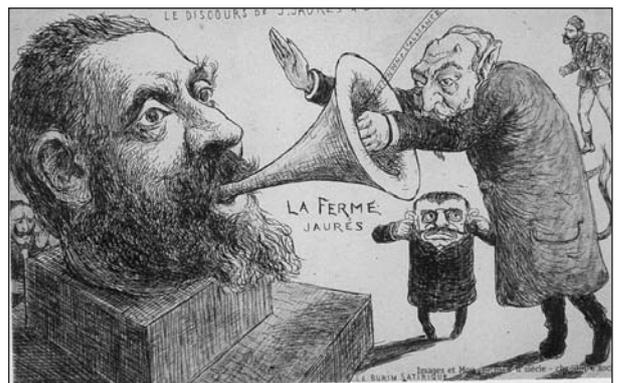
Les futuristes ont inventé l'homme bionique qui est moins humain

mais qui est supérieur à l'humain. Alors ces futuristes ont trouvé par moments des occasions de faire agir leur homme-machine idéalisé, c'est Marinetti — il y a aussi une guerre avant 1914 qui n'est pas mal dans le genre, c'est la guerre entre l'Italie et l'Empire ottoman, à propos de la Libye qui s'appelle à l'époque la Cyrénaïque et la Tripolitaine. Les futuristes ont fait des pages entières de descriptions, d'onomatopées, de fusils, de mitraillettes en disant « ça, c'est de la musique ». Et dans la représentation de ces hommes-machines, de ces héros, les futuristes ont été assez loin et ont été jusqu'à trouver, à admirer la déformation du visage dans le sens d'une déformation mécanique là où on s'y attend le moins ; là c'est classique, c'est l'homme locomotive.

Et il y a cette figure de Totò, l'acteur comique, qui à la limite passe selon certains historiens pour être une sorte de héros futuriste parce qu'il peut déplacer son visage, mettre son menton complètement de côté, parce qu'il a cette souplesse qui déforme le corps, aussi bien qu'une machine pourrait le faire. Et donc c'est presque naturellement que Totò trouve une sorte de développement de son corps dans une instrumentation mécanique: il est devenu un haut-parleur.



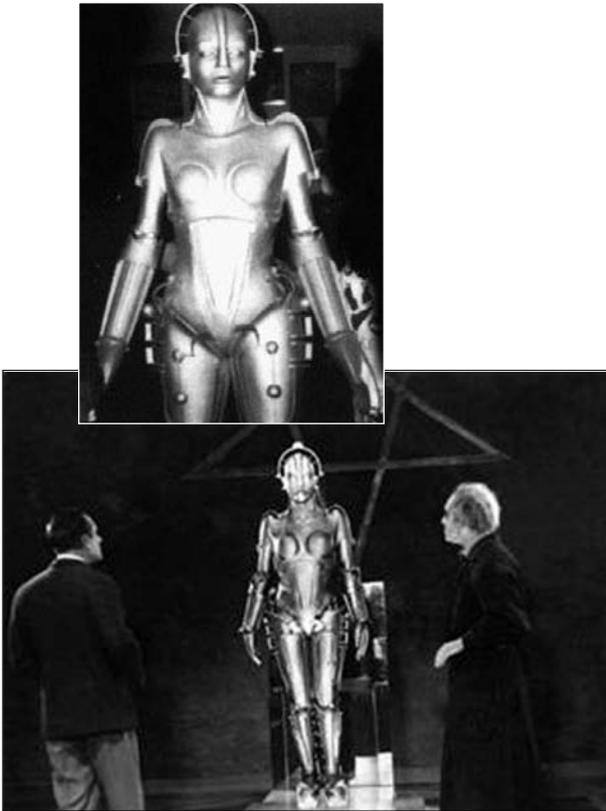
Je me dis que j'ai déjà vu ça quelque part et je cherche et je trouve : « Le discours de Jean Jaurès à Saint-Etienne » et c'est avant 1914.



Donc il y a là l'homme-machine et là on a plutôt une image plaisante amusante de cette plasticité bionique. Et puis là, on a au contraire le dénigrement de cet homme-machine qui n'est pas humain et il a été assassiné un petit peu après. C'est cette ambivalence qui fait que je ne sais jamais quand je vois ces hommes-machine, ces robots, le terme de robot qui a été trouvé par Capek qui est aussi un moment intéressant dans la déshumanisation mécanique. Cette invention dans le mot de robot qui est dans la période de l'entre-deux-guerres et ces représentations si c'est pour m'en plaindre pour voir là un risque de violence ou au contraire une sorte de mystique du renforcement par la carapace invulnérable et puis il y a même — là je passe, c'est assez classique — c'est ce risque de mécanisation,

des moments où par exemple chez Fritz Lang, je me dit ah quel beau robot (au féminin) ; je ne sais pas si cela existe au féminin « robote ! », voilà la belle robote devant laquelle tout le monde est admiratif dans Fritz Lang, et après tout dans le film de L'Herbier « L'inhumaine », le comportement scandaleux est aussi lié à ce plaisir de la déshumanisation.

En conclusion je n'insiste pas sur les photos d'Abou Ghraïb montrant la torture comme déshumanisation commençant par une atteinte à l'image. En revanche j'insiste là-dessus : on a masqué le visage de Saddam Hussein avec un drapeau américain bien avant qu'il ne soit question de sa condamnation à mort.



# ***La musique arabesque turque : une expression masochiste dans la modernisation turque***

*Fatih Karaman*

La tentative de rapprocher ces deux thèmes de natures extrêmement différentes a d'abord pris naissance dans une trajectoire plutôt personnelle. Un intérêt s'est développé à partir de ce fait que la musique arabesque, même si je me gardais de trop m'en approcher, était l'un des phénomènes culturels les plus significatifs d'un processus social dans lequel j'avais opéré le parcours assez « lourd » de mon histoire individuelle. En outre, je soutiens de plus en plus une position théorique qui est basée sur l'idée que tout ce qui appartient à l'humain mérite, entre autres, une lecture psychanalytique ; cette lecture, même si l'on admet qu'elle ne permettra naturellement pas de faire le tour complet de la question, révélera néanmoins une compréhension assez utile pour saisir comment l'homme produit et consomme inconsciemment ce qui est l'humain.

A ce point, je peux indiquer d'emblée que la musique arabesque turque n'est pas seulement un simple phénomène culturel mais, du fait d'être structurée par le milieu social dans lequel elle a pris forme et du fait de le structurer à son tour, en interaction réciproque, elle nous résume les dynamiques de notre société, notre position « *d'Araf* » entre l'Occident et l'Orient, l'histoire de l'occidentalisation (ou bien de l'impossible occidentalisation) de notre proche histoire, les conflits du sujet qui vit dans son existence les souffrances et les répulsions de cette modernisation douloureuse.

Si l'arabesque, en tant que phénomène culturel, existe et est consommée sous divers produits et apparences, c'est du fait qu'elle fait appel à un domaine de conflit psychosocial généralisé qui nous concerne tous. À côté de ce qu'elle était au moment de son émergence et de ce qu'elle signifiait à cette époque, il est important de savoir où elle en est aujourd'hui et à quoi elle nous renvoie. Mon travail n'est qu'un petit essai pour suivre les traces du sens, ni social ni anthropologique, mais plutôt psychique de ce phénomène assez complexe.

Après cette petite ouverture, je dois préciser que j'ai construit mon travail, pour une trajectoire d'écriture, ou bien d'écoute, sur une architecture simple. Dans un premier temps, je vais essayer de résumer brièvement ce qu'est la musique arabesque, dans quelles circonstances elle est apparue, à qui elle s'adressait et à qui elle s'adresse encore, quels sont ses thèmes répétitifs. Ensuite je vais tenter de comprendre la dynamique de ce phénomène du point de vue de ceux qui l'exécutent et de ceux qui prennent/consomment/ritualisent cette exécution.

Dans la partie suivante, je vais aborder le sujet culminant de ce travail qui est en fait de nous pencher sur les processus masochistes possibles (s'ils existent) chez ceux qui pratiquent cette musique et leurs auditeurs, que j'accompagnerai d'un court développement théorique. Et enfin, dans la dernière partie, je vais interroger les possibilités d'issues (positives ou négatives) de ce positionnement masochiste (encore une fois, s'il existe) apparu comme un fait socioculturel généralisé.

## ***1. Le phénomène de l'arabesque***

L'arabesque, au contraire de ce qu'on pensait surtout lors de ses premières apparitions, n'est pas seulement un genre spécifique de musique. C'est une culture. Le fait qu'elle se soit exprimée exclusivement par la musique provient du langage que cette dernière possède en elle-même; un langage facile, pouvant s'approprier aisément le champ social et être codé sans difficulté, dans lequel ceux qui consomment cette musique peuvent lire leurs identités culturelles communes même avant qu'elles soient conscientes. Donc, la musique est en réalité un langage et elle est construite d'une série de symboles rythmiques qui exposent le champ (socioculturel) dans lequel elle se trouve, duquel elle sort, qu'elle réfléchit et qu'elle sert à transmettre. Même le rythme en question nous renvoie à un champ culturel d'où la musique naît et se développe. Par exemple, l'appellation « arabesque », même si elle désigne d'une manière générale tout ce qui est orné par les motifs arabes, sa signification pour les cultures du bassin méditerranéen n'est pas identique à celle de l'aire culturelle turque (ou anatolienne) qui nous englobe et que nous respirons. Il y existe sûrement des ressemblances mais aussi autant de différences. Donc le phénomène de la culture arabesque, et son expression la plus répandue qu'est la musique arabesque qu'on va étudier dans ce petit travail, est un phénomène propre à la Turquie. [...] La musique arabesque serait la musique « d'une mauvaise adaptation au milieu (urbain) » et « d'une aliénation ». Il ne s'agit pas d'un simple fait musical. Il s'agit d'une culture de masse avec motifs orientaux, sans règle, basée excessivement sur des paroles qui sert à évacuer, crier, exprimer les tensions subies, les contraintes et les angoisses vécues en milieu urbain de ceux qui sont immigrés dans les villes, sans possibilité de participer à la vie sociale et de se détacher des valeurs traditionnelles de la campagne.

Vu la dévalorisation implicite sous-jacente à cette description, on peut en déduire qu'on est sur l'un des points de cristallisation du conflit principal. On ressent la tension entre la tentative, du haut vers le bas, d'occidentalisation culturelle et la réponse, du bas vers le haut, contre celle-ci. C'est comme si l'arabesque naissait sur ce lieu où l'Occident et l'Orient se rencontrent et se confrontent. C'était tout à fait naturel que ce lieu de rencontre et de confrontation soit constitué par les villes, les bidonvilles, les espaces sociaux des bidonvilles. Mais depuis l'apparition de cette nouvelle culture vers les années 1960, on peut dire que ces bidonvilles sont devenus progressivement les centres des villes (ou qu'ils se sont développés vers les centres des villes) et que l'arabesque, comme phénomène culturel, en rapport avec cette transformation progressive, a accompli, jusqu'à un certain niveau, son développement de « légitimation » sans mesure et avec insouciance, en renversant en leurs contraires les thèmes du début qui étaient « le désir et le souhait d'être accepté, aimé, de ne pas être méprisé et exclu ». Au moins dans son apparence musicale. L'accroissement du mouvement d'occidentalisation entrepris déjà sous l'Empire Ottoman, s'accélère et change de caractère avec la Révolution de 1920. Par rapport aux Ottomans qui concevaient leurs relations réformistes avec l'Occident comme une restructuration de l'Etat par copie limitée aux champs de la technologie militaire et scientifiques, la conception de réforme de la nouvelle république allait être nettement plus radicale. Le corps nucléaire des dirigeants de la révolution porte le mouvement révolutionnaire et donc d'occidentalisation jusqu'au cœur du champ culturel. Je l'avoue, ce fut une des grandes surprises pour moi d'apprendre ou de découvrir lors de ce travail qu'une révolution culturelle — d'ampleur peut-être plus réduite —, avait vu le jour beaucoup plus tôt que celle vécue en Chine. L'un des domaines où cette révolution voulait exercer son influence était naturellement celui de la musique.

Écoutons comment résumait ce fait Caner Isik et Nuran Erol, deux sociologues, dans leur travail *L'univers de signification de l'arabesque* : « Que la musique est l'un des plus importants représentants de la transformation culturelle, Mustafa Kemal le déclare ainsi : "Je sais bien en quelle façon vous voulez faire évoluer la jeunesse de la nation en matière des beaux arts ; on est en voie de le réaliser ! Cependant celle parmi d'autres qu'il faut développer le plus vite possible et en première ligne est la musique. La mesure de la nouvelle transformation d'un pays doit être le changement de la musique". Les pensées de Mustafa Kemal au sujet de la musique sont exprimées après seulement 6 mois de la constitution de la nouvelle république et sont devenues une politique d'Etat ! » [...]

Quels sentiments garde celui qui est influencé, même après tant de générations, par cette atmosphère ? Je ne peux parler que des miens ! Une tristesse grandissante, dirais-je ! Une tristesse qui livre un sentiment d'être douloureusement dans le vide ! D'un côté, comprendre ce que vise la révolution ; de l'autre côté, ne pas accepter le prix demandé par son exigence ! Le moment crucial sur lequel se conflictualisent la raison et le sentiment ! Et en plus c'est prendre conscience que ce moment n'est pas uniquement un quelconque moment mais il est le signe de la « racine du déracinement profond » qui pousse sauvagement dans la vie de chacun.

Toute révolution, on en sait, est au fond un trauma. Elle représente la coupure ! Et comme le trauma, la révolution, elle aussi, doit être travaillée, intériorisée, absorbée et assimilée pour que cette coupure (cette blessure narcissique et identitaire) touchant nos univers socio psychiques, ces vécus ressentis âprement comme un avant et après coup et ces symptômes en cortège puissent être soulagés et que la vie culturelle, dans sa continuité temporelle cohérente, nécessaire pour le psychisme du sujet, puisse apparaître de nouveau !

Est-ce qu'il est possible de trouver les mêmes dynamiques pathologiques, rencontrées chez les individus traumatisés, au niveau d'une formation sociale ? Certes, c'est une question qu'on doit prendre en considération. Mais, quand nous suivons le trajet historique des événements, presque synonymes de la transformation (ou de l'impossible transformation) sociale, on observe à l'évidence cette réalité qui consiste en une multiplicité de répétitions de tensions entre la tradition et l'occidentalisation exigée par la révolution.

Les agents actifs — les vecteurs — de ces répétitions de tensions, sont les masses migrantes qui représentent la transformation de la campagne en monde urbanisé par le biais de l'industrialisation qui n'est que la conséquence inévitable de la modernisation. Ces gens lésés de cette vague de migration continue depuis 1950 jusqu'à nos jours, surtout au début, sont ceux qui vivent et ressentent, au cœur de leurs subjectivités profondes, la rencontre conflictuelle entre leurs structures traditionnelles naturellement portées et la façon de vivre occidentale exigée. [...]

Ce qui est propre aux déplacements migratoires internes à la Turquie vient du fait que ce choc en question (suivi par une pseudo-adaptation) est vécu dans le déroulement d'une révolution imposée qui nie et refuse elle-même l'ensemble de la communauté traditionnelle.

La musique arabesque naît donc dans ce climat socioculturel.

Elle répond d'un côté aux sentiments résiduels et presque dépressifs de la rencontre conflictuelle (elle les sonorise d'une certaine manière !) comme « la nostalgie, la tristesse, la douleur psychique, la blessure de se voir repoussé et de ne pas être demandé (par l'amante), le chagrin, le destin et la révolte » et de l'autre côté elle donne les signes du comment va être réalisée la transformation sociale en soudant et en mélangeant les normes de musique classique occidentale et les rites de la musique traditionnelle. La tradition et le moderne devaient constituer un amalgame, une sorte de mixtion ! Le contenu traditionnel allait survivre et faire son chemin dans le contenant moderne. Comme dans les banlieues des grandes villes, une vie ni traditionnelle ni moderne, mais une autre chose, une sorte de mélange, une forme intermédiaire, une « *alaturfura* » serait dorénavant le moyen à la fois pour l'individu et le groupe de se faire entendre, de se vivre et de se voir. D'une part, le sentiment de coupure en vogue suscité par la révolution chez des couches sociales assez importantes, d'autre part la généralisation du phénomène de l'immigration sont des facteurs principaux afin de mieux comprendre la consommation excessive de la musique arabe.

Cette musique serait aimée et appréciée malgré (et peut-être à cause) des interdits et du discours désapprouvateur de l'autorité d'Etat.

## **2. Les idoles et les consommateurs de l'arabesque**

C'est à partir de cette réalité qu'on doit aborder les particularités des interprètes et des consommateurs de la musique arabe, et les relations établies entre eux, comme aussi le sens de la ritualisation d'un tel phénomène.

Parmi les interprètes, je veux parler brièvement de deux artistes célèbres dont l'un, Orhan Gencebay, est la face occidentaliste de la musique arabe et l'autre, Müslüm Gürses, est celui qui est le plus authentique. Commençons par Orhan Gencebay ! [...]

De quoi parle-t-il dans ses chansons ? Quels sont ses thèmes préférés ? Voilà quelques exemples :

[...]

*Il n'existe pas d'esclave sans défaut, aime-moi avec mes défauts !*

*Il n'existe pas de chagrin sans remède, laisse-moi profiter des remèdes !*

*Je me suis perdu, s'il te plaît, trouve-moi !*

*Je suis fatigué, je n'ai pas de pouvoir, vient et prend-moi !*

*Je n'ai pas de force aux appels, entend-moi sans appel !*

*Au nom de l'amour des amoureux, s'il te plaît, aime-moi !*

*Aime-moi !*

*Cet appel, cette nostalgie, me tue cet amour !*

*Même si c'est du loin, je l'accepte, aime-moi !*

*J'y consens, aime-moi !*

*On ne peut pas vivre sans espoir, est-il possible de ne pas aimer ?*

*Quand on dit « la vie », on dit de toi ; vient voir si j'en ai !*

*Il y a des reproches dans tes paroles, viennent-elles de ton cœur ou de ta bouche ?*

*Répond-moi si vite, ce cœur qui est le tien est chez l'étranger ?*

*Je n'ai pas de force aux appels, entend-moi sans appel !*

*Je me suis perdu, s'il te plaît, trouve-moi !*

*Aime-moi !*

*(Il n'existe pas d'esclave sans défaut) [...]*

Mais de quel père s'agit-il ? Au-delà du père imaginaire que représente Atatürk —« ata » veut dire « ancêtre », donc, Atatürk, père ancestral des Turcs —, une deuxième figure du père est toujours lisible : celle, historique, qui nous renvoie au père presque symbolique d'avant la révolution. Les deux figures, confondues l'une avec l'autre avec leurs conflictualités insolubles, se trouvent mises à l'arrière-plan. Au devant de la scène, reste cette femme idéalisée qui n'est que la figure de la femme occidentale. C'est cette femme moderne, éduquée, non traditionnelle, riche dans ses qualités individuelles qui serait vécue comme rejetante et réprobatrice ! En tant qu'objet idéal désigné par la révolution, elle serait le lieu vers lequel se dirigent toutes les revendications plaintives et les attentes d'amour ! 'Aime-moi avec mes défauts, comme je suis !' est donc un appel autant de demande d'amour que de révolte silencieuse mais têtue. On saisit à travers cet appel des sentiments ambigus comme la lamentation, la tristesse, l'envie d'espérer à la frontière du désespoir, la demande d'être apprécié à la limite d'une dévalorisation de soi-même, le cri de secours qui se nie lui-même et fait entendre l'orgueil (blessé). Tous ces sentiments sont donc délégués à cet objet d'amour. Un objet d'amour maternel ou paternel ? A la fois les deux peut-être ! On va tenter de revenir sur ce point, à mon avis, important !

Mais d'abord, parlons de l'autre interprète idole de l'arabesque. A travers le langage populaire d'arabesque, cet interprète, Müslüm Gürses, est incontestablement « l'homme des souffrances ». [...] Pour lui l'axe de la vie humaine est la souffrance. La souffrance est l'unique perception de la vie, ou bien, en d'autres mots, la souffrance est l'unique perception d'exister/d'être en vie ! Tant pour celui qui souffre que pour ce lieu idéal imaginaire auquel est offerte cette souffrance. Quand il est sur la scène, il devient lui-même ce lieu idéal imaginaire pour ses fans qui l'appellent « père » et s'automutilent devant lui.

Qu'est-ce qu'il peut y avoir à l'origine de cette souffrance ? Les paroles d'une de ses chansons nous révèlent la réponse : la peine déjà inscrite au sort du sujet, lors du moment même de sa naissance !

*Je suis né de ma maman sous un jour pluvieux,  
Les cieux avaient pleuré car j'étais né.  
Est-il possible que l'homme soit pécheur même dès  
sa naissance,  
Alors pourquoi cette peine assignée à ma  
destinée ?  
(Ne viens pas trop sur moi !) [...]*

Il s'agit d'une impossibilité d'atteindre l'objet et, plus que ça, peut-être inconsciemment, un effort pour ne pas vraiment tenter d'atteindre cet objet :

*Ne te trompe pas de son apparence enfantine  
innocente,  
Elle va te quitter, certes, un jour.  
Ne te leurre pas de son semblant d'amour,  
Elle va te dire qu'elle ne t'aime pas, un jour.*

*Aimer est une chose merveilleuse, se leurrer est  
douloureux ;  
Un grand chagrin va attraper ton âme.  
Elle, elle est une passagère sans repos et toi, t'es  
un pauvre aubergiste,  
Elle va partir sans régler le compte, un jour.  
(Vents de Nostalgie)*

Comme cette certitude nous le révèle, l'objet de l'amour semble être choisi pour ne pas répondre à l'appel ; cette conviction sera exprimée au contraire, de façon répétée, pour pointer finalement une souffrance recherchée. [...]

Les auditeurs fanatiques de l'arabesque sont-ils, en réalité, vraiment mélancoliques ? Si la réponse est affirmative, il faut alors trouver une explication, au moins théorique, pour le penchant expressionniste de la souffrance. Différemment de la souffrance souvent intime et silencieuse du mélancolique, celle de l'arabesque semble destinée à se faire voir.

Imaginez, pendant un court moment, que vous êtes à Istanbul, en Turquie, dans une voiture en circulation. Une autre voiture, vitres ouvertes, s'arrête au feu rouge (si elle s'arrête, en plus !) à côté de la vôtre. Et vous entendez (c'est-à-dire « vous devez entendre/vous êtes obligés d'entendre »), avec une forte intensité sonore de musique, ces paroles :

*Mes peines sont écrites avant même de ma  
naissance !  
Je suis pétri de tristesse et de souffrance!  
(Esclave Triste)*

La musique et les paroles vous frappent et sont, en fait, destinées à vous frapper ! Il s'agit plutôt d'une mise en scène. Cette scène n'est pas celle du mélancolique qui, progressivement, s'enferme,

s'épuise, s'auto-punit. Il s'agit au contraire d'une scène destinée à imposer/montrer/faire savoir (à l'autre) qu'on est dans la douleur et la tristesse. Une revendication excessive trouve sa cible par ce biais-là ! Derrière la façade auto-agressive avec écran de rejet par l'objet d'amour répété inlassablement, on saisit enfin la tendance dominatrice (agressive) du dominé.

On va entrer dans la problématique masochiste de la musique arabesque par cette ouverture.

### **3. Une petite note sur la théorie du masochisme**

Le concept de masochisme trouve sa place très tôt dans la théorie psychanalytique avec les premiers travaux de Freud. Dans *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Freud, en reprenant identiquement le terme utilisé par Krafft-Ebing, le décrit comme l'ensemble des attitudes passives de la vie sexuelle dont la pointe extrême implique le plaisir attaché à la souffrance physique et/ou psychique appliquée par l'objet sexuel. Cette « énigme » consistant en une presque fusion entre la douleur et le plaisir tant dans le masochisme que dans le sadisme est fondamentale, d'après Freud, « car contraire à la logique de la satisfaction pulsionnelle ». Car celle-ci veut atteindre ce but qui est de se sortir d'un état d'excitation par un moyen qui va l'apaiser.

Freud, en refusant dès le départ de considérer isolément les deux concepts, décrit une fixation-régression au stade sadique anal marqué par des oppositions comme rétention-refus / évacuation-don qui sont signes de la présence d'un rapport de pouvoir-soumission dans la relation sadique-masochique.

D'après Freud, cette organisation est contemporaine du complexe d'Œdipe et la culpabilité masochiste inconsciente est liée à une désobéissance à l'interdiction paternelle. Les premiers travaux de Freud, sous le poids de la première topique, mettent le sadisme au premier plan tandis que le masochisme, comme une sorte d'autosadisme, se pose comme conséquence d'un retournement de l'agressivité dans la direction de l'objet vers le sujet.

De ce point de vue, le sadisme peut être compréhensible jusqu'à un certain niveau si on l'admet comme un effort du sujet visant à établir le contrôle suprême sur son objet afin de redresser/apprécier sa toute-puissance. La jouissance vient de la toute-puissance ! Quant à l'objet, il sert au sujet comme un miroir sur lequel le sadique se contemple ou contemple son pouvoir phallique. Il existe donc une mince place où l'objet est tenu par le (vrai) sadique, dans la souffrance en équilibre bien mesuré, au point de survivre sans qu'il soit complètement détruit.

Donc, l'énigme se retrouve plutôt du côté du masochisme. Contrairement au sadique, le masochiste semble avoir donné le confort de la toute-puissance à son objet. C'est comme si le

contrôle était offert à l'objet. Dans la clinique on entend souvent ce discours appartenant à un bon nombre de patients qui se plaignent d'un entourage malfaisant et méchant. En l'écoutant, on imagine des parents/enfants/conjoints sadiques. En est-il ainsi dans la réalité ? Si on a un peu de chance, on comprend un jour qu'on est pris au piège, en position de « voyeur », par le masochiste ! On devient enfin conscient, d'après les termes de Lacan, qu'on a avalé « le bluff masochique ».

Oui, le contrôle est (comme) offert à l'objet. L'objet est (comme) le pôle actif. Par conséquent, le sujet est (comme) passif ! Je le désigne comme une passivité active ! Il existe des auteurs qui parlent d'une mise en scène masochique. Cette scène, si elle existe, serait construite pour un spectateur témoin. Sans sa présence, la relation masochique ne pourrait pas voir le jour.

Mais restons encore un peu chez Freud. La théorie des pulsions radicalement transformée dans la deuxième topique (les articles comme « On bat un enfant », 1919, et « Au-delà du principe du plaisir », 1920) mettant désormais l'accent sur le dualisme pulsions de vie-pulsions de mort rénove la conception du sadomasochisme. La pulsion de mort tournée vers le sujet tout au commencement de la vie, en rencontrant la libido (l'Eros) lors de l'organisation sexuelle et par l'effet du travail de celle-ci, poursuit son trajet dans deux directions : l'une, agressive active, vers l'objet ; l'autre, agressive passive, vers le sujet. Freud désigne la dernière comme masochisme érogène ou primaire. Par le retournement du sadisme, comme dans la première conception du sadomasochisme, naît le masochisme secondaire impliquant « le masochisme féminin » et « le masochisme moral ». Ce sont ces deux masochismes qui révèlent le fameux « besoin de punition ».

Ces trois formes du masochisme sont décrites dans l'article de 1924 sous le nom de « Problèmes économiques du masochisme ». De la lecture de cet article de Freud, on peut déduire facilement que le moi paye le prix de ce désir tenace en recherchant (et même en invitant) le besoin de punition de la part du surmoi ! Au lieu de l'attente anxieuse provoquée par la rencontre avec le surmoi, le moi court à sa rencontre et lui tend la joue. Freud le dit par ailleurs : « Le masochisme engendre d'autre part la tentation de commettre le "péché", celui-ci devant être ensuite expié par les reproches de la conscience morale sadique ou bien par le châtement du Destin, la grande puissance parentale... Le sadisme du surmoi et le masochisme du moi se complètent mutuellement et s'unissent pour provoquer les mêmes conséquences » (« Le problème économique du masochisme » dans *Névrose, Psychose et Perversion*). [...]

Les concepts fondamentaux (comme culpabilité, castration, angoisse et féminité) dans la compréhension du sadomasochisme freudien, mis en rapport constamment avec la problématique

œdipienne, sont-ils suffisants ? Qu'est-ce qui pousse le sujet à faire tourner son agressivité de l'objet vers le moi ? Même si une tendance régressive pulsionnelle sous l'égide de Thanatos et du principe de Nirvana (principe de stabilité) est toujours constante, la même régression ne peut-elle pas être favorisée par les conditions extérieures et par l'environnement socioculturel qui entoure le sujet ? [...]

Un autre point souligné par Reik est le rôle décisif de la souffrance et du masochisme dans le développement socioculturel. En plus il décrit le « masochisme social », presque équivalent du « masochisme moral » de Freud, dont il conteste l'adjectif « moral » du fait qu'il induit un jugement de valeur. Cette forme du masochisme, ancienne comme l'humanité, paraît comme « une conception de vie » accumulant « gênes, souffrances, privations et humiliations » pour une récompense dans un avenir incertain. Cette récompense serait, dans l'imaginaire, la glorification du moi, l'atteinte enfin d'un moi idéal !

Je cite un petit paragraphe : « Le manque d'appréciation, ressenti si profondément dans le présent, est compensé par l'anticipation de l'admiration qu'il obtiendra plus tard. Ce point de vue peut toujours se rattacher au même sentiment : "Quand je serai grand !" Cet espoir prendra plus tard la forme : "Lorsque j'aurai obtenu le pouvoir, ou la fortune, etc." Les espoirs et les rêves éveillés des nations maltraitées par des voisins brutaux, des minorités religieuses ou sociales vivant au milieu d'un peuple oppresseur, doivent être considérés comme des rêveries collectives de ce genre... Dans ces fantaisies sociales, qui sont caractérisées par la description des persécutions et de la misère du groupe, toute consolation, toute satisfaction, découlent de la même source cachée : "l'anticipation du pouvoir futur". »

Vu sous cet angle, on comprend mieux les dynamiques qui se déploient à travers les paroles des chansons de la musique arabe. Le moi idéal dont l'atteinte est uniquement conditionné par un souhait de prise de pouvoir dans le but d'inverser les rôles entre les acteurs « oppresseurs/oppresés » amène finalement devant nous la problématique narcissique existant surtout dans la forme sociale du masochisme telle qu'elle est décrite par Reik.

Sur ce point, André Green, dans sa théorie du narcissisme (narcissisme de vie/narcissisme de mort) et d'objet (couple pulsion-objet) tente d'installer un écart entre d'une part l'agressivité liée au sadisme (et à son inverse, au masochisme) avec la recherche constante de jouissance, et d'autre part la destructivité qui est en rapport direct avec la dimension narcissique et qui vise à « anéantir le narcissisme de son objet » dans la recherche d'une omnipotence « qui n'est pas forcément accompagnée de jouissance ». [...]

Comment peut-on interpréter le phénomène d'arabesque en se basant sur ces brefs rappels théoriques ? L'arabesque porte-elle en soi les traces de l'Œdipe non résolu ou d'une période d'avant d'Œdipe ? A-t-elle ses origines dans les entrailles du narcissisme ou celles de la perversion ? Découle-t-elle de l'insuffisance du moi ou de la sévérité extrême d'un surmoi ?

#### **4. L'arabesque comme une sorte de régression masochique sociale**

Des questions, il y en a beaucoup !

En voilà encore une autre : les traumatismes collectifs culturels, comme dans l'exemple de révolution kémaliste qui secouent profondément la faille oriento-occidentale, peuvent-ils provoquer une régression masochique tant sur le plan individuel que sur le plan socio-culturel ? Ce que j'ai résumé ci-dessus, de l'histoire de la modernisation de la Turquie et de l'apparition de l'arabesque démontre la présence d'une causalité entre les deux. L'arabesque serait une attitude et en définitive une réponse sous forme plaintive contre la transformation moderniste radicale d'un pays.

Une telle révolution consiste en une abolition d'un système symbolique jusque là présent pour en construire un autre à sa place. Cependant l'abolition ne peut être qu'apparente. Les valeurs de l'ancien système persistent et se font porter par et à travers la culture. L'après-coup du bouleversement serait donc une période dans laquelle les valeurs et les symboles de l'ancien et du nouveau système, en conflit permanent, cohabitent ensemble et créent un climat confusionnel.

Pour la grande majorité de la population au nom de qui est prétendu être faite cette révolution, il serait difficile de donner son consentement pour l'un ou l'autre système symbolique. Puisque la faille que j'ai désigné comme oriento-occidentale est la caractéristique de l'aire culturelle collective et, par conséquent, individuelle de l'Anatolie, chaque mobilisation brutale tectonique, orientale ou occidentale, créerait une suspension, une attente d'après-coup ! Car la même faille (le clivage) est aussi à la source de la présence continue de deux idéaux et pourquoi pas, psychanalytiquement parlant, de deux objets du désir, deux représentants du père phallique, de deux Moi. L'ombre de la dissociation tombe à la fois sur l'objet et le sujet.

On peut deviner facilement que le deuil, sous cette condition particulière de l'aire culturelle, devient impossible. L'impossible au sens mélancolique du terme ? Je ne crois pas ! Plutôt, au sens mélancoliforme masochique !

Car cette dualité permet au sujet (et à la collectivité) de pouvoir cacher le précieux phallus ailleurs, sous la voile du système de représentation dominé mais

toujours présent en retrait, à chaque fois que l'un d'entre eux prend le relais de la domination et tente d'appliquer sa loi !

La fréquente utilisation de deux termes dans le langage quotidien résume assez clairement cette situation. L'un est « *bölünme* » ; c'est-à-dire « la division ». « La division du pays » est une angoisse constante généralisée que suscite presque chaque événement socio-politique conflictuel. Il existe, certes, derrière cette angoisse, le souvenir traumatique de la fragmentation de l'Empire Ottoman qui avait déjà une structure assez cosmopolite et mosaïque. Il portait donc en soi cette faille principale parmi bien d'autres.

L'autre terme est « *takiye* » ; mot d'origine arabe ayant le sens de « cacher ses propres croyances et ses idées (plutôt religieuses et/ou politiques); hypocrite ». Pour l'hypocrite, il existe en turc un autre mot, « *ikiyüzlü* », dont la traduction mot à mot en français donne le sens « ayant deux visages », c'est-à-dire « duplice ». Ce terme, même s'il est utilisé le plus souvent par les kémalistes durs contre les islamistes qui, d'ailleurs, refusent catégoriquement d'être ainsi étiquetés, indique la présence étendue de ce phénomène du « comme si ».

On parle donc d'un moi ayant deux visages dont chacun a son propre maître ! Cette structuration spécifique explique la facilité du détournement de la Loi. On trompe l'un avec l'autre et vice versa ! Mais en réalité, derrière la forme d'une obéissance entière, on saisit le caractère passif-agressif de ce positionnement. En plus, cette obéissance va toujours de pair avec une attitude plaintive et revendicatrice envers un objet d'amour idéal imaginaire représenté presque obligatoirement par une femme rejetante.

Cette femme en question qui est l'un des deux thèmes principaux de la musique arabesque porte souvent des traits de ressemblance avec la femme icône du kémalisme. [...]

Ces passages rapides et, comme je l'ai dit, magiques me font penser, dans l'imagination, à une balançoire entre deux systèmes de représentation. Ce qui est bon dans l'un serait mauvais dans l'autre ; ce qui est rejeté ici, serait accueilli là-bas ! Le problème vient du fait que cette balançoire en question soit l'une des propriétés constructives de la structuration du sujet dans l'aire culturelle turque. (Je peux vous décrire ainsi : en tant que turc, grâce à (ou, à cause de) mon appartenance à cette aire culturelle, quand je m'approche de l'Occident, je peux me sentir de plus en plus oriental et vice versa. Ceci, chose curieuse, a des limites imaginaires conformes aux limites géographiques où régnait l'Empire ottoman. Au-delà de ces limites, par exemple au Japon ou à Cuba, il est probable que je n'aurai pas le même sentiment !) Malgré cela, on peut déduire de cette

balançoire imaginaire qu'elle sert, pour l'inconscient, à l'évitement de la castration par double référence à deux systèmes antagonistes, mais dont le conflit n'est pas reconnu ni élaboré à cause du clivage. [...]

La musique arabe, expression la plus connue du phénomène de culture arabe, prouve que l'attitude masochique, comme réponse régressive au trauma, est l'une des solutions mises en marche par les dynamiques psychosociales. Certes, ce n'est pas une solution confortable ! Mais elle peut être convenable et même protectrice dans des circonstances qui risquent de susciter un anéantissement total. Elle permet au sujet, par le biais d'un fantasme ressuscité, de préserver en grande partie son intégrité. Grâce à ce fantasme, l'attente angoissante serait transformée en une attente d'espérance.

Rappelons encore une fois le terme donné à cette musique tout au début de son apparition : « *alaturfura* » ; c'est-à-dire « ni à la turque ni à la française mais un mélange des deux ». On peut l'étendre jusqu'à un « ni oriental ni occidental mais une synthèse des deux ». C'est ça peut-être l'un des aspects de l'espoir masochiste : un compromis demandé et attendu entre deux systèmes de représentation dont l'un et l'autre se confrontent, se poussent mutuellement dans la « hainamoration » !

Cependant il ne faut jamais oublier qu'on est sur une faille et l'autre aspect de l'espoir, c'est-à-dire : sortir de la position masochiste pour tenir enfin la position sadique par le retournement, voire la position de plus en plus narcissique destructrice, est autant possible. Les signes avant-coureurs d'une telle possibilité sont devenus malheureusement de plus en plus apparents au cours de ces vingt dernières années tant dans le domaine culturel que dans le domaine sociopolitique.

La musique arabe authentique a disparu par exemple pour laisser sa place à une musique dont les paroles expriment une indifférence, voire une hostilité, envers l'objet.

La tension accrue entre les kémalistes laïques durs et les islamistes qui se désignent « modérés » poursuit son chemin dangereux avec des menaces réciproques. Contre l'armée qui est la dernière mais la plus puissante forteresse du kémalisme, s'élève la voix des dirigeants politiques de l'AKP (Parti de Justice et de Rétablissement) qui tente d'intimider ses adversaires avec « le coup de poing d'ottoman mortifère ». Cependant, en parallèle de cette confrontation revancharde, s'agrandit progressivement le nombre des chômeurs, des personnes vivant au dessous ou à la limite des moyens de survie (d'après les récentes enquêtes, presque 60% de la population) et des sans logis ! La barbarie d'une économie soi-disant libérale met du feu partout : mer, forêts, montagnes, monuments historiques, secteurs industriels ; tout peut être vendu !

Une autre faille, cette fois ethnique, turc-kurde, possède une potentialité de concrétiser la crainte de division. Une guerre sans nom qui dure depuis presque 20 ans, a déjà pris la vie d'environ 40 000 personnes des deux côtés et a coûté (et coûte encore) un prix énorme pour l'économie titubante. Le nationalisme montrant son visage cruel se représente par des drapeaux turcs affichés (d'ailleurs à n'importe quelle occasion) aux balcons des immeubles pour saluer et commémorer les martyrs ou pour promettre la vengeance !

En plus, cette indifférence hostile semble dominer progressivement la vie quotidienne par des passages à l'acte criminel devenus comme des faits banals ! La violence utilisée et les méthodes choisies lors de ces passages (comme par exemple meurtre après viol des femmes âgées ou des enfants, pédophilie courante, tentations commodes au lynchage pour n'importe quel motif peu insignifiant, apparition des tueurs en série) nous invitent en urgence à réfléchir sérieusement sur les dynamiques de notre société.

Des gens victimes de lynchage, combien en avez-vous vus durant votre vie professionnelle, je n'en ai naturellement aucune idée. J'en ai vus trois depuis seulement ces cinq dernières années et je les ai suivis en psychothérapie. Avec les paroles de l'un de ces patients qui était jeté par les policiers, en le nommant « terroriste ! », aux pieds du public, le lynchage est « un moment suspendu pour l'existence. A partir de ce moment, c'est le vide, c'est l'impossibilité de croire en quelque chose après avoir vu surtout les regards des femmes et des enfants qui s'approchent/griffent/tirent les cheveux/battent avec leurs pieds/jettent des pierres, avec une fureur animale ! Mais surtout celles des femmes et des enfants. Des hommes, on peut tout attendre ! Mais ce moment-ci, c'est la fin de l'humanité, la fin de pouvoir aimer, donner un sens à la vie ! On devient un mort vivant ».

Tous ceci nous avertit qu'on est plus proche de l'issue agressive perverse du positionnement masochiste (si ce n'est pas l'issue de la destructivité haineuse totale au service de Thanatos) qu'à celle de la recherche d'un compromis envisageable.

Je termine mon exposé avec le souhait qu'une expérience désastreuse due à la mobilisation brutale de la faille culturelle oriento-occidentale ne soit pas vécue encore une fois dans mon pays. La responsabilité appartient naturellement, en prime abord, à nous, à l'ensemble de la société turque. Mais aussi à l'ensemble de la communauté internationale en voisinage de cette région d'interface et d'entrecroisement. Car, je sais bien que les effets d'un tel secouement ne seraient pas limités uniquement à la terre anatolienne.

# Pistes de travail

Les textes publiés dans cette rubrique correspondent à des arguments plus élaborés qui seront développés au cours de ces Journées.

## Que nous apprennent ceux qui refusent la déshumanisation ?

Philippe Breton

Dans leur infatigable quête de connaissance, les sciences de la Nature nous emmènent parfois aux confins du monde. Elles s'interrogent sur l'infiniment grand de l'espace intersidéral, sur l'infiniment petit de la matière subatomique, dans les vertiges du temps, jusqu'à la naissance de l'univers. C'est souvent de ces extrêmes que l'on apprend le plus. Les sciences humaines sont parfois confrontées, elles aussi, aux confins de l'humanité.

Les situations de crimes de masse, de génocides, dans lesquelles des hommes, souvent ordinaires, sont conduits à massacrer leurs semblables dans les conditions les plus terribles que l'on puisse imaginer, constituent un de ces confins. Ces situations sont une sorte de promontoire à partir duquel on peut examiner l'humanité tout entière. Elles constituent la limite ultime de la *déshumanisation*.

L'histoire humaine est ponctuée de ces paroxysmes qui à chaque fois, si on n'y prend pas garde, peuvent entraîner dans leurs maelströms jusqu'à ceux qui les étudient et cherchent simplement à comprendre.

Derrière le mystère de ceux qui acceptent de tuer parfois tout un peuple, hommes, femmes, enfants, bébés dans les bras de leurs mères, vieillards, il y a un autre mystère, peut être plus profond encore. Certains de ceux qui auraient dû participer aux massacres que leurs semblables commettent, qui auraient dû, comme les autres et avec les mêmes raisons qu'eux, tuer à tour de bras, ont refusé de le faire, sont sortis du rang, se sont extraits d'une situation où tout les conduisait à être acteur de la déshumanisation. Ce sont les *refusants*<sup>1</sup>. Ce ne sont pas des résistants. Ils n'opposent aucune morale, aucune idéologie, aucun point de vue religieux, aucun argument véritablement constitué. Ils disent simplement « non », « pas moi », pour ce qui les concerne eux, personnellement.

On le verra, il y a encore une logique, aussi absurde et inhumaine soit-elle, à l'action des criminels. Comme il y a une logique aux actes, souvent si courageux, des résistants, qui combattent le

meurtre, la plupart du temps au nom d'une vision généreuse de l'humain ou d'une idéologie alternative. L'acte du refusant, lui, échappe à toute logique, à toute raison. Il ne s'entoure d'aucune argumentation. Il est rarement accompagné de propos consistants. Il ne prétend convaincre personne. Il se dissimule le plus souvent derrière l'affirmation d'une impossibilité irraisonnée ou d'une « lâcheté » personnelle. Il n'est jamais revendiqué après coup, même lorsque le souffle de l'horreur s'est apaisé, alors qu'il pourrait engendrer des bénéfices ou des gratifications individuels. Le refusant est tout sauf un héros.

L'enquête sur les refusants pose de redoutables problèmes humains à celui qui la conduit. Elle emmène l'auteur, et le lecteur, sur un terrain difficile. L'acte de refus est intimement lié à l'arrière-plan du meurtre de masse sanguinaire. Il ne s'en détache pas. Il en est, en quelque sorte, partie prenante. Il n'est pas facile de consacrer, pour un chercheur, plusieurs mois, voire plusieurs années de sa vie de travail, à un sujet si éprouvant.

Tous ceux qui travaillent sur ces sujets éprouvent, chacun à leur manière des difficultés dont les ressorts intimes sont complexes. Jean Hatzfeld dit à ce propos : « Admettre mon obsession pour l'histoire de ce génocide, et inévitablement des autres génocides. Reconnaître l'attraction de cet événement inouï, la sensation de vertige. Ne pas omettre l'excitation à parcourir les collines en camionnette. Evoquer le dégoût, les impressions malsaines qui ne vous lâchent plus, auxquelles se mêle l'impression de vivre de près, de façon inenvisageable auparavant, un désastre de l'Histoire jusque là seulement abordé par des livres, des films et des journaux, qui chamboule, puis dévie un itinéraire de journaliste. »<sup>2</sup>

Le danger dans ce domaine n'est d'ailleurs pas là où on le croit. Il n'est pas uniquement dans les affres que provoque l'empathie pour la souffrance des victimes, souffrance qui ponctue chaque page de lecture, chaque réflexion intime sur le sujet. Il réside aussi dans les mécanismes de défense que le contact avec l'horreur, même à distance

intellectuelle, suscite inévitablement. On finit par ne plus voir que derrière chaque meurtre, dont on analyse l'exécution ou le refus, précisément, il y a un être vivant. Il faut donc se protéger contre cette protection. Il faut réactiver régulièrement la réalité humaine.

Il faut aussi la faire partager, sans tomber dans le double piège de l'« allusion évitante » ou de la complaisance dans l'horreur. Tous les textes écrits sur des sujets proches n'évitent pas ces pièges, pour de bonnes ou pour de mauvaises raisons. A côté de cela, qui n'est pas rien, il y a un problème méthodologique de taille. On peut le résumer de la façon suivante : le refusant n'est l'auteur d'aucun discours immédiatement significatif. Il ne dit rien de son acte, et son environnement proche ne le commente d'ailleurs que très peu. C'est, pour ainsi dire, un *acte sans commentaire*. L'anthropologue n'a que très peu de prise sur le réel si celui-ci n'est pas représenté par un univers de discours, aussi restreint ou difficilement interprétable soit-il.

Nous sommes ici aux confins du monde humain, en ces lieux, car la scène du meurtre est globalement sans parole, sauf peut-être, précisément, celle des refusants. Elle n'est pourtant pas sans discours. Les criminels entament tour à tour les discours de vocifération, souvent les derniers qu'entendent les victimes, les discours de justification, ou encore les propos de pure logistique, quand on traite les humains comme des objets. Mais on n'entend guère de parole de ce côté, c'est-à-dire de mots qui aient du sens pour les individus qui les prononcent. Nous sommes plutôt dans ce qu'Hannah Arendt, à propos du rapport à la parole d'Eichmann, appelait le « langage administratif ». La question de la parole est ici, on s'en doute, essentielle.

Le refusant, par sa discrétion apparente, n'est décidément pas un résistant, qui lui, est généralement prolixe, jusque dans l'héroïsme<sup>3</sup>. Les résistants, d'ailleurs, peinent à reconnaître cette catégorie d'acteurs et à voir en eux, des hommes qui se seraient véritablement opposés aux bourreaux.

Une telle parole, celle des refusants, accompagnée de si peu de mots pose donc un problème méthodologique et l'enquête, de ce fait, n'échappera pas à mettre en œuvre une dose d'interprétation supérieure à la moyenne habituelle de ce genre de travaux. D'autant qu'il y a peu, c'est le moins que l'on puisse dire, de documentation sur le sujet.

On s'intéresse beaucoup aux criminels, à leurs actes, à leurs comportements et à leurs motivations. Et, dans l'immensité de la cruauté humaine, on distingue mal l'acte silencieux de ceux qui ne s'y livrent pas. La plupart des données sur lesquelles les historiens s'appuient dans ce domaine proviennent

d'archives judiciaires, lorsque, après coup, il y a des procès pour crimes de guerre ou génocides. Ces procédures judiciaires, souvent très bien faites, ne s'intéressent guère, et c'est dans leur logique, à ceux des criminels (ceux qui appartiennent à des groupes criminels) qui n'ont pas commis de crimes. Ceux-là sont innocents donc n'intéresse pas le regard spécialisé de la Justice.

Tout concourt, décidément, à l'invisibilité du phénomène, de cet objet, la « refusance », que notre enquête veut mettre en évidence. Jusqu'au point de vue des victimes, ou des historiens qui estiment devoir être leur porte-parole, pour qui la différence est mince entre un policier, un soldat, un milicien, qui massacre et celui d'entre eux qui, sans rien dire, fait un petit écart, tout en restant, généralement, dans les rangs de ceux qui sont globalement des meurtriers et qui, en tout cas, ne les condamnent pas explicitement.

Le refusant évolue donc dans une « zone grise », dont les contours sont mal définis mais qui pourrait bien, une fois le brouillard dissipé, ouvrir de plus larges horizons. Le refusant incarne peut-être, à son insu, un *état fondamental de la matière humaine*. Car cet acte, aux confins de l'humain, sans doute proche, à cette échelle, de l'infiniment petit ou de l'infiniment grand, renvoie peut-être à une origine qui remonte à la nuit des temps, à l'époque, peut-être, justement, de l'*humanisation*.

---

<sup>1</sup> J'emploie désormais ici ce terme de « refusant », qui est un néologisme forgé pour l'occasion.

<sup>2</sup> Jean Hatzfeld, *La stratégie des antilopes*, page 201.

<sup>3</sup> Ainsi ces jeunes résistants communistes français qui, au moment de recevoir les balles du peloton d'exécution, crient encore « vive le peuple allemand ».

## Traumatisme, élaboration recombinaive et créativité

Daniel Lysek

Avec le langage articulé, la créativité est certainement un des traits majeurs spécifiant l'être humain. Elle suppose en effet un psychisme capable de symboliser et d'élaborer ce que nous avons mémorisé, ainsi que de penser ce que nous percevons et ce que ressentons. Or, un traumatisme interfère directement avec ces fonctions parce que l'expérience traumatique provoque une sidération dont le sujet s'extrait en excluant le vécu ingérable du champ psychique. Ces défenses mises en place dans l'urgence permettent d'éviter un conflit au prix d'un appauvrissement de la fonction de liaison du psychisme. La symbolisation et l'élaboration sont hypothéquées, remplacées par la répétition douloureuse de l'effroi subi et des images mentales qui lui sont associées.

En tendant à paralyser des mécanismes essentiels à une vie psychique accomplie, le traumatisme a un effet anticréatif : il inhibe la créativité naturelle de l'être, parfois il la bloque complètement. Au moins dans un premier temps, car une seconde étape peut amener un retour de la créativité. C'est précisément ce que je voudrais souligner dans ce travail.

Par la répétition de la scène traumatique qui hante ses jours et surtout ses nuits, le traumatisé semble enfermé dans le passé à la manière du névrosé. Cependant, l'état de stress post-traumatique diffère d'une symptomatologie névrotique. Le conflit névrotique pousse à des transpositions créatives et fait ainsi surgir un foisonnement de manifestations originales, même si certains symptômes sont très répétitifs, car la névrose repose sur des symbolisations et des élaborations compliquées. Bien qu'elle soit archaïque, c'est une manière sophistiquée de penser des vécus conflictuels d'origine infantile, fœtale ou phylogénétique. Autrement dit, le conflit névrotique est aussi humain que la créativité : il résulte de la condition humaine et il la façonne, dans une inventivité qui sublime l'éternelle reproduction du semblable.

Au contraire, l'état de stress post-traumatique a un aspect déshumanisant. Il réalise de manière individuelle ce que les régimes totalitaires cherchent à obtenir au plan collectif : une entrave à l'autonomie, une diminution du spontané au profit d'un ordre où le répétitif prend le pas sur l'évolutif et finalement un contrôle des mouvements créatifs. Il n'est donc pas étonnant que les dictateurs aiment les défilés militaires et qu'ils aient horreur des artistes et des écrivains qui ne leur sont pas soumis. Car les

créateurs montrent la voie pour sortir de la dynamique mortifère qui piétine l'humain. Quand on s'identifie à la créativité rebelle, un mouvement libérateur tend à secouer le joug de la dictature ; qu'elle soit politique ou traumatique, son temps est dès lors compté !

Il est tentant d'assimiler la dynamique induite par un traumatisme au sadomasochisme. Ce serait un schéma réducteur, négligeant l'aspect déshumanisant du traumatisme. Il n'y a effectivement rien de plus humain que le sadomasochisme. L'érotisation de l'agressivité qui le caractérise est typique de notre espèce et elle se prête parfaitement à une élaboration psychique. Le sadomasochisme tend donc à s'infiltrer, à des degrés divers, dans toutes les relations d'objet et à s'exprimer, de manière plus ou moins camouflée, dans tous les rapports familiaux ou sociaux. Il trouve toujours une voie pour se dire et ses productions sont parfois si élaborées qu'il faut l'œil de l'analyste pour le déceler au cœur de productions qui sont apparemment d'une autre nature. De son côté, l'expérience traumatique laisse sans voix, en tout cas sans mots. En manque de destin psychique, elle ne peut pas se nourrir du polymorphisme des pulsions sexuelles et des multiples variantes du plaisir érogène. L'horreur du traumatisme tient d'ailleurs à l'impossibilité d'établir un lien entre l'agression et la sexualité. C'est un vécu de destruction non tempéré par l'érotisme, si bien que l'événement ne peut prendre qu'un sens mortifère. Cela l'empêche de s'associer au devenir des vécus oedipiens et préoedipiens inscrits dans l'histoire du sujet et d'entrer dans la dynamique des désirs inconscients.

Et pourtant ! Une expérience, quelle qu'elle soit, ne touche jamais un psychisme vierge, mais elle interagit avec ce qui a été mémorisé au cours de l'histoire du sujet. Le fait qu'une situation ait objectivement mis la personne en danger et ait provoqué une frayeur intense ne suffit pas à expliquer les effets traumatiques. C'est particulièrement vrai dans les cas d'exclusion familiale ou d'ostracisme social. Dans sa dimension animale, l'Homme est préparé aux chocs violents et ceux-ci n'induiraient qu'un signal d'angoisse<sup>1</sup> et un réflexe d'évitement salvateur, s'ils n'interagissaient pas avec la dimension psychique, humaine précisément. La dimension psychique a pour effet de transformer l'événement subi en un vécu, en une expérience subjective qui, dans le cas précis, dramatise ce qui arrivé.

Une expérience violente a un fort potentiel traumatogène si elle touche un contenu inconscient présentant des analogies avec elle et si ce contenu est particulièrement sensible. L'événement actuel fait alors résonner le refoulé, ce qui réveille des désirs inconscients et active des fantasmes. Mais l'effroi empêche la mobilisation de défenses névrotiques. Tout se passe comme si la résonance entre l'agression présente et le passé refoulé déclençait instantanément une sorte de forclusion. Les liens avec les contenus psychiques analogues sont coupés, l'expérience ne peut pas s'intégrer et toute élaboration est impossible. Il me semble que l'hypothèse d'un tel mécanisme devient encore plus pertinente lorsque la résonance concerne un vécu d'exclusion, car il y a là également une équivalence dynamique : le rejet hors du champ psychique fait écho au mouvement d'exclusion et le seul retour possible aura la forme de cauchemars et d'images angoissantes.

En somme, je propose l'hypothèse suivante : l'expérience traumatique met en résonance un vécu de perte ou de séparation inscrit dans la mémoire du sujet, mais l'agressivité en jeu rompt des connexions dans le psychisme. Il s'ensuit une ouverture béante entre des contenus normalement associés, un vide où les mécanismes élaboratifs qui fondent l'humain sont suspendus, parce que traiter avec ce vide, ce serait réveiller le vécu de mort. Seul un cri bestial peut dire l'horreur, comme ceux qui ponctuent les cauchemars répétant le moment catastrophique.

La créativité de certains artistes et écrivains peut certes avoir un traumatisme grave pour moteur. Il s'agit là d'un essai de cicatrisation de la blessure, ce qui représente une évolution non négligeable par rapport à la répétition brute, beaucoup plus douloureuse et souvent handicapante. Mais cette solution évolutive ne guérit pas du traumatisme, comme en témoignent l'œuvre et le destin de Bruno Bettelheim ou de Primo Levi. De toute manière, la sublimation n'est pas donnée à tout le monde. Il faut une exceptionnelle capacité d'élaboration sublimée pour jeter des ponts sur le vide creusé par le traumatisme. C'est en somme faire de la béance<sup>2</sup> un support de créativité ou établir une transmission à travers une sorte de synapse psychique grâce à laquelle la « capacité créatrice du vide »<sup>3</sup> pourra se concrétiser. Grâce à un effort surhumain, il devient alors possible d'établir des connexions entre le non psychique de l'événement traumatique et le psychique issu de l'histoire du sujet.

Pour tous ceux qui n'ont pas cette capacité de sublimation, une analyse peut aider à franchir la brèche causée par le traumatisme, en transformant l'absence de sens en perte féconde, donc en vide

créateur. A une époque où l'on recommande souvent de traiter l'état de stress post-traumatique pharmacologiquement ou de manière cognitivo-comportementale, il vaut peut-être la peine de rappeler les atouts de la méthode associative dans l'abord de ces cas. Même si le travail analytique sera particulièrement difficile, il va transmettre « un certain rapport à la conviction de l'inconscient [...], donc à la perte déjà agissante »<sup>4</sup>. En d'autres termes, les associations libres utilisent le manque lié à des objets perdus pour construire des passerelles signifiantes connectant l'expérience traumatique à des éléments de l'histoire personnelle et familiale du traumatisé. D'échos de la réalité extérieure en échos de l'inconscient, l'analyse comble peu à peu le vide de sens par la prise de conscience de déterminants psychiques. Lorsque cela permet de dépasser le manque, la brèche fonctionne comme une synapse transmettant une information créative. La perte d'objet mise en résonance par l'expérience traumatique se mue alors en une ouverture fertile d'où un désir de créer peut jaillir.

Un exemple illustrera mon propos. Il s'agit d'un homme dans la trentaine présentant un état de stress post-traumatique. Il travaillait comme technicien dans une usine où des produits inflammables sont couramment utilisés. Une explosion, suivie d'un incendie, s'est produite à l'autre bout du local où il se trouvait. Soufflé par la déflagration et intoxiqué par un gaz, il s'en est miraculeusement sorti avec des blessures légères qui ont guéri sans laisser de séquelles majeures. Mais il en va tout autrement sur le plan psychique : chaque nuit ou presque, des cauchemars le replongent dans l'horreur de l'incendie ; durant la journée, il est souvent pris, à des moments où il s'y attend le moins, par des crises asthmatiformes au cours desquelles il se sent mourir d'étouffement. Dès que son état physique le permet, il reprend son travail. Dans les lieux qui lui rappellent l'accident, il souffre l'enfer et il demande son affectation à un autre site. Mais sa vie bascule une seconde fois quand, à la suite d'une enquête douteuse, il devient le bouc émissaire de l'accident : accusé à tort de n'avoir pas respecté certaines consignes de sécurité, il est licencié. Cette injustice le plonge dans un état dépressif dont la symptomatologie s'ajoute à celle du stress post-traumatique. C'est alors qu'il entreprend un travail analytique.

Les séances révèlent qu'il a vécu comme une exclusion le souffle de l'explosion qui le projette à travers la baie vitrée et l'hospitalisation qui le tient éloigné de son lieu de travail. Ainsi, le traumatisme ressort à la fois d'une frayeur intense, d'une peur de mourir et d'une angoisse d'exclusion. Or, ces trois éléments trouvent un écho profond en lui, lié aux particularités de son histoire.

Dernier d'une fratrie de trois, il est né bien après les autres, d'emblée détesté par son père qui considérait que sa naissance avait « fichu la famille en l'air », pour reprendre les mots qu'il lui a mille fois répétés. Enfant, il était tenu à l'écart de nombreuses activités familiales. Il en a développé un sentiment de rejet chargé de rancœur. Sa mère, dont il était le préféré, l'a couvert d'affection, ce qui a encore péjoré les rapports avec le père. C'était une femme fragile, totalement soumise à son mari qui la battait régulièrement. Elle était souvent hospitalisée et le cadet devenait alors la cible de la violence paternelle. Quand il n'était pas frappé, il était enfermé des journées entières dans un hangar attenant à la maison. Souvent son père le frappait par surprise ou l'emmenait dans le hangar en l'attrapant par derrière, sans autre motivation que des phrases comme « tu as rendu ta mère malade », « tu va la faire mourir » ou « t'es d'une sale race, tu n'es pas de moi ». Effectivement, blond et chétif comme sa mère, il ne ressemble ni à son père ni à ses frères, qui sont des costauds à la peau mate et aux cheveux noirs. A l'école, il est aussi en position d'exclu : rejeté par les autres élèves, il est l'objet de quolibets et de brimades.

Au début de l'adolescence, ce garçon a un regard si lourd que son père prend peur et l'envoie brusquement dans le pays nordique d'où vient sa mère. Il y est accueilli par une tante qui lui offre une vie de famille harmonieuse. Bien que sa mère ne cessera de lui manquer, le jeune homme peut se reconstruire. Jusqu'à l'explosion dans l'usine, il mènera une vie normale, ni heureuse ni malheureuse, juste marquée par des douleurs physiques récurrentes, qui semblent d'origine psychosomatique, peut-être un rappel des coups reçus.

Le travail analytique va montrer que les vécus traumatiques de son enfance n'ont jamais été élaborés. Les souvenirs de violence ne sont pas refoulés, mais ils n'ont aucune coloration affective et ne s'associent pas avec les autres contenus psychiques. En séance, l'analysant ne fait aucun lien entre ses symptômes et ses vécus d'enfant. Il ne se souvient pas avoir eu peur de son père et ne peut pas imaginer qu'il pourrait y avoir de la haine cachée derrière la compassion qu'il a développée à son égard, sous l'influence des convictions chrétiennes de sa tante. L'affect de haine mettra du temps à émerger. Il commence par se déverser transférentiellement, puis il s'élabore associativement. Des associations commencent alors à relier la symptomatologie actuelle à des vécus d'enfant. Lentement, les connexions incluent la dimension fantasmatique et des désirs inconscients peuvent être travaillés. L'analysant découvre alors qu'au plus profond de son psychisme, être exclu ou frappé équivalait à mourir et que cette équivalence

inconsciente est fortement chargée d'angoisse. Parallèlement, cet homme effectue une reconversion professionnelle qui lui permet de trouver un emploi dans une autre branche (car le contexte d'avant est resté anxiogène). Il développe également un hobby artistique dont il retire un plaisir qu'il n'avait jamais connu.

Les mécanismes mis en jeu par le traumatisme rendent le travail analytique ardu parce qu'on se trouve face à un paradoxe (mais les analystes sont habitués aux situations paradoxales). D'une part, la méthode associative est la technique la plus efficace pour relier l'événement subi au vécu du sujet, puis au passé inscrit dans l'inconscient, connectant ainsi le non-psychique au psychique, ce qui permettra finalement de donner sens à la symptomatologie. Mais d'autre part, le travail analytique tend à susciter des réactions défensives exacerbant la symptomatologie, puisque le rapport entre l'actuel et l'inconscient est hautement anxiogène. On court le risque de s'engager dans une impasse. Pour en sortir, il peut se révéler utile d'approcher l'inconscient à travers la créativité du sujet.

Lorsque l'analyse est suffisamment avancée, la reconstruction du passé enfoui par le refoulement permet d'élaborer associativement les désirs inconscients et les fantasmes dont le sujet est coupé. Au fil de ce travail, des automatismes de répétition s'affaiblissent et, chose extraordinaire, ils font souvent place à une activité créative. Les associations libres confirment alors régulièrement les intuitions de Melanie Klein<sup>5</sup> et de Winnicott<sup>6</sup> : schématiquement dit, le processus créateur se développe en réaction à une perte ou à une séparation, c'est un essai de combler le manque en formant de nouveaux objets qui réunissent des éléments auparavant isolés. Voilà pourquoi le travail analytique, lorsqu'il restaure la dynamique de liaison inhibée par le traumatisme, tend aussi à débloquent la créativité et à lui ouvrir de nouvelles voies d'expression. L'entraînement réciproque entre la méthode associative et la créativité accentue alors l'élaboration du vécu traumatique, ce qui en diminue les effets paralysants.

Avec Daniela Gariglio, nous avons tenté d'expliquer, dans un livre paru récemment<sup>7</sup>, l'émergence d'un processus créateur à partir de la résolution d'un conflit psychique. En nous fondant sur les grandes chaînes d'associations libres qui se développent au cours d'une micropsychanalyse<sup>8</sup>, nous émettons l'hypothèse que le passage de la répétition névrotique à la création passe à travers la reviviscence d'expériences précoces d'apaisement, de détente et de satisfaction. On observe effectivement en longues séances que les conflits importants empêchent le sujet d'accéder à ces traces de bien-être, dont l'expression constitue un vecteur

de liaison et de transformation psychique. Il se produit certainement le même phénomène dans l'état de stress post-traumatique. Dans ce cas, ce n'est pas tant un conflit psychique qui génère la répétition au détriment de la créativité, mais le défaut de liaison et d'élaboration psychique. On pourrait dire que l'intense mal-être vécu lors de l'expérience traumatique empêche les traces de bien-être de jouer leur rôle de liant psychique.

Au cours d'une analyse, le phénomène peut s'inverser grâce aux multiples connexions qui s'établissent entre le présent et le passé, comme entre les rêves, les fantasmes, les désirs et la réalité. La mémoire de situations de bien-être tend alors à se réactiver. Tempérant les effets de la pulsion de mort, elle pousse à élaborer les vécus d'agression. Dans ces conditions, une élaboration psychique particulière prend place, qui nous paraît spécifique de la créativité et que nous avons appelée « élaboration recombinaive ». Elle consiste en l'établissement de connexions, dans le préconscient, entre des dérivés du refoulé, des informations de bien-être et des contenus langagiers, cognitifs, affectifs ou issus du corporel. Au fil de leur élaboration, ces différents composants s'associent et se réorganisent conjointement pour finir par s'assembler en un objet psychique original, d'où jaillit la création. A nouveau, on peut comprendre l'effet « contre-traumatique » de l'élaboration recombinaive par la dynamique d'association qui la sous-tend : elle rassemble des éléments de provenance diverse pour en faire des ensembles organisés et articulés entre eux.

Reprenons sous cet angle l'exemple de la personne soufflée par l'explosion. Un profond refoulement — dû à la peur oedipienne de la violence paternelle — pesait sur les traces du plaisir éprouvé au contact de la mère et sur le bien-être issu du temps passé avec elle. Non seulement interdits d'expression, ces éléments étaient exclus de la dynamique de liaison ; plus précisément, ils étaient sortis du stock de contenus psychiques disponibles pour être associés aux autres et ils formaient des sortes d'îlots isolés dans un océan de vide, archipel rayé des cartes maritimes. A partir du moment où le refoulement a pu être levé, les traces du bien-être vécu dans la relation à la mère ont récupéré leur efficacité et cette mémoire a joué un rôle d'organisateur psychique : les représentations de bien-être se sont combinées avec les informations de sécurité issues des rapports structurants avec la tante ; les affects plaisants, scotomisés jusqu'alors par la nostalgie, ont pu retrouver des objets correspondants et faire office de liant psychique. L'élaboration de tous ces éléments a amené des remaniements importants, en particulier un déblocage de dispositions créatrices, ce qui a

ouvert la voie à l'apprentissage d'un nouveau métier et à un investissement artistique.

En résumé, le travail analytique transforme l'expérience traumatique brute en un véritable vécu, empreint de subjectivité, et il lui donne ainsi du sens. Ensuite, les associations libres relient ce vécu aux noyaux inconscients auxquels l'expérience traumatique a fait écho ; on peut alors appréhender — et, dans l'idéal, désamorcer — la résonance entre l'événement récent et le refoulé. Enfin, l'analyse remet en marche l'élaboration recombinaive que le traumatisme avait bloquée. Sous l'impulsion d'expériences de bien-être qui lui sert d'axe porteur, cette élaboration recombine le vécu traumatique et les dérivés de l'inconscient avec différents contenus préconscients (représentations, sentiments, connaissances, fonds culturel, informations provenant du corporel...). Ainsi se forme progressivement un ensemble fonctionnel inédit permettant de lier l'énergie psychique et de la décharger à travers un acte créateur qui tend à se substituer à la répétition.

---

<sup>1</sup> S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926), Œuvres complètes, vol. 17, Paris, PUF, 1992.

<sup>2</sup> J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966 ; J. Lacan, *Séminaire*, Livre I, Paris, Seuil, 1975.

<sup>3</sup> S. Fanti avec la coll. de P. Codoni et de D. Lysek, *Dictionnaire pratique de la psychanalyse et de la micropsychanalyse*, Paris, Buchet/Chastel, 1983.

<sup>4</sup> J.-R. Freymann, *Eloge de la perte, Perte d'objets, formation du sujet*, Strasbourg, Arcanes, 2006.

<sup>5</sup> M. Klein, *Les situations d'angoisse infantile et leur reflet dans une œuvre d'art et dans l'élan créateur* (1929), in *Essais de psychanalyse*, Payot, Paris, 1966.

<sup>6</sup> D.W. Winnicott, *Objets transitionnels et phénomènes transitionnels* (1953), in *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 2004.

<sup>7</sup> D. Lysek et D. Gariglio, *Créativité bien-être*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2008.

<sup>8</sup> P. Codoni (sous la direction de), *Micropsychanalyse*, Paris, L'Esprit du Temps, 2007.

## ***Filiation psychique et transmission de l'indicible***

Olivier Halfon

Nous avons choisi d'étudier les conséquences du génocide nazi sur la filiation, notamment à travers des entretiens cliniques que Josette Zarka (1993) a menés selon la méthode des récits de vie, avec des enfants juifs de déportés rescapés ou disparus de la Shoah. La finalité première de ces entretiens était la constitution d'archives pour conserver une mémoire vivante des persécutions, mais elle nous a permis de réfléchir, à travers certains fantasmes apparus chez ces enfants, à l'impact du génocide sur la filiation.

En effet, la mémoire des crimes et génocides nazis travaille encore et toujours tout autant la conscience collective que l'inconscient individuel et social du temps présent. Cette figure du retour, cette mémoire captive, est constitutive de la mémoire contemporaine de la Shoah, qu'il s'agisse du retour-pèlerinage des survivants ou de leurs descendants sur le lieu du crime ou du retour du refoulé qui accapare aujourd'hui beaucoup de nations dans leur rapport à ce même passé. Nous n'avons peut-être pas encore pris la mesure exacte des séquelles de cet événement qui dépassent largement le cercle de plus en plus restreint des survivants eux-mêmes. Par les formidables chocs que produisent, les représentations collectives de l'événement lui-même, ces séquelles affectent de façon durable non seulement le psychisme des descendants directs des victimes, comme nous allons le voir, mais aussi celui de générations entières, héritières, en dépit d'elles-mêmes, du traumatisme collectif. Encore et toujours, l'inconscient de nos sociétés est puissamment travaillé par l'événement Auschwitz.

La spécificité de la religion juive est de se transmettre par filiation. Sauf dans de rares exceptions on ne devient pas juif, on naît juif si sa mère l'est. En outre, la plus grande idée de la tradition juive est que les morts n'enterrent pas les morts, mais qu'ils sont perpétués par les vivants : au décès de son mari, Ruth, n'ayant pas eu d'enfant, doit se faire épouser par son beau-frère afin de donner au défunt une descendance qui porte son nom et le continue pour qu'un nom ne soit pas effacé en Israël.

On peut se demander si ces liens de parenté et d'alliance sous-tendus par le principe de filiation n'ont pas été insupportables aux exterminateurs nazis. L'acte nazi, basculant du « tout est permis » au « tout est possible » pervers, s'attaquant à l'impératif de succession des fils sous la Loi, a tendu à

promouvoir une conception bouchère de la filiation, cette dernière se réduisant à une pure corporalité : l'hitlérisme a fait des traits aryens une sorte d'appartenance imaginaire au groupe dans une filiation où il n'y a que du semblable (P. Legendre, 1993).

Le long délai des témoignages montre la difficulté d'élaboration du noyau traumatique, induite par ces situations extrêmes, impossible à penser et peut-être aussi à panser. Selon Louis Micheels (1990), cette défaillance de l'appareil psychique à signifier, à interpréter, à opérer des liaisons est à relier à l'existence d'un secret absolu, à taire impérativement sur ce qui s'est passé. Chaque survivant devient un porteur de secret, menaçant potentiellement le déni mis au point par les bourreaux et l'apparente neutralité des observateurs tiers.

L'un d'entre nous (1993), qui a conduit des entretiens, témoigne de ces moments de « déphasage », de ces « passages déconstruits », partagés entre le clinicien et le rescapé, délivrés de façon surprenante dans le récit des témoignages, dont le message, parfois, n'est audible qu'en réécoutant l'enregistrement de l'entretien.

Formulée ou non, la question qui se pose est celle exprimée par Maria Torok et Nicolas Abraham (1987), de savoir « comment se protéger de cette "aversion" que nous éprouvons tous à pénétrer de manière sacrilège la nature intime du deuil ». On s'aventure dès lors dans les mécanismes toujours complexes de construction et de déconstruction de la mémoire et de l'oubli. Chaque déporté qui accepte de raconter son histoire, œuvre à la transmission de la catastrophe sur un plan collectif et individuel. Devoir de transmission, devoir de mémoire, toujours actuels et à approfondir un demi-siècle après la Shoah. Redonner sa place à chaque récit dans sa singularité, c'est contribuer à la mise en échec de la machinerie mortifère des nazis qui ont transgressé les interdits fondateurs de l'être humain : éviction radicale de l'autre, attaque de la filiation, de la transmission de l'histoire et de la mémoire collective, familiale et individuelle, inscrite dans le projet du génocide (P. Wilgowitz, 1993).

Nous décrivons ensuite certains modes de fonctionnement psychique les plus fréquemment observés chez les survivants.

# **Traumatisme de la disparition et réanimation**

## **Le génocide des Arméniens**

Hélène Piralian-Simonyan

*« Durant toute mon existence, le sentiment d'effondrement de l'Empire ottoman et la tristesse générée par la misère et les décombres qui recouvraient la ville ont représenté les éléments caractéristiques d'Istanbul.*

*J'ai passé ma vie à combattre cette tristesse, ou bien, comme tous les habitants d'Istanbul à finir par me l'approprier. »*

O. Pamuk

La disparition interroge au plus vif la psychanalyse puisqu'en s'attaquant à détruire la transmission, elle opère une déconstruction de ce qui constitue l'humain en sa spécificité.

Par ailleurs, si cette disparition fait partie intégrante du projet génocidaire, elle lie les rescapés, mais aussi leurs descendants, en un lien incontournable aux bourreaux et à leurs descendants, lien nécessaire pour renouer avec l'humain en eux comme avec l'autre perdu, dernier recours, semble-t-il, contre l'amnésie comme perte de soi ou le néant.

Nous nous interrogerons sur ce lien hautement particulier et paradoxal, cet « héritage nu » dont parle Aaron Appelfeld.

Dans son roman *La bâtarde d'Istanbul*, Elif Shafak, écrivain turc, dit ceci : « Pour les Arméniens, le temps était un cycle au cours duquel le passé s'incarnait dans le présent et le présent donnait naissance au futur. Pour les Turcs, le passé s'arrêtait en un point précis et le présent repartait de zéro à un autre point. Entre les deux il n'y avait que du vide. »

En ces mots, Elif Shafak résume bien, me semble-t-il, le traumatisme de la disparition pour les Turcs comme un vide se produisant en place des disparus de ce génocide qui officiellement n'a pas eu lieu, et c'est le déni de ces disparitions qui vient sceller en le redoublant, ce vide infranchissable entre le passé et le présent. Quant à ce qui se passe pour les Arméniens, à qui elle semble envier la temporalité et la mémoire, elle parle d'un cycle qui en réalité s'apparenterait plus à un cercle vicieux qui serait celui d'être prisonnier d'un passé indépassable. Passé qui, en se substituant au présent, faute de reconnaissance et de deuil possible des disparus, constitue le présent et le futur en clones du passé, les rendant tous deux inaccessibles.

C'est dire que ces disparus ne peuvent être pour les uns comme pour les autres ni vivants ni morts puisque leur disparition les met en position de « n'avoir jamais été » et c'est ce « n'avoir jamais été »

qui rend le présent inaccessible aussi bien pour les Arméniens que pour les Turcs.

En effet, si les morts en tant que morts ont une existence et occupent une place importante dans le monde pour les vivants autant dans l'élaboration de la culture que dans l'ordre générationnel des transmissions familiales, les inexistantes, eux, s'en trouvent exclus. Faire disparaître est donc au regard de cela le crime contre l'humanité le plus radical, celui qui consiste à exclure un être humain du champ de l'humanité et avec lui sa descendance.

C'est ce qui explique que pour les rescapés d'un génocide comme pour leurs descendants il y ait nécessité de maintenir ces disparus présents en permanence à tout prix à la fois par nécessité, culpabilité et amour pour tenter de les maintenir inscrits dans l'ordre humain. Pour cela, les rescapés et leurs héritiers se trouvent contraints de devenir le lieu d'un double recueil de ces disparus pour éviter leur disparition, et ils sont obligés d'être à la fois les témoins vivants de leur existence passée dans l'avant de leur destruction en même temps que d'en devenir les tombes. Les disparus deviennent donc des morts maintenus en vie, et en cela des morts dont on ne peut faire le deuil. Mais ceci est au prix de rendre pour les vivants toute construction d'une vie personnelle très difficile tout occupés qu'ils sont à ces tâches, dirons-nous surhumaines.

Quant aux Turcs confrontés à ce vide qui se constitue de l'ignorance de leur histoire et de l'interdit de sa reconstitution qu'instaure à leur insu le déni, cette absence d'histoire les poursuit sous formes de tristesse, de désir de mort et de paranoïa, leur rendant toute identité fragile par l'impossibilité où ils se trouvent de pouvoir penser ce qui les fonde. Le livre *Istanbul* d'Orhan Pamuk est très instructif à cet égard.

C'est dire aussi que le déni maintient actif la force génocidaire déniée. C'est alors comme si la nommer allait, en un effet de boomerang, faire qu'elle se répète, mais cette fois en se retournant contre les

descendants des bourreaux et plus largement tous citoyens appartenant à la nation turque. Le déni n'ayant pas effacé mais seulement suspendu et maintenu vivace la violence meurtrière contenue dans le génocide. Il laisse ainsi les morts génocidés et déniés peser sur leur descendance. Le poids du deuil non fait n'est donc pas réservé aux seuls Arméniens, mais il touche aussi les Turcs, ce dont ils commencent à prendre conscience eux-mêmes.

Ainsi toute l'organisation du temps psychique pour les uns comme pour les autres s'organise ou plutôt se désorganise à partir de la disparition ou des disparitions et de leur déni.

Arrivés en ce point, nous allons réintroduire un mot que vous connaissez tous mais sous un angle un peu différent : le mot *reconnaissance*. En effet, hors l'acte juridique de reconnaissance que serait celui d'un gouvernement, en quoi consisterait cette reconnaissance pour qu'elle rende possible le deuil et, à partir de celui-ci, la reconstruction psychique des vivants et ceci pour chaque citoyen qu'il soit turc ou arménien ?

Nous avancerons l'hypothèse que la véritable reconnaissance serait celle où la disparition de plus d'un million d'arméniens serait vécue comme perte non seulement par les héritiers des victimes mais aussi par ceux des bourreaux, c'est-à-dire des Arméniens et des Turcs, et qu'elle s'accompagnerait d'une réanimation des disparus. Réanimation des figures des disparus (cf. le livre de Mendelsohn), qui leur rendrait leur place parmi les humains mais aussi en tant que morts et mort dans la douleur, ce qui n'est pas la moindre difficulté pour les vivants qui entreprennent ces réanimations.

Il existe actuellement et depuis quelque temps, en Turquie et dans la diaspora turque, des individus, mais aussi des groupes, qui reconnaissent ouvertement le génocide des Arméniens, et ceci même si cela s'accompagne d'une recrudescence d'un négationnisme et de manifestations de l'extrême droite, toujours à l'affût de tout ce qui tente d'inscrire le génocide comme fait aussi incontestable qu'incontournable pour la vie psychique, mais aussi politique, des Turcs. Un fossé se creuse ainsi entre les positions négationnistes du gouvernement et une partie de ses citoyens.

C'est de ce réveil dont je vais tenter de vous dire un mot et surtout de la manière dont elle surgit pour eux, en eux à partir de la lecture d'un livre : *Le livre de ma grand-mère*, livre écrit par Fethiye Cetin qui fut l'avocate de Hrant Dink, journaliste arméno-turc assassiné le 19 janvier 2007 devant son journal. Livre qui devint tout de suite à sa sortie un best-

seller puisqu'il a fait l'objet jusqu'à présent de sept éditions de 3000 exemplaires chacune. Preuve de l'intérêt des Turcs pour cette question qui semble en concerner beaucoup. Et à propos duquel elle a reçu de nombreuses lettres de lecteurs qui reconnaissent dans son histoire une histoire proche de la leur, histoire, qui grâce à elle, leur était devenue « concrète et de chair et d'os », dit-elle.

Voyons maintenant comment pour Fethiye Cetin se fait la réanimation des Arméniens à travers la découverte de l'arménité de sa grand-mère dans son livre : *Le livre de ma grand-mère*, dont elle dit qu'en l'écrivant, elle a pleuré chaque jour mais que depuis qu'elle l'a terminé, elle va mieux.

Fethiye Cetin raconte comment sa grand-mère leva pour elle le secret de son origine arménienne : comment enfant arménienne pendant le génocide, elle fut une enfant prélevée (ainsi appelait-on les enfants sauvés par des familles turques ou kurdes). Prélevés voulant souvent dire arrachés à leur mère, séparés de leurs frères et sœurs, leur père ayant déjà été tué, ils étaient seuls dans ces familles en même temps que les seuls survivants de leur famille. Ils échappaient ainsi à une mort certaine mais subissaient des destins variables, liés aux intentions elles-mêmes variables de ceux qui les recueillaient ou les enlevaient. Ainsi pouvaient-ils devenir aussi bien esclave, domestique, enfant ou épouse d'un des fils puisque pour la plupart ces enfants étaient des filles. Mais ils étaient de toute manière turquifiés, avec la nécessité de garder le silence sur leurs origines. Ce qui fait qu'ils sont appelés des crypto-Arméniens maintenant quant ils dévoilent leur origine : ils sont des revenants.

« Une fois qu'elle était chez nous à Ankara, ma grand-mère me dit : "Si tu n'es pas occupée, viens dans ma chambre, j'ai quelque chose à te dire." J'y suis allée. Comme d'habitude, elle a pris mes mains entre les siennes et me glissa : "Tu sais, ma mère, mon père et mon frère vivent en Amérique. Ton oncle a perdu leur adresse. Si quelqu'un peut les retrouver, c'est bien toi. Fais-le pour moi." »

C'est ainsi que lui sont révélés les mensonges que la famille a entretenus à l'égard des origines de sa grand-mère, ce qui provoque chez elle, on pourrait dire, un premier traumatisme. Elle raconte qu'à la suite de cette révélation, sa « tête était sens dessus dessous... Pendant tout ce temps, dit-elle, dans ma famille, on nous avait dit que mes grands-parents étaient des cousins ! Ce n'était pas vrai. On nous avait dit que ma grand-mère, comme son mari, était de Cermik. Ce n'était pas vrai non plus. La plupart des choses que je croyais vraies, étaient en fait erronées. »

Puis vient un autre moment traumatique lié, cette fois, au récit que lui fait sa grand-mère de ce qui lui est arrivé et de ce à quoi elle a assisté durant la déportation. Vous avez sans doute déjà eu l'occasion de lire des témoignages plus horribles et éprouvants les uns que les autres, c'est pourquoi je ne vous rapporterais pas le récit de la grand-mère, seulement ce qui va provoquer l'effondrement de Fethiye Cetin et dont la vision s'imposera pour elle et en place d'elle-même, de son identité.

Parce que, peut-être, la plus horrible de toutes les extrémités auxquelles peuvent se trouver contraintes des mères, est celle de n'avoir comme ressource, pour soustraire leurs enfants à une lente agonie, que de les tuer elles-mêmes (comme meurtre au-delà de soi de sa descendance) : « Après avoir passé le pont Maden à Havler, ma grand-mère raconte [il s'agit donc de l'arrière arrière grand-mère de Fethiye], qu'elle jeta deux de ses petits enfants à l'eau. C'étaient les filles de mon oncle. Leurs parents avaient été tués. Elles ne pouvaient plus marcher. L'une d'elles coula immédiatement. Mais l'autre leva la tête au-dessus de l'eau. Ma grand-mère repoussa sa tête sous l'eau. La petite fille réapparut. Ce fut la dernière fois qu'elle vit le monde. Ma grand-mère la poussa encore... Ensuite elle se jeta dans l'eau déchaînée et disparut. »

Voici ce que ce récit déclenche chez Fethiye Cetin et ce qu'il provoque à la fois d'effondrement et de remise en question de son identité et de ses repères dans la société où elle vit. Ce récit, elle le commence en revenant sur le choc qu'elle a éprouvé à l'énoncé de tous les mensonges qui lui ont été faits : « Ce que je venais de découvrir ne correspondait pas du tout à ce que je savais. Tout le savoir que j'avais jusque-là se retrouvait sens dessus dessous, mes valeurs étaient ébranlées, mon cerveau lancinait de douleur et de confusion, j'avais peur que ma tête n'explose et que son contenu n'éclabousse tout autour de moi. J'étais incapable d'effacer ces scènes de mon imagination : les yeux des gens, en particulier ceux des enfants... des petits-enfants jetés à la rivière, la petite tête émergeant de l'eau avec le désir instinctif de vivre, le moment où Heranus [nom de sa grand-mère] fut séparée de sa mère et kidnappée... Par-dessus ces scènes s'imprimait une image de moi-même récitant des poèmes à l'école lors de chaque fête nationale. Ces poèmes que je récitais avec tout l'élan de mon cœur d'enfant, se brisaient désormais contre des images des yeux d'enfants effrayés, des visages d'enfants disparaissant sous les vagues et sur la rivière coulant, rouge, pendant des jours d'affilée. Je n'avais fermé l'œil de la nuit. Le jour suivant, j'errai comme un fantôme. J'étais incapable de rester seule avec ma grand-mère. Je ne pouvais plus lui parler. »

Ainsi ces pleurs qu'elle a versés durant l'écriture de ce livre accompagnaient pour elle la réanimation de l'être arménien de sa grand-mère, en même temps qu'elles lui ont été, comme une eau d'humanité réanimant en elle la trace inconsciente de tous les disparus arméniens du génocide.

Réanimer les disparus signifie donc pouvoir à nouveau les considérer comme des être humains, des être riches et précieux dont la disparition, qu'elle soit celle des génocidés ou celle de ces survivants qui ont caché toute leur vie ou parfois ne l'ont dévoilée que très tard comme la grand-mère de Fethiye, leurs origines arméniennes, les a privés d'une partie de ce qui constituait la culture de l'empire ottoman.

Ce que Elif Shafak a exprimé ainsi, s'adressant aux Arméniens dans son compte rendu du symposium de Bilgi en 2006 : « Depuis que vous êtes partis, notre pays est devenu plus stérile... En effet, nous nous sommes depuis lors asséchés, tant sur le plan culturel, artistique et philosophique que sur celui de notre conscience. »

Il nous semble donc que la véritable reconnaissance de ce génocide se situe au lieu de cette prise de conscience, de ce bouleversement qui se fait là pour Fethiye Cetin au sein de sa famille, mais qui peut aussi avoir lieu pour chaque Turc d'une manière différente en fonction de son histoire. « Si la reconnaissance du génocide des Arméniens crée tellement de problèmes, dit de son côté, Nilüfe Gole, c'est parce qu'elle touche au lien identitaire des Turcs et de la République. Cette question est donc aussi celle de l'identité turque. Il faudra en passer par là. Ce sera une leçon de maturité pour la République. »

C'est dire que cette question concerne la Turquie en profondeur et chaque individu, en particulier dans la constitution de son identité comme de celles de ses idéaux, de sa vie privée comme de sa vie politique de citoyen. Ces deux constitutions organisatrices de l'identité étant à la fois différentes et interdépendantes, il ne peut y avoir d'interrogation ou de remaniement de l'une sans que l'autre soit concernée. C'est bien pour cela que cette reconnaissance pose tant de problèmes.

Ce vide, pour les Turcs, étant constitué en partie par le déni du génocide et l'instauration d'un régime de terreur qui maintient à la fois ce déni et la falsification de l'histoire turque. A partir de quoi l'identité turque ne peut se restaurer sans la réanimation de ceux dont la destruction, c'est-à-dire le meurtre mais aussi le fait d'avoir existé, a été nié.

De ce mouvement qui est, nous le croyons, irréversible, nous voudrions tenter de vous donner

un aperçu. En effet, la montée des voix de ceux qui s'ouvrent à la question d'une manière vivante, c'est-à-dire à travers celle d'un deuil à faire qui attend depuis plus de 90 ans, se fait de plus en plus entendre, produisant chez certains une levée progressive du silence et de l'anesthésie des sentiments. De même que et en parallèle, pourrait-on dire, de plus en plus de jeunes Arméniens de la troisième et même quatrième génération vont en Turquie pour voir les lieux où ont habité leurs ancêtres, rencontrer des Turcs et se confronter au vif de leur histoire. Le mur du silence et de la haine est en train de se fissurer pour et par certains.

Ce qu'Etyen Mahçupyan, journaliste arménien de Turquie, exprime ainsi : « Le véritable interlocuteur de la diaspora ce sont les peuples — et en premier lieu le peuple turc — et non pas les États. La reconnaissance par les États n'est pas l'accomplissement d'un processus qui va au fond des choses. (...) En revanche, convaincre les gens au niveau sociétal est un pas en avant, une avancée irréversible. » C'est de cette avancée irréversible dont font partie les deux exemples que nous allons vous donner, comme brèche dans le déni, parce qu'ils sont l'œuvre précisément de groupes et non d'individus isolés. Ils sont sociétaux comme le dit Etyen Mahçupyan et, en ce sens, ils acquièrent une tout autre dimension, comme le fut aussi le rassemblement qui a eu lieu à la suite de l'assassinat de Hrant Dink.

L'un parce qu'il fut, à ma connaissance, la première manifestation collective d'ampleur, un appel signé par plus de cinq cents intellectuels turcs — universitaires, journalistes, défenseurs des droits de l'homme, artistes — et également par des organisations non gouvernementales, intitulé *Non à l'hostilité et à la discrimination dans l'enseignement de l'histoire*, condamnant l'approche « raciste » et porteuse de haine des nouveaux manuels dans lesquels Arméniens, Grecs, Assyriens sont, selon eux, présentés comme des « espions », voire des « barbares » et leurs centres religieux associés à des « communautés nuisibles », répondant à une circulaire du Ministère de l'Éducation diffusée le 14 avril 2003 dénonçant les prétentions infondées des Arméniens, des Grecs et des Assyriens à propos des événements tragiques de 1915.

L'autre, un colloque qui s'est tenu à Istanbul, particulièrement significatif parce qu'inscrit fortement dans le tissu social et à propos duquel est apparu ouvertement le fantasme d'écroulement, d'effondrement de la Turquie lié à l'énoncé du mot « génocide ». C'est ainsi qu'un journaliste ira jusqu'à dire, dans le quotidien turc *Radikal* : « La conférence a eu lieu. Le mot génocide est prononcé. Le monde continue de tourner. La Turquie est toujours là. »

C'est dire que le déni maintient actif la force génocidaire déniée, c'est alors comme si la nommer allait, en un effet de boomerang, faire qu'elle se répète mais, cette fois, en se retournant contre les descendants des bourreaux et plus largement tous les citoyens appartenant à la nation turque. Le déni n'ayant pas été effacé mais seulement suspendu et maintenu vivace, la violence meurtrière contenue dans le génocide. Il laisse ainsi les morts génocidés et déniés peser sur leur descendance. Le poids du deuil non fait n'est donc pas réservé aux seuls Arméniens mais touche aussi les Turcs, ce dont ils commencent à prendre conscience eux-mêmes.

Ainsi retrouvons-nous toujours la question des disparitions et des deuils non faits dans les interrogations et les préoccupations de ceux qui pensent que la non reconnaissance et le déni d'un génocide entraînent de graves dommages aussi bien politiques que psychiques et ceci pour les descendants des victimes comme pour ceux des bourreaux. Question qui commence à tarauder la société turque en ses citoyens les plus conscients. Comme le dit Elif Shafak dans son compte rendu du colloque qui s'est tenu à l'université de Bilgi à Istanbul en 2006 : « Aujourd'hui nous devrions commencer à pleurer pour cette perte », celle de leurs voisins arméniens, qui ont disparu sans sépulture, dans les déserts et les eaux de l'Euphrate.

Ce qui signifierait que la question de la reconnaissance serait alors et en premier lieu celle de la prise de conscience d'un deuil commun à accomplir ensemble, et donc de l'endeuilement des deux communautés. C'est-à-dire d'un héritage de douleur, douleur qui ne pourrait s'apaiser qu'après avoir été reconnue comme telle et partagée. Retrouvailles et pertes seraient donc, dans ce cas, concomitantes, les disparus n'étant retrouvés que comme perdus, retrouvés pour pouvoir être perdus. C'est, il me semble, ce dont Fethyie Cetin témoigne.

Un autre point que je n'ai pas développé, est le point épineux de l'emploi du mot génocide, point de butée du dialogue arméno-turc qui, pour la majorité des Arméniens de la diaspora, constitue un préalable à toute discussion. Le refus d'employer ce mot équivaut à une position négationniste alors que pour certains Turcs, bien qu'ils ne soient pas dans le déni et bien qu'ils l'utilisent parfois, ressentent cet impératif venant des Arméniens de la diaspora comme bloquant pour eux le processus de reconnaissance qui doit avant tout être un processus émotionnel ; j'ajouterai pour être vrai pour eux, eux qui ont vécu, peut-on dire, dans la répression, les mensonges d'État concernant l'histoire, le refoulement des émotions comme des pensées propres. Cette reconnaissance ne peut passer que par la restauration subjective de leurs pensées et de

leurs émotions, c'est-à-dire par la réappropriation de leur liberté. C'est pourquoi, disent-ils, la reconnaissance du génocide est étroitement liée à l'avènement de la démocratie. Mais qu'elle serait aussi étroitement liée à celle de l'avènement de la démocratie pour que puisse se reconstruire une identité qui n'aurait plus besoin de s'appuyer sur le mensonge et la terreur pour se soutenir.

Pour comprendre un peu mieux les liens complexes qui existent entre Arméniens et Turcs de Turquie, nous vous livrons ce beau portrait que fait Halil Berkthay, intellectuel turc, de son ami Hrant Dink, quelques temps après sa mort : « Depuis le 19 janvier, il a été fréquemment décrit en tant que qu' "Arménien d'origine et citoyen turc ". Cela ne rend pas totalement justice dans toute son étendue au fait qu'il était un métèque, un produit du métissage ou de l'hybridation au sens anthropologique. Car (mis à part sa citoyenneté) il était aussi ethno-culturellement, linguistiquement, émotionnellement et intellectuellement, à la fois turc et arménien. En conséquence, "son peuple" ce n'était pas seulement les Arméniens de Turquie (et les Arméniens d'Arménie et ceux de la diaspora), mais aussi les Turcs de Turquie. C'est précisément à cause de cette hybridation intériorisée, devenue naturelle, qu'il avait (ou développait) ce don extraordinaire pour comprendre, s'engager, inspirer confiance et traduire au mieux, au milieu de tous "bords", notre histoire commune, liée et tragique. »

Il y a donc urgence à s'intéresser de près les uns aux autres pour se comprendre au-delà des anathèmes, dans les différences aussi bien de pensées que de vécus, pour soigner les douleurs des uns et des autres, celles venues d'un deuil, certes différent, mais non fait et à faire, pour les uns comme pour les autres.

Il ne s'agit pas, encore une fois, de nier les douleurs des victimes mais de voir que les douleurs, bien que différentes pour chacun, sont liées et que pour ne plus en être hantés et dévorés il y a peut-être nécessité à défaire ensemble, c'est-à-dire les uns avec les autres, à déconstruire la construction génocidaire et à retisser un lien humain là où il y avait un trou béant destructeur pour tous.

Enfin, avec ce petit texte, j'espère vous avoir fait entendre la nécessité, pour sortir de la perduration d'un génocide, de la reconnaissance des uns par les autres de leurs places respectives par delà un imaginaire d'impuissance né de la violence génocidaire qui, lui, se prétend tout puissant.

*Hélène Piralian-Simonyan est psychanalyste à Paris.*

---

### **Bibliographie**

- Fethiye Cetin, *Le livre de ma grand-mère*, L'Aube, 2006
- Hrant Dink, *Etre Arménien en Turquie*, Dominique Fradet, 2007
- Elif Shafak, *La batarde d'Istanbul*, Phébus, 2007
- Daniel Mendelsohn, *Les disparus*, Flammarion, 2006
- Orhan Pamuk, *Istanbul. Souvenirs d'une ville*, Gallimard, 2007
- Clea Koff, *La mémoire des os*, Héloïse Dormesson, 2004
- Bardig Kouyoumdjian et C. Simeone, *Deir-es-zor. Sur les traces du génocide arménien de 1915*, Actes Sud, 2005
- Michel Terestchenko, *Un si fragile vernis d'humanité. Banalité du mal, banalité du bien*, La découverte, 2007
- Harald Welzer, *Les exécuteurs. Des hommes normaux aux meurtriers de masse. Essais*, Gallimard, 2007
- Idith Zertal, *La nation et la mort. La shoah dans le discours politique d'Israël*, La découverte, 2004

## Moïse et la migration dans la tradition biblique

Moïse Benadiba

« *Lorsqu'Israël fut en exil, son langage le fut aussi* »  
*Parole du Zohar*

Depuis le « Moïse » de Philon d'Alexandrie il y a vingt siècles, les écrits sur Moïse, en toutes les langues, abondent ; il s'agit en fait surtout d'hypothèses sur Moïse car, en réalité, tout ce que nous savons sur lui dès l'origine et jusqu'à ce jour, se trouve dans le Pentateuque<sup>1</sup>. C'est le Pentateuque qui me servira de point de départ et d'appui. Il sera ma référence, avec les textes de la Tradition biblique, le Talmud<sup>2</sup> notamment. Le point de départ, donné par le texte biblique lui-même, c'est l'Égypte. Tout cheminement auprès de Moïse commence nécessairement en Égypte sur les rives du Nil. L'Égypte... Le nom, déjà, de ce pays, est riche en enseignement : en hébreu, cela se dit « MiTZRaïm », l'Égypte. Le Talmud, très attentif au nom que porte chaque chose<sup>3</sup>, interroge : « Pourquoi « MiTZRaïm » s'appelle « MiTZRaïm » ? » Réponse : Parce que « MeTZaR », racine de ce mot, ça veut dire « l'angoisse », ça veut dire aussi « la frontière » et ça veut aussi dire « la limite ». Et il sera déduit de là : « Jamais un esclave n'a pu s'enfuir d'Égypte ». Pour le Talmud, c'était le pays de l'oppression, un pays où ce qui primait sur tout c'était la surveillance des frontières, les limites, donc les différences, l'exclusion et les inégalités. L'enjeu ici, selon la pensée talmudique<sup>4</sup>, consiste à comprendre pourquoi l'Éternel<sup>5</sup> a mis un peuple en Égypte et pourquoi il l'a fait sortir. Parce qu'il a fallu à l'humanité, par l'intermédiaire d'un peuple, un temps de déracinement et d'exil en Égypte, pour comprendre que dans un monde aussi étouffant et oppressant que ce pays on ne pouvait s'en sortir qu'avec un monarque tel que celui du temps de Moïse, « Pharaon ». Là encore, l'étymologie est pertinente. « Pharaon » se dit en hébreu « PaRHó » ; selon Rachi<sup>6</sup> : « PaRouaH' MéGouLé » ; qui signifie « visible » et aussi « deshabillé ». C'était ça aussi l'Égypte du Pharaon de l'Exode : un monde exposé, dans lequel rien n'est caché, un monde de splendeur et grandeur manifestes. L'enseignement de la pensée talmudique ici concerne exil et statut du transplanté, en ceci, en ce paradoxe : l'Égypte, pays hermétique aux frontières, duquel on ne peut pas partir, est gouverné par un despote qui édicte la permissivité, les licences, l'ouverture, la « découverte » (11) littéralement, comme loi du pays. Résister à ce paradoxe fermeture - ouverture, nous enseigne le Talmud, est vital en exil, vital pour les déracinés ; et la résistance qui s'avère ici opérante est celle qui consiste à garder, à préserver ses principaux atouts identitaires : si les enfants

d'Israël ont mérité de sortir d'Égypte, c'est, selon la conception talmudique, parce qu'ils ont su garder trois choses de leur identité : ils n'ont changé ni leurs vêtements, ni leur langage, ni leur nom.

Le Talmud, ainsi que le texte biblique et ses commentateurs, ne cessent de souligner l'importance du nom pour l'homme, dans l'exil encore plus, comme facteur d'identification, « comme confirmation symbolique qu'il est bien toujours le même » (8). Quant à l'importance du langage, de la langue dite d'origine, sur laquelle insiste la tradition biblique, il suffit de rappeler combien il est frappant de voir quelle angoisse représente pour un exilé, pour tout homme déraciné, le fait de se rendre compte qu'il a oublié tel mot ou telle expression de la dite langue.

S'agissant ici précisément d'une réflexion sur la migration, le déracinement et l'exil tels que conçus par la tradition biblique à travers Moïse, je ne m'attarderai pas sur tout le contexte de sa vie, avant et après l'épisode de l'Exode, me permettant en ce lieu une adresse à consultation des excellentes monographies parues à ce sujet<sup>7</sup>. Mon cheminement sera ici celui de parcourir surtout les lieux où la problématique de la migration a lieu avec l'homme Moïse, selon la tradition biblique.

Pour appréhender Moïse, concernant l'exil, on ne peut ignorer Joseph. En effet, le texte biblique, « la Genèse » à sa fin, met clairement en relation le séjour des Hébreux en Égypte avec l'histoire de Joseph et lie à Moïse, dans « l'Exode », le processus migratoire qui met fin à ce séjour en terre étrangère. Soixante dix âmes forment la famille de Jacob, père de Joseph lorsqu'elle émigre en Égypte, poussée par la famine<sup>8</sup>. En Égypte, cette famille devient peuple. Ce qui est ici à retenir, le texte biblique à sa manière le souligne, c'est que le premier véritable exil de la Bible, celui de Joseph, le premier déracinement au sens strict de l'histoire selon la Bible, est le résultat d'un conflit familial, de querelles entre frères, de rivalités fraternelles. Et, dans le récit biblique, c'est à noter, autour de ce moment de l'histoire d'Israël, Dieu n'est pas mentionné. Le récit biblique ici, n'est pas comme les autres : tout se passe entre humains, au niveau de l'intrigue psychologique. Dieu « ne fait pas partie ici de la distribution » (15) comme pour mieux dire que dans ces histoires de perturbations dans la

dynamique intra-familiale où des frères ennemis créent un contexte où l'un d'eux se voit contraint à partir, Dieu refuse de participer. Joseph, déraciné seul en Egypte, réussit à parfaitement s'intégrer, gravissant tous les échelons administratifs et politiques jusqu'à la détention du pouvoir, devenu conseiller principal du roi. Elie Wiesel (15) à ce sujet, reprenant les dires du « Midrach »<sup>9</sup> signale que cela a nécessité d'importants bouleversements dans la personnalité de l'immigré Joseph. Il s'est agi radicalement, dit-il, d'une « transformation d'être ». Véritable « self-made man » (15) des temps bibliques, Joseph parvient en s'imposant dans le pays qui l'accueille à transformer son statut de transplanté. Son aventure d'immigré finit bien. La Bible le décrit comme un homme à succès : tout ce qu'il entreprend réussit et son dénuement devient splendeur exceptionnelle. Il nous apprend, selon la Bible, que l'exil peut mener à la Rédemption, « à condition que l'on y rêve sans désespérer...sans se renier » (15). Immigré parfaitement intégré, Joseph fit venir en Egypte la famille de son père qu'il installa dans la région de Goshen. Moïse se situe dès lors dans l'héritage de Joseph car, Goshen, lieu de refuge pour les exilés de la famille de Joseph se transforme en lieu de détresse pour celle de Moïse. Finesse et subtilité ici du texte biblique : un petit verset de cinq mots : « Pharaon n'a pas connu Joseph » [Exode I, 8] résume à lui seul un long épisode historique et relie les destinées de Joseph et Moïse, porteurs d'un même témoignage sur l'exil. Suite donc à un changement de dynastie royale, il est mis fin au répit de Goshen. Tous les privilèges acquis sont révoqués, les familles des Hébreux réduites en esclavage et accablées de travaux pénibles. Un décret est promulgué : tous les enfants mâles des Hébreux seront mis à mort. Là se situe la naissance de Moïse, dans la maison des Lévi ; à un moment où des Hébreux, étrangers en Egypte, terre d'exil, sont sous le joug de l'oppression. Ce que les récits de l'Exode décrivent au sujet de cette oppression des temps bibliques demeure d'actualité : il s'agit de situations « à jamais actuelles, omniprésentes et prégnantes » (2), dans le cadre des grandes migrations contemporaines. A ce sujet, la Bible fait clairement état déjà de ce fantasme actuel : « le complot étranger » contre une nation et ses autochtones. L'extermination de tous les nouveau-nés mâles, décidée par Pharaon et ses principaux conseillers contre les Hébreux, s'avère être, selon le récit biblique et son interprétation dans le Midrach, un des syndromes pathologiques de ce fantasme ravageur du xénophobe. Un lien est affirmé entre le fantasme du « complot étranger » par Pharaon et sa traduction par la décision du meurtre d'enfants mâles. Il y a lieu ici de noter ceci, que la tradition biblique souligne : les despotes, dans les conflits entre peuples, depuis Pharaon et jusqu'à nos jours, en veulent toujours aux enfants.

Concernant justement la question des enfants, un commentaire du Talmud dit ceci, sur Moïse, l'enfant et les détresses de l'exil : Moïse enfant est jeté dans un coffret de jonc dans les eaux du Nil et retrouvé par Bithya, fille du Pharaon, grâce aux pleurs ; elle eût pitié de l'enfant qu'elle entendit pleurer. Le Talmud dit ici que Moïse est un nourrisson et pourtant il pleure déjà comme un adulte et ce pour affirmer qu'à travers les larmes de l'enfant dans les flots du Nil, c'était le peuple Hébreu tout entier qui pleurerait à travers lui. Un enfant pleure et c'est aussi la vie qui s'exprime et c'est à partir de Moïse enfant qui pleure et crie que l'histoire d'un peuple renaît à l'espoir, s'épanouit, revit.

A ce point du parcours du texte biblique et ses commentaires traditionnels, il me paraît possible de clairement poser leur rapport à la vie, à l'actualité du déracinement en la circonstance. Autrement dit, en quoi encore la vie de Moïse et ses exils concerne l'actualité du fait migratoire. Entre le Moïse biblique et nous quels liens ? Tentatives de réponses dans ces enseignements de la tradition biblique. Moïse dans la Bible, comme tout déraciné, apparaît partagé, clivé, dans l'entre-deux, entre deux cultures, deux identités, deux mondes : celui d'où il vient et celui où il vit. A ce propos le récit biblique est explicite et le Midrach dévoile des symptômes en rapport avec ce qu'on peut s'autoriser à appeler une clinique du déracinement, de la transplantation ; l'on dévoile chez l'homme Moïse tout d'abord l'angoisse : dans l'entre-deux mondes de ses appartenances, « l'angoisse le saisit et ne le lâchera plus qu'il n'ait trouvé la réponse à sa quête, l'angoisse...de sa naissance, enfant hébreu condamné à mort avant même d'être né, ...angoisse née des déséquilibres entre les deux cultures entre lesquelles il balance : l'hébraïque et l'égyptienne » (2). Ici on peut situer des événements du récit biblique de l'Exode lui-même : le conflit intérieur de Moïse devient manifeste quand, adolescent encore, il « sort vers ses frères et voit leurs souffrances » [Exode II, 11]. Le Midrach insiste sur le terme « sort », le thème de la sortie, le signifiant « sortie » peut-on même dire, pour rappeler qu'il faut entendre déjà dans le mot utilisé, déjà entrevoir, la véritable sortie dont il s'agit : la Sortie d'Egypte, le départ, l'Exode<sup>10</sup>. En ce lieu du récit biblique, le Midrach élabore de très nombreux commentaires sur la notion d'altérité, de la place d'autrui, et insiste sur deux aspects mis en parallèles chez Moïse : la compassion, affect qui dit-on le caractérise lui qui « souffre des siens à cause des siens » (2), et sa « double culture » (2), évoquée nettement sous le mode d'un facteur favorisant son œuvre et sa fonction de libérateur. La grandeur toute entière de Moïse réside en cette sortie vers ses frères, en cet être allé vers autrui, auprès des opprimés, de ne pas être resté au palais, enfermé ou prisonnier de ses habitudes confortables<sup>11</sup>.

Cela, dans la Bible, ne va jamais sans risque ; cela conduit à des passages à l'acte ; cela a conduit Moïse jusqu'au meurtre : un jour, dit le texte : « Il aperçut un Egyptien frappant un hébreu, un de ses frères. Il se tourna de côté et d'autre et ne voyant paraître personne, il frappa l'Egyptien et l'ensevelit dans le sable » [Exode, II, 12]. Moïse, toujours entre-deux, se voit donc contraint à choisir entre deux camps, deux partis. Et il le fait, il tue l'Egyptien. Dans la Bible, Moïse, le Prophète Moïse, le libérateur d'un peuple, « commence sa carrière publique par un crime » (2), suivi en plus de délit de fuite.

Sur ce meurtre commis par celui qui promulguera justement l'ordre de ne pas tuer, le Midrach discute beaucoup, s'y attarde pour soutenir que Moïse tue non par vengeance mais « pour que justice soit faite, pour que le droit de l'homme torturé par son bourreau soit reconnu et sanctionné, pour que le plus impuissant des hommes, l'esclave, soit respecté, protégé ». Ce que le Midrach veut faire ici entendre, c'est que la « sortie » de Moïse, sortie physique hors des frontières réputées hermétiques d'un Etat clos, verrouillé, ou sortie intellectuelle, psychologique, mentale, hors des idées qui s'imposent et dominant, des slogans et des mots d'ordre d'idéologies au cours forcé, cette sortie donc, forme désormais « l'une des figures paradigmatiques, l'une des représentations les plus parlantes, l'une des pratiques les plus tangibles et les plus probatoires de la liberté humaine, individuelle et collective » (4).

La tradition biblique, très claire à ce sujet, date de ce jour du meurtre la vocation de Moïse, la rupture des liens qui le rattachaient à l'Égypte et à son statut de privilégié, et son retour vers sa famille d'origine, ses racines. C'est alors, dit cette tradition, que Moïse apprend par son père, sa mère, son frère, sa sœur et la famille de Lévi, les secrets de sa naissance et de sa première enfance. Le lendemain du meurtre, témoin d'une dispute entre deux esclaves hébreux, car il « sortait » toujours pour aller voir le sort des Hébreux en leurs lieux, il intervient, reprochant à l'agresseur d'attaquer son compagnon. Il voulait comprendre, aider « comprendre pour mieux aider » (15). L'homme interpellé lui répondit : « Qui t'a mis en chef et juge contre nous ? Me tueras-tu, dis, toi, comme tu as tué l'Egyptien ? ». [Exode, II, 14]. Il connaissait donc l'affaire du meurtre et la deuxième identité de Moïse. Découvert, trahi, dénoncé, menacé de mort par Pharaon, Moïse dut à nouveau sortir, fuir seul, quitter l'Égypte. Il se résolut à s'exiler, non pas par peur du Pharaon, dit le Midrach, mais, comme c'est le cas de nombreux exils individuels, par dépit, déçu par les siens, par désespoir et honte : Il a eu honte d'avoir été dénoncé par l'un de ceux vers qui il sortait, par l'hébreu qu'il avait secouru. Ce fut pour lui un tournant critique : jeune prince habitué à une vie dans le luxe, il a à devenir, du jour

au lendemain, un fugitif solitaire menant une vie de réfugié, d'immigré clandestin. Assumant désormais sa condition nouvelle, le voici devenu « un étranger, à plus d'un titre. Etranger au peuple égyptien, au peuple juif et à lui-même » (15). Il fuit dans le désert et arrive au pays de Midian<sup>12</sup>. Là, la première rencontre qu'il fait, avec des autochtones, le confirme dans son statut d'étranger clandestin : c'est avec les sept filles du prêtre Jethro, près du puits où elles viennent abreuver les chèvres et les moutons de leur père. Les filles lui demandent qui il est ; il ne répondra pas. Elles l'appelleront « Egyptien » et il ne démentira pas, ne réagira pas : c'est ça qui plus que la fuite rend vraisemblable l'hypothèse du Midrach, chez cet immigré clandestin, de la honte, du sentiment de honte<sup>13</sup>. Mais cette sortie de Moïse d'Égypte conduit la tradition biblique à éclairer d'autres aspects, d'autres dimensions de ce qu'est un déracinement, l'exil. Dans ce qui précède il y a déjà une ébauche conséquente d'une clinique de l'exilé, de l'immigré qui entreprend le périple du déracinement contraint, forcé pour fuir.

Ces transplantés, recherchent le plus vite possible à instaurer de nouveaux liens en terre d'accueil, surtout quand le retour au pays d'origine s'avère impossible ou que le migrant, en raison de résistances internes qui lui sont propres, ne souhaite plus ce retour. C'est le cas de Joseph dans la Bible, déçu par ses frères, et de Moïse aussi. L'épisode qui suit, l'illustre justement, dans le récit de l'Exode : une nouvelle intervention de Moïse a lieu après la rencontre avec les filles de Jethro : témoin de leur agression par des bergers venus à leur rencontre, il chasse ces derniers et fait boire les troupeaux. Moïse, y trouvant gîte et nourriture et un emploi de berger chez le prêtre de Midian, s'y établit. Il décide de demeurer chez cet homme qui lui donnera pour épouse l'une de ses filles. Il y a ici, en ce moment de l'histoire de Moïse, comme un excès d'adaptation, une suradaptation que parfois on retrouve chez des exilés solitaires, qui « tournent la page » comme on dit ; prendre épouse autochtone aide en ce sens ; ce que d'emblée fait Moïse en se mariant avec la fille de Jethro : TSiPoRa<sup>14</sup> ; elle enfanta un fils que Moïse appela du nom de GueRSHoM<sup>15</sup>, car dit-il, « j'habite un pays étranger ». Le texte biblique en ce lieu ne fait nulle allusion aux Hébreux dont le sort semble ne plus intéresser Moïse, séparé d'eux par le désert ; comme si tout ce qui s'était passé devait être effacé, oublié.

Paradoxe encore : pendant les quarante ans que va durer ce séjour à Midian, Moïse vécut dans son nouveau pays adoptif sans jamais se soucier du sort des siens, de sa famille d'origine, comme si ce qui se passait là-bas, en Égypte ne l'intéressait plus, ne le concernait plus. « Cela frôle l'invraisemblable » (16), ce déni des origines chez Moïse l'exilé. Cela, en fait,

ne cadre pas avec le tempérament de Moïse ni avec la logique de ses engagements périlleux précédents. Que s'était-il passé en lui ? Cela reste sans réponse définitive dans le Midrach. Moïse renaît et fait l'apprentissage d'une liberté nouvelle et de la solitude, il se dépouille de son éducation de prince et prend ses distances aussi de la composante tribale de la religion pratiquée par ses frères. Ce qui le prépare à l'événement décisif de sa vie : la rencontre au Buisson Ardent, dans le désert avec le Dieu de ses pères, qui lui révèle son Nom et lui parle pour la première fois. Cette rencontre fait acte, rien n'est pour Moïse comme avant ; elle vient souligner qu'il y a retour d'exil, des retours forcés d'exil, ce qui pour Moïse veut dire qu'il doit retourner en Egypte, ressortir pour faire sortir son peuple.

La suite, dans l'Exode : après le retour de Moïse en Egypte, les événements se précipitent : après de multiples péripéties, la malédiction des dix plaies et la traversée de la Mer Rouge, advient l'événement fondamental : la Sortie d'Egypte. Cette sortie<sup>16</sup>, paradoxalement, quelques mots suffisent dans la Bible pour l'évoquer<sup>17</sup>. Dans le Pentateuque, la nuit de la Sortie d'Egypte, la nuit de l'Exode, est désignée par le mot « PeSSa'H » qui désigne dans la tradition biblique aussi la solennité qui la commémore, cette sortie. Que signifie ce terme ? « PeSSa'H », selon la Kabbale, doit se lire « PeH-SSa'H », c'est-à-dire « la bouche qui parle ». La sortie d'Egypte c'est « la bouche qui parle » dit la Kabbale pour affirmer un lien entre exil et parole, libération de la parole en lien avec libération d'un peuple.

A partir de ce point dans l'Exode, la nuit de « PeSSa'H », concernant l'exil, le fait migratoire plus particulièrement, Moïse n'est pas seul : il va s'agir de la problématique d'un groupe. Dans la nouvelle traversée du désert par Moïse et son peuple, le texte biblique fait état des difficultés d'un groupe déraciné, du déracinement d'un groupe, de défaillances groupales collectives. Qu'apprend-t-on effectivement ? A peine les Hébreux ont-ils quitté l'Egypte que déjà rien ne va, tout est pire, dit le peuple, qu'avant. Avant, là-bas, c'était mieux. Moïse est donc pris dans les remous de cette vie d'exil du groupe et après la Révélation du Décalogue<sup>18</sup>, le veau d'or, la rédaction et le don des Tables de la Loi, il se voit contraint d'errer dans le désert quarante ans.

Autre exil, deuxième désert : « Moïse et le désert ». Selon le Midrach, les années d'errance dans le désert peuvent être appréhendées comme « le paradigme de la vie en tant que processus » (10), avec pour l'exilé déraciné, l'évocation des sacrifices exigés de tous ceux qui espèrent que leurs enfants vivront une vie meilleure dans une Terre qu'ils n'auront plus à

quitter et le rappel en parallèle de la fragilité de l'homme en cette situation. Dans la Bible, le mot qui désigne l'exil<sup>19</sup> n'est jamais un terme abstrait et si l'exil n'apparaît pas comme un processus irréversible, il est néanmoins désigné comme un état tragique d'aliénation. Le Talmud va même jusqu'à distinguer, dans cette aliénation, avec pour modèle l'exil d'Egypte, des gradations dans la gravité, très actuelles encore ; selon les critères suivants : vivre sur sa terre sous une domination étrangère ou être véritablement, physiquement expulsé ; le pays d'accueil suivant qu'il est proche ou lointain du pays natal ; l'importance de la population de la même ethnie que l'exilé et la taille de ses regroupements. L'exil est conçu comme événement marquant de la relation de l'homme avec la Terre<sup>20</sup>, et la fin de l'exil, l'enracinement, n'enlève pas définitivement la trace du périple : le sédentaire finalement, n'est que fils de nomade et tant celui qui se trouve un jour ici sait qu'il vient d'ailleurs. Ainsi, quand le cultivateur, dans la tradition biblique présente à l'Eternel les prémices de sa récolte voici ses premières paroles : « Enfant d'Adam, mon père était errant, il descendit en Egypte, y vécut étranger » [Deutéronome, XXVI, 5]. De ce point de vue, sont associés le nomade, l'exilé et le maudit en opposition à la vie sédentaire qui est valorisée, considérée comme une vie paradisiaque. Par exemple, au-delà de toutes les métaphores qui, dans le Pentateuque et la Genèse plus particulièrement, comparent l'homme à l'arbre<sup>21</sup>, « la plantation du jardin d'Eden dévoile surtout l'extrême valorisation de l'enracinement et de la sédentarisation dans la pensée biblique » (5). Le premier homme puni dans la Bible, rejeté, deviendra nomade, déraciné : c'est Caïn après le meurtre d'Abel son frère. Le châtement de Caïn consiste justement en ce qu'il cesse d'être enraciné, c'est l'instabilité, la transplantation, le perpétuel déracinement. « A Adam l'implanté s'oppose Caïn le vagabond, et l'exil, dans la Bible, c'est le signe même de la faute et de la malédiction » (5). Ambiguïté du destin de l'exilé ; de l'exil et du déracinement, où rien n'est définitif et où tout reste en mouvement, mouvement de sortie, de fermeture et d'ouverture.

Ce qui m'autorise à conclure avec ces deux paroles, issues de sources lointaines et proches à la fois : Sigmund Freud et le Talmud. Sigmund Freud d'abord, qui en 1914, exprimait l'espoir, toujours actuel, que les peuples aient acquis « tant de compréhension à l'égard de leurs points communs et tant de tolérance à l'égard de leurs diversités qu' "étranger" et "hostile" ne puissent plus fusionner pour eux en un seul concept » (6). A quoi fait écho cette belle phrase du Talmud : « Non seulement une porte peut être entrouverte, mais encore elle peut être à la fois fermée et ouverte ».

---

## Notes

<sup>1</sup> ans quatre des cinq livres du Pentateuque, plus exactement : l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome ; la Genèse n'évoque pas Moïse et les autres textes de la Bible ne le mentionnent que très rarement.

<sup>2</sup> Au seuil de ma réflexion, note incidente : le lieu de mes propos se trouve dans les écrits talmudiques et dans l'ensemble des commentaires rabbiniques qu'ils ont suscités, selon la « tradition » ici avancée. Le Talmud, c'est la consignation par écrit de la « Michna » (commentaires sur les textes bibliques et recueils de décisions juridiques réunis par écrit par Rabbi Yéhouïa Hanassi vers la fin du II<sup>e</sup> siècle) et de la « Guemara » (enseignements oraux de la période qui suit la consignation par écrit de la « Michna » et consignés eux-mêmes par écrit par Rav Ashi et Ravina vers la fin du Ve siècle, commentaire de la « Michna »).

<sup>3</sup> Rabbi Méïr notamment, réputé dans le Talmud pour cela : il laissait parler les noms.

<sup>4</sup> Rappelée par Joseph Sitruk (11).

<sup>5</sup> Ce « signifiant » peut-être entendu ou perçu (point de vue de Denis Vasse [14] qui souligne qu'aucune action, aucun discours autant que ceux de l'homme en face de celui qu'il appelle Dieu n'entretiennent des rapports plus étroits avec le Désir, la mort et la Loi) en tant qu'être de Désir à l'image duquel l'homme serait créé dans son désir d'être.

<sup>6</sup> Commentateur illustre et autorisé de la Bible et du Talmud.

<sup>7</sup> Citées dans les références bibliographiques ; celles d'André Néher (9) me paraissant remarquables.

<sup>8</sup> Et aussi par le fait, secondairement, que Joseph avait été vendu comme esclave en Egypte où par la suite, exemple d'intégration, il était devenu vizir du pharaon.

<sup>9</sup> Mode le plus traditionnel du commentaire juif de la Bible.

<sup>10</sup> Note incidente : « Exodos » ou exode, signifie en grec « sortie » ou « départ » (7).

<sup>11</sup> Selon un commentaire hassidique, rappelé par Elie Wiesel (16).

<sup>12</sup> Probablement chez les ancêtres des Ethiopiens contemporains.

<sup>13</sup> Honte de la résignation de son peuple qui avait accepté de subir la souffrance, perdu jusqu'au goût de la révolte, incapable de dignité et de solidarité ; peut-être honte aussi de rester Hébreu. Ici le Midrach, cité par Elie Wiesel (16), dit que Moïse en ce moment est accablé, il est désespéré parce qu'il s'était rendu compte que les gens de son peuple acceptaient les souffrances, l'oppression, sans révolte. Et le Midrach rappelle qu'en hébreu « LiSBoL » est un verbe qui veut dire « souffrir » mais aussi « tolérer », ou « se tolérer » ou enfin « être patient ».

<sup>14</sup> En hébreu signifie : « oiselle ». Il fait donc un mariage « mixte », car il s'agit de la fille d'un prêtre idolâtre ; c'est un acte en contradiction avec les traditions de sa famille, comme la non circoncision de son premier fils.

<sup>15</sup> « GueRSHoM », en hébreu, signifie « un métèque, là » et on peut le traduire par « émigré » (7) ; ce terme est formé par deux mots : « GueR » qui signifie « immigré résident » et « SHoM » qui veut dire « là-bas ».

<sup>16</sup> Que la tradition biblique considère comme un accouchement.

<sup>17</sup> Exode XII, 36-40.

<sup>18</sup> Sept semaines après la Sortie d'Egypte.

<sup>19</sup> « Galout » en hébreu, dont le synonyme est « Golah ».

<sup>20</sup> Echo linguistique significatif : en hébreu « Homme » au sens générique se dit « Adam », masculin de « Adama » qui signifie « Terre ».

<sup>21</sup> En hébreu, cette parenté trouve un écho linguistique significatif dans le terme « ZeRaH » qui désigne le grain, la semence qui va donner l'arbre, et la descendance d'un homme.

---

## Références bibliographiques

1. J.C. Attias, F. Benbassa, *Israël imaginaire*, Paris, Flammarion, 1998.
2. A. Chouraqui, *Moïse*, Paris, Editions du Rocher, 1995.
3. R. Draï, *L'invention de la liberté. La sortie d'Egypte* Paris, Fayard, 1986.
4. R. Draï, *L'invention de la responsabilité. La traversée du désert*, Paris, Fayard, 1988.
5. J. Eisenberg, A. Abecassis, « Et Dieu créa Eve », in *A Bible ouverte, II*, Paris, Editions Albin Michel, 1979.
6. S. Freud, « Actuelles sur la guerre et la mort » in *Oeuvres complètes, tome 13*, Paris, P.U.F, 1988.
7. A.M. Gerard, *Dictionnaire de la Bible*, Paris, Editions Robert Laffont, 1989.
8. M.-F. Kalman-Laroque, « Problèmes psychologiques de l'exil », in *Annales de Psychiatrie*, 1995, 10, 1, 55-60.
9. A. Neher, *Moïse et la vocation juive*, Paris, Editions du Seuil, 1956.
10. D.J. Silver, *Moïse*, Paris, Fayard, 1984.
11. J. Sitruk, « Pessa'h : Hametz et Libération », in *Le cours du Grand Rabbin de France, n°40*, 1992, Epinay-sur-Seine, Association Dvar Torah.
12. J. Sitruk, « Pessa'h : La révélation », in *Le cours du Grand Rabbin de France, n°41*, 1992, Epinay-sur-Seine, Association Dvar Torah.
13. M. Tapiero, « Historique, analyse et structure », in *Les Dix Paroles*, Paris, Editions du Cerf, 1995, 119-142.
14. D. Vasse, *Le temps du désir*, Paris, Editions du Seuil, 1969.
15. E. Wiesel, *Célébration biblique*, Paris, Editions du Seuil, 1975.
16. E. Wiesel, Ph. Nemo, « Joseph, Moïse », in *Rencontres bibliques*, 1997, Paris, Cassettes Radio-France, K 1026.

## Guérir ?

Michel Levy

L'idée de guérison a longtemps été laissée de côté par les analystes lacaniens, la suspicion entourant cette problématique étant liée à la confusion entre guérison et acte thérapeutique. L'acte thérapeutique proprement dit est parfois d'ordre médical, mais il ne peut pas être d'ordre psychanalytique. Cependant, l'acte analytique doit conduire de « surcroît » à la guérison. Sinon, à quoi bon ?

L'exemple du traumatisme et de ses nombreux effets à long terme dans le psychisme d'un sujet, illustre bien cette question.

Le réel vient alors imposer une présence pure : déchaînement de jouissance comme venant d'un Autre absolu, implacable. L'indéchiffrable de ce temps confisqué est un débordement des processus de défense, sans pourquoi. C'est comme l'autoritarisme d'une réponse avant toute possibilité de questionnement, de réflexion. Le traumatisé se met à attendre pour l'éternité le retour de ce qui a déjà eu lieu.

C'est parce que ce réel cristallise le temps que l'espace perd ses découpes et son sens connu. On décrit l'horreur comme un arrêt sur image : c'est vrai mais seulement pour une partie des mécanismes psychiques qui se sidèrent sous le choc. Le sujet se retrouve clivé car une autre partie veut passer à autre chose.

Le travail analytique, par conséquent, doit porter sur la remise en route des processus de défense sidérés. Ainsi, on ne doit pas négliger d'avoir affaire à un sujet social quand il est nécessaire de mettre en place une distance géographique d'avec le lieu du traumatisme. Mais il faut surtout garder le fil analytique avec le sujet de l'inconscient : il y a moyen de permettre un redéploiement au moins

partiel d'un refoulement et d'un processus d'introjection. Enfin, il s'agit de permettre progressivement à la victime de ne plus céder à sa volonté de sacrifice, c'est-à-dire de quitter la violence de sa jouissance masochiste post-traumatique.

Le retrait de ce mouvement pulsionnel doit progressivement s'imposer comme épreuve de réalité devenue supportable. Ce travail est un décollement entre un oui et un non : « oui, ça a eu lieu pour moi » et « non, je n'y suis pour rien ». Cette acceptation est une absence sur le plan de la responsabilité et une présence passive sur le plan événementiel. Il est difficile à l'humain de maintenir son statut ontologique quand il est radicalement objectalisé par l'Autre. Travail de décollement et de retrouvaille d'une capacité à juger.

Le jugement comme processus critique de pensée redémarre au prix d'une restauration narcissique où le sujet doit se supporter insuffisant, voire vaincu mais dans la « brillance » des noms du père. L'image fixe relâchera les affects d'angoisse, de honte et de culpabilité et perdra ainsi en intensité. La nouvelle disposition imaginaire disposera au sentiment de dignité retrouvée.

La guérison d'un traumatisme est production d'un nouveau discours quelque peu allégé de la haine plus ou moins secrète que le sujet retournait contre lui. Un temps de révolte, de colère est toujours signe d'un début de convalescence. La guérison est une aptitude à envisager autrement l'accident même répétitif pour prendre l'évènement traumatique dans une histoire. La capacité critique de penser l'hétérogène relance l'idée du destin comme davantage liée à l'acceptation du hasard plutôt qu'à l'accablement par la faute.

## **Bibliographie**

*Extraits proposés par les intervenants*

- ADORNO, Th., (1950), *Etudes sur La personnalité autoritaire*, Paris, Ed. Allia, 2007.
- BADIA, G., *Feu au Reichstag. L'acte de naissance du régime nazi*, Paris, Ed. Sociales, 1983.
- BAUER, J.-P., « La réalité psychique », in *Poinçon et Recueil*, 1985.
- BERADT C., (1981), *Rêver sous le Troisième Reich*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2002.
- BROWNING C., *Des hommes ordinaires. Le 101<sup>ème</sup> bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, Paris, Les Belles Lettres, 1995.
- CETIN F., *Le livre de ma grand-mère*, Ed. de l'Aube, 2008.
- CHERKI, A., *La frontière invisible, violences de l'immigration*, Ed. des Crépuscules, Paris, 2006.
- CHERKI A., *Frantz Fanon, portrait*, Seuil, 2000.
- CHERKI A., *Retours du colonial ? Disculpation et réhabilitation de l'histoire coloniale française*, Ed. l'Atalante, 2008.
- CHERKI A., *Entre deux rives. Exil et transmission*, Ed. Erès, 2008. CODONI P., (sous la direction de), *Micropsychanalyse*, L'Esprit du Temps, Paris, 2007.
- FANTI S., avec la coll. de Codoni P. et Lysek D., *Dictionnaire pratique de la psychanalyse et de la micropsychanalyse*, Buchet/Chastel, Paris, 1983.
- FREUD S., *Malaise dans la civilisation*, 1929.
- FREUD S., « Inhibition, symptôme et angoisse », in *Œuvres complètes*, vol. 17, PUF, Paris, 1992.
- FREYMANN J.-R., *Passe, Un Père et Manque*, Arcanes-érès, 2008.
- FREYMANN J.-R., *Eloge de la perte « Perte d'objets, formation du sujet »*, Arcanes-érès, Ramonville St Agne, 2006.
- GAMPEL Y, (1986) , « L'effrayant et le menaçant », in *Psychanalyse à l'Université*, Vol.11 N° 41, pp. 87-102.
- HALFON O., ANSERMET F., PIERREHUMBERT B.,  
*Filiations psychiques*, Ed. PUF, Paris, 2000.
- HERFRAY Ch., *La psychanalyse hors les murs*, Ed. Desclée de Brouwer, 1993, épuisé, nouvelle édition, Ed. de L'Harmattan, 2008.
- HILBERG R., *Exécuteurs, victimes, témoins. La catastrophe juive 1933-1945*, Paris, Gallimard, 1994.
- KHAÏT L., (sous la direction de), *Vérité scientifique, vérité psychique et droit de la filiation*, Ed. Erès.
- KLEIN M., (1929), « Les situations d'angoisse infantile et leur reflet dans une œuvre d'art et dans l'élan créateur », *Essais de Psychanalyse*, Payot, Paris, 1966.
- KLUGER R., *Le refus de témoigner*, Ed. V. Hamy, 2005.
- LACAN J., *R.S.I., Séminaire inédit, 1973-74*.
- LACAN J., *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966.
- LACAN J., *Les écrits techniques de Freud*, Le séminaire Livre I, Paris, Seuil, 1975.
- LITTELL J., *Les bienveillantes*, Gallimard, 2006.
- LONGERICH P., « *Nous ne savions pas* ». *Les Allemands et la Solution finale*, Paris, Ed. Héloïse d'Ormesson, 2008.

- LYSEK D., GARIGLIO D., *Créativité bien-être*, L'Age d'Homme, Lausanne, 2008.
- MARINOPOULOS S., NISAND I., *9 mois etceatera*, Fayard, 2007.
- MOSCOVITZ J.-J., *Lettre d'un psychanalyste à Steven Spielberg ou comment dépervertir le futur*, Bayard Presse, 2004.
- MOSCOVITZ J.-J., *D'où viennent les parents ? Psychanalyse depuis la Shoah*, Ed. de L'Harmattan Penta, réédition en 2007.
- MOSCOVITZ J.-J., en collaboration avec DE L'ECOTAIS, Y., « *Psychanalyse* » d'un président, Ed. de l'Archipel, 2008.
- MUJAWAYO E., *La fleur de Stéphanie*, Ed. Flammarion, 2006.
- PIRALIAN-SIMONYAN H., *Un enfant malade de la mort. Lecture de Mishima, relecture de la paranoïa*, Ed. de l'Harmattan, 1989.
- PIRALIAN-SIMONYAN H., *Génocide et transmission. Sauver la mort, sortir du meurtre*, Ed. de l'Harmattan, 1994.
- PIRALIAN-SIMONYAN H., *Génocide, disparition, déni. La traversée de deuil*, Ed. de l'Harmattan, 2008.
- STERN A.-L., *Le savoir-déporté. Camps, Histoire, Psychanalyse*, Seuil (Librairie du XX<sup>e</sup> siècle), Paris, 2004.
- WELZER H., *Les Exécuteurs. Des hommes normaux aux meurtriers de masse*, Paris, Gallimard, 2007.
- WILGOWICZ P., (1993) : « Horreur dans la civilisation », in J. Gillibert et P. Wilgowicz (éd.), *L'ange exterminateur*, Cerisy, Editions de l'Université de Bruxelles, pp.23-26.
- WINNICOTT D.W., (1953), « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels », in *Jeu et réalité*, Gallimard, Paris, 2004.

### **Reuves et articles :**

*Figures de la psychanalyse*, n° 13 et 14.

*L'évolution psychiatrique*, vol. 73, n° 3.

Revue du GRAPE, Erès, *La lettre du GRAPE*, Erès, n<sup>OS</sup> 64 et 69.

DE CAEVEL H., *Pourquoi les adolescents nous poussent-ils à inventer ?*, Recherches du Grape, Erès, 2008.

La bibliographie sera complétée dans l'après coup du congrès.

---

# La langue étrangère

Jean-Pierre Bauer

Le texte retranscrit dans ce numéro d'Analuein, dédié à la mémoire de Jean-Pierre Bauer, intitulé « La langue étrangère, » est extrait du Recueil (1985) et a été rédigé à partir d'un exposé présenté à Besançon sur le thème « Ça sert à quoi la psychanalyse ? » (Bordures, Montréal, 1983).

Jean-Pierre Bauer est né à Limoges le 22 novembre 1935. Il s'installe en 1965 comme psychiatre et psychanalyste. Elève de Lacan, membre de l'École Freudienne de Paris, il a enseigné à la Faculté de Psychologie de Strasbourg à partir de 1972. Il a été un des signataires de la Convention Psychanalytique. Il a écrit de nombreux articles, et il était connu pour ses travaux sur le rapport entre la psychanalyse, la culture et le politique. Il est décédé accidentellement le 7 juillet 1985.

1. Ça sert à quoi la psychanalyse ? En ces temps de « fin » de la psychanalyse, je serais tenté de répondre : la psychanalyse ne sert qu'à elle-même. Ce qui serait cohérent avec la conception lacanienne de la psychanalyse comme s'authentifiant après-coup, en tant qu'elle s'avère didactique, c'est-à-dire faisant émerger le désir de l'analyse à partir du désir inconscient qui se signifie dans l'analyse. Mais le problème demeure dans la difficulté de dire ce qu'est la psychanalyse, à partir de sa propre analyse, c'est-à-dire non pas dans la langue du savoir et de la théorie, mais dans sa propre langue, ou dans la langue qui serait née de la singularité de son analyse, ou encore dans une langue dont on ne serait même pas conscient et qui serait l'effet de sa propre analyse. Car la contrepartie du principe lacanien : « l'analyste ne s'autorise que de lui-même », c'est qu'on est en droit de lui demander de faire entendre son désir d'analyste à travers son témoignage sur son analyse, c'est donc la passe la conclusion logique qu'impose le principe d'autorisation à partir du seul désir de l'analyste.

Sans nous prononcer sur la nécessité des formes de la passe proposées par Lacan et sans méconnaître les difficultés qu'elles ont pu entraîner, j'en retiendrai la conclusion générale suivante : l'analyse ne mène pas à la « prise de conscience » d'un désir, elle mène tout au plus à « la mise en acte » d'un désir qui reste inconscient dans son articulation, mais qui peut se signifier dans un témoignage sur son analyse. L'analyse sert donc de ce point de vue, à faire émerger une nouvelle relation du sujet à la parole, dont le corrélat serait le désir de l'analyste. Ce qui veut dire que l'analyste, alors même qu'il s'autorise, ne « sait pas » ce qui « de lui-même » s'autorise, ou autrement dit, ne sait pas ce qui dans sa relation à la parole se fait entendre comme ne s'autorisant que de lui-même.

2. Je suis tombé sur la titre d'une conférence de Heidegger : « *Unterwegs zur Sprache* ». Dans cette conférence, Heidegger parle de la remarque de Novalis :

« Précisément ce que la parole a de propre, à savoir qu'elle ne se soucie que d'elle-même, personne ne le sait. »

J'ai pensé que ce titre de Heidegger et cette remarque de Novalis constituaient des formulations très parlantes de ce dont il s'agit dans l'analyse : « *Unterwegs zur Sprache* », en effet, nous pouvons l'entendre comme un cheminement vers la parole, à travers la langue et même au-delà de celle-ci. Quant à ce que dit Novalis, c'est ce dont nous faisons l'expérience dans l'analyse, à savoir, que la langue en dit toujours plus et autre chose que les intentions du sujet et que personne ne peut le savoir ou ne veut le savoir. Et du reste, en ce qui concerne ces formules elles-mêmes, peu importe ce que leurs auteurs ont voulu dire, nous pouvons en dehors de tout détournement y entendre cela aussi. Car c'est ainsi que le sujet est constitué par le langage et qu'il se signifie dans le langage. Il parle à partir des voies que l'acquisition du langage a tracées en lui, car comme le fait remarquer Freud, en apprenant à parler, il apprend les pensées des autres ; mais il parle aussi à partir de ce qu'il a entendu, et qui n'a souvent rien à voir avec les pensées des autres, mais « répond » à ses questions. Il entend ce qu'il veut bien entendre pour servir sa cause de sujet.

Peut-être est-ce un moyen également de témoigner de son rapport à la psychanalyse, c'est-à-dire de son énonciation par rapport à des énoncés sur le vrai ou le faux de ce qu'on appelle « psychanalyse », par le détour de ce que l'on a « entendu » dans l'œuvre de Freud ou dans l'enseignement de Lacan.

De toute façon, dans toute théorie, il y a un certain nombre de métaphores qui en signifient l'intuition fondatrice. Il en est ainsi de « L'Autre Scène », de « L'ombilic du rêve », de « l'effet démoniaque » de la répétition. Tout le système neuronique de « l'Esquisse » est à entendre comme une métaphore, même si c'est à l'insu de Freud, car il s'agit de ce que Freud commence à « entendre » d'autre, dans le langage de la neurologie, en contre-point de cette énonciation freudienne de la psychanalyse qu'est la correspondance avec Fliess. De même et

paradoxalement, les petites lettres de l'algèbre lacanienne ont un versant métaphorique ainsi de « l'objet petit a », ainsi de « la langue ». La fécondité d'une théorie réside sans doute dans cette tension entre la métaphore et le resserrement des énoncés jusqu'à la formalisation. C'est pourquoi on ne peut se contenter de dire que la théorie est une fiction. C'est plus précisément, et dans le sens large du terme, une métaphore. Et plus la théorie se veut « globale », plus elle remplit cette fonction de métaphore, où se manifeste le « mi-dire » de la vérité, c'est-à-dire le « reste » d'énigme, ou l'incontournable énigme, mais elle méconnaît alors sa fonction c'est-à-dire ce qu'elle signifie du rapport de son objet à l'énonciation du sujet de la connaissance.

3. Partons de l'expression : « L'Autre Scène », par laquelle Freud désigne l'inconscient. Cette expression souligne le clivage de la vie psychique, introduit par la reconnaissance de l'inconscient, de même que la complexité au moins à l'égal du conscient et l'extériorité de la partie inconsciente de la vie psychique. Par ailleurs, cette « autre scène » se dérobe au conscient tout en représentant le désir du sujet au plus près de sa vérité. Si on considère avec Lacan que l'inconscient « freudien » « est structuré comme un langage », on peut préciser que « l'Autre Scène » est un autre lieu de parole, qui échappe au discours conscient, tout en le « parasitant » par divers modes de retour du refoulé. Ces rappels nous amènent à cette conclusion : la découverte de Freud, c'est que l'homme comme sujet parlant est « exilé » de sa parole. Sa vérité lui est « étrangère », et seulement partiellement accessible par l'intrusion dans le discours conscient de bribes du discours inconscient, et par le décryptage d'une rhétorique spécifique. Ce discours inconscient étant soumis à la censure, la vérité du sujet est inaccessible aux voies conscientes de la signification.

On a dit que dans l'importance déterminante pour toute la vie psychique accordée à l'inconscient réside la « révolution copernicienne » de Freud : la vie psychique n'est plus centrée par la conscience, mais par l'inconscient, ce qui veut dire que tout ce qui est de l'ordre de la manifestation psychique est à envisager à partir de ce décentrement. De plus, ce décentrement est méconnu par le conscient, car la vérité du sujet parlant, tel qu'il se présente dans la cure, est originellement d'ordre sexuel et d'effet pathogène. En effet, rappelons-le, Freud a découvert ce décentrement en cherchant l'étiologie des psycho-névroses. On connaît les trois étapes de cette découverte : 1. les psycho-névroses sont causées par un événement traumatique d'ordre sexuel, donc contingent et singulier mais déterminant pour toute la vie psychique qui s'élabore en quelque sorte autour de cet événement ; 2. ce sont les avatars de la « réalité psychique », comme expression des fantasmes, qui

sont à l'origine des psycho-névroses, ce qui implique la potentialité essentiellement pathogène d'un appareil psychique centré par l'inconscient, lieu de refoulement des représentations pulsionnelles de la sexualité, dans ce qu'elles ont d'effet de division et d'obstacle à l'unité du moi ; 3. la vie psychique est marquée par la compulsion de répétition corrélative de la prédominance structurale de la pulsion de mort « opérant dans le silence ». On voit donc qu'à chacune de ces trois étapes, ce qui est constamment reconnu par Freud, c'est le décentrement du sujet par rapport à sa « psychologie », la transposition impliquant une « distanciation » symbolique de ce qui concerne le plus essentiellement le sujet parlant.

La cure est la découverte de l'expérience de cet exil et de ce décentrement. Mais l'expérience de ce décentrement et de cet exil s'est élaborée en un savoir, qui tend à rétablir un centre et autour de ce centre un lieu où nous recommençons à croire que nous pouvons « savoir » ce que nous disons, d'où nous parlons et à qui nous nous adressons, de même que nous croyons savoir ce qui est à entendre ou à comprendre. Car plus qu'un savoir, c'est une langue qui est constituée, avec sa systématisation et ses fonctions, son lexique, sa syntaxe, ses niveaux de compétence et de performance, la communication qu'elle ouvre et la réglementation des places qui autorisent les différents discours. C'est une langue très élaborée qui dispose même d'une syntaxe du non-sens.

Pourtant, dans la cure comme dans l'expérience quotidienne, les effets de surprise demeurent, qui ébranlent le savoir de la langue, font ressortir sa précarité et son enflure par rapport à ce qui se donne à entendre. Autant ce qu'on appelle « une structure » peut être repérable, autant l'énonciation inconsciente nous « prend au dépourvu », quelle que soit sa forme rhétorique. Décentrant ou coupant le discours, elle « évoque » un autre « centre », mais cet autre centre fait surgir la question de la « localisation », de son repérage : « d'où ça parle et qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que ça signifie que ça se dise ainsi ? ». Dans la « psychologie quotidienne », c'est simplement la question de ce que l'autre a « vraiment » voulu dire, donc de ce qu'il désire « réellement ». Ces questions traduisent un effet proche de « l'*Unheimlich* », car ce qui est questionné c'est quelque chose d'étrange dont on ne sait si c'est lourd de sens ou dénué de sens. De plus, « l'*Unheimlich* » est l'effet de ce que nous nous sentons interpellés, appelés à répondre, c'est-à-dire attirés dans le piège de parler « à la place » de l'autre et donc sur la voie d'entrevoir en l'autre à la fois le double et l'impalpable différence de « l'au-delà du miroir ». En effet, il ne s'agit pas de la surprise que provoque simplement quelque chose de nouveau ou d'insolite, mais de la surprise où nous nous sentons concernés mais sans réponse devant un message qui

nous serait adressé dans une langue étrangère, ou encore de la surprise mêlée « d'inquiétude » que provoquent les bruits inattendus qui trahissent la présence de quelqu'un qui ne devrait pas être là, ou enfin la surprise devant les effets de répétition dont la récurrence suggère qu'il ne peut que s'agir d'un message, qu'il ne s'agit pas d'un hasard ou d'une illusion, mais qu'il y a bel et bien quelqu'un quelque part qui cherche à nous dire quelque chose.

On sait que des radiotélescopes écoutent nuit et jour le « bruit » de fond ondulatoire qui nous vient de l'espace pour y saisir l'éventualité d'une émission dont la régularité répétitive révélerait l'existence d'un émetteur intelligent, c'est-à-dire de « quelqu'un » qui cherche à se faire reconnaître et à nous « parler » par-delà les étoiles. Nous émettons également de tels messages, et sans doute ces faits sont-ils significatifs de notre temps.

Certes, ces effets de surprise seraient à préciser : notons seulement encore qu'ils sont brefs, car la « quiétude » commande soit d'oublier vite ces messages : « ai-je bien entendu ? », soit de les « interpréter » ou de les « traduire » rapidement pour les intégrer dans les réseaux plus ou moins complexes du « sens commun », ce sens que véhicule la langue du savoir, qui nous garantit le « commun » en tant que tel, même dans les « performances » les plus singulières.

Le sujet qui pratique la psychanalyse devrait être le plus attentif à ces effets de surprise, au « surprenant » en tant que tel. Mais le « surprenant » ne se laisse pas surprendre si facilement. De plus, les réactions du praticien ne sont pas toujours si éloignées de celles du profane. D'où les difficultés de l'intervention « analytique », et les attitudes opposées qui en découlent. D'un côté la tentation de comprendre et même d'interpréter le plus souvent possible, de l'autre la tentation du silence. Mais le silence peut lui aussi avoir différents sens : par exemple, l'absence totale de surprise, équivalent de la surdité, ou encore l'idée que tout ce qui pourrait avoir un effet de sens, qui voudrait démentir le non-sens fondamental qui soutient le discours, est à écarter, enfin l'idée que les voies subjectives du sens sont tellement singulières qu'il vaut mieux s'abstenir, toute intervention étant toujours « à côté ». Dans ce cas on n'est pas loin du fantasme de la toute-puissance magique des mots, qui mal employés ont des effets catastrophiques, et qui n'agissent favorablement qu'à travers les formulations signifiantes parfaitement adaptées au message singulier de l'inconscient. De plus, l'analyste lui aussi se demande souvent s'il a bien entendu, s'il y avait vraiment quelque chose à entendre. Cela veut dire qu'on peut être analyste sans toujours croire à l'analyse ou même à l'inconscient. Car la psychanalyse n'est pas seulement la découverte d'une activité psychique inconsciente, c'est surtout la découverte que des messages nous parviennent

par surprise, d'un lieu qui est en nous, mais dont nous ne sommes pas maîtres, des messages que nous ne pouvons dire à la première personne du singulier et qui pourtant disent quelque chose de la vérité de ce « je ». La surprise est la réaction à ce qui de notre parole propre, ne nous parvient que de manière inattendue et « déplacée ». D'où la difficulté d'y croire. D'où le recours à la langue du savoir, d'où la résistance à prendre le chemin et de s'y retrouver et de s'y reconnaître.

Dans « L'au-delà du principe de plaisir », Freud exprime d'une manière saisissante ce qui permet d'entrevoir peut-être avec le plus de netteté que cet inconnaissable qu'est l'inconscient, ou dont l'inconscient est un effet, parle. En évoquant « l'effet démoniaque » de la compulsion de répétition, il souligne que ce qui suggère inmanquablement la réalité d'un message venu d'un autre lieu que le discours conscient, c'est l'expérience de la répétition. Car à travers la répétition se révèle quelque chose d'articulé que l'on ne peut pas ne pas entendre. Pourtant cette répétition se manifeste par surprise : elle n'est pas prévisible à partir d'une rythmicité régulière, mais quand elle se manifeste, elle introduit à la fois l'étrangeté du « démoniaque » et la familiarité de tout ce qui se répète. D'où les effets également « *unheimlich* » de la répétition, d'où aussi la réaction ambiguë qu'elle détermine : « c'est à ne pas y croire ! ».

C'est là aussi que le « décentrement » freudien apparaît le plus nettement, car c'est là où le sujet ne se reconnaît pas, où il se sent comme « possédé » (au sens du démoniaque justement), où quelque chose de l'ordre du fantastique semble le manipuler, qu'en même temps il découvre que cela a déjà été, que c'est ce qu'il a déjà été, et qu'il sera à nouveau ce qu'il ne peut cesser d'être. Freud évoque à ce propos la névrose de destinée, comme si « l'être » du sujet se situait là où il apparaît le plus dépossédé de lui-même, le plus étranger à lui-même et aussi le plus étrange.

4. La cure s'origine dans une croyance, comme Lacan en a montré la logique, la croyance dans le Sujet Supposé Savoir. Parmi toutes les formes que peut prendre cette croyance, soulignons celle-ci : il existe une parole cachée qui détermine mon discours. Cette parole qui fait intrusion d'une manière déguisée dans le discours conscient est accessible, notamment par l'intermédiaire de l'analyste qui en connaît les voies. Il n'y a d'analyse qu'à partir d'un manque, souvent vécu comme une souffrance dans le symptôme, et soutenue par l'espoir d'acquiescer quelque chose : un mieux-être, un savoir, etc... tout cela par la parole. De ce point de vue également, le « corps parlant » se dévoile dans l'analyse en exil de sa propre parole, mais aussi en chemin vers sa parole. Il est tout entier dans la parole, en exil de sa parole, mais en chemin vers sa parole. Corrélativement, il dit son origine,

notamment lorsqu'il parle à partir du symptôme, comme une « dépossession » de sa parole. Puisqu'il ne s'agit pas à proprement parler d'apprendre à être, mais de trouver son être, il s'agit de trouver la parole qui en manquant à son origine l'a empêchée d'accéder pleinement à son être.

En exil de sa parole, mais en chemin vers sa parole, son discours est aussi le discours de son exil, de même que le discours du chemin. Et comme il retourne à l'origine, à partir de laquelle il pouvait s'ouvrir à l'être, c'est aussi le discours du retour, puisque c'est par le long parcours des voies symboliques, et par le « détour » qu'est le Transfert, qu'il effectue ce retour.

La psychanalyse, en tant qu'elle prend son départ dans la croyance dans le Sujet Supposé Savoir, c'est d'abord de donner la parole à ce discours de l'exil de la parole, du retour de l'exil, comme chemin vers sa propre parole. Quel que soit le contenu de son dire, la tâche que l'analysant effectue, en parlant autant que possible selon la règle des « associations libres », est soutenue par cette relation à la parole, car les « associations libres », le « bavardage », apparaissent comme autant de voies d'accès aux enchaînements signifiants qui sont censés spécifier le Sujet, énoncer sa vérité.

Et même lorsque l'analysant effectue son analyse dans un but didactique et qu'il « sait » que le Sujet Supposé Savoir est supporté par une croyance, il ne visera pas moins à retrouver sinon son être, sinon son bonheur, du moins les signifiants qui l'ont marqué ou même la perte du savoir et il supposera un sujet du savoir des mirages du savoir et, pourquoi pas, un Sujet Supposé Savoir l'absence de savoir.

Par ailleurs, cette métaphore de l'exil et du retour peut également être évoquée à propos de la seconde théorie des pulsions, où le mouvement de la vie est orienté par la tendance fondamentale de la pulsion comme pulsion de mort, à revenir à l'état antérieur, selon un détour propre à chaque organisme. Car, selon Freud, la naissance, comme entrée traumatique dans la vie, inaugure cette tension qu'est la vie et du même coup le mouvement de « détente », par le retour à l'origine, à cet état mythique d'avant la naissance, d'avant toute séparation, d'avant toute tension, par la complétude parfaite retrouvée et au-delà encore à l'état inorganique, dans l'éternité du minéral. Il s'agit là aussi d'une métaphore, mais qui rend compte de processus psychiques qui tendent à l'inertie, à l'arrêt, à la complétude, à la maîtrise, à l'identification parfaite de l'identité à soi-même, à une transparence à soi si absolue qu'elle équivaut à une pure néantisation.

On remarquera que ces « métaphores » du retour présentent deux figures opposées de l'aboutissement, donc de la « fin », qui semblent « fusionner » dans la seconde théorie des pulsions. La première figure d'accès à notre parole propre, à ce

que nous avons à dire à la place de la première personne du singulier, est de l'ordre du sexuel pathogène, et c'est ce discours qui nous restitue notre « être ». Le « retour de l'exil » c'est seulement d'énoncer en notre nom le sexuel pathogène originaire. Le retour d'exil n'est donc qu'une « reconnaissance ». Dans la seconde figure du retour, toute la positivité de l'origine semble s'accorder avec la croyance inaugurale de l'analyse, en même temps qu'apparaît sa négativité de trauma, de tension originelle insupportable... Cependant, dans le mouvement de la pulsion de mort selon le schéma freudien, il y a comme un franchissement : le sujet franchit le trauma originel pour accéder à ce qui est à la fois sa véritable origine et sa fin : ce séjour hors du temps, dans le repos absolu, que ne peut réaliser que l'état inorganique. Car il s'agit davantage de cet état que de la mort « réelle », comme pourrissement informe du vivant, il s'agit de l'inorganique comme figure de l'Unité et de la stabilité, à l'image du cristal comme perfection du minéral, et la perfection géométrique opposée aux formes floues de la vie.

On retrouve le même mouvement dans l'investissement des théories et des systèmes, dans la maîtrise des langues pour les rendre « familières », et en général pour situer dans le familier, l'étrange et l'étranger où nous nous sommes reconnus. C'est le même mouvement de retour à l'état antérieur du « familier », c'est cela le principe du plaisir : c'est un principe de réversibilité. De la langue étrangère à la langue maternelle. De l'étrange au familier, du signifiant au signifié. C'est en effet un principe d'équivalence sans reste entre quantités et représentations. C'est donc aussi un principe d'identité.

Cependant nous sommes dans la parole, et ce que démontre la psychanalyse, c'est que c'est la parole qui constitue notre exil. La cure est donc la preuve et l'épreuve de notre exil dans la parole et par la parole. Car même si nous accédons à une parole plus singulière, même si nous parvenons à délier certains enchaînements signifiants qui figeaient le symptôme, même si nous cernons certains signifiants manquants, attestant notre « constitution du sujet au lieu de l'Autre », nous ne parvenons pas à des énoncés « derniers » qui nous rendraient à nous-mêmes, nous identifieraient parfaitement et nous ouvriraient le savoir de notre désir. La psychanalyse dévoile donc ce fait que la parole fait de nous des étrangers. Notre « langue » ne cesse de devoir s'apprendre.

De plus, la psychanalyse est toujours inachevée et nous sommes ainsi toujours sur le chemin de notre parole. Et même la « fin » la plus radicale que nous pouvons penser, à savoir le désir de l'analyste, vise le recommencement « sous une forme inversée » d'un cheminement à partir de quelque chose d'articulé dans ce qui ne peut se dire.

Quant à la tendance au retour à l'état antérieur de la pulsion de mort, elle est modulée, c'est-à-dire

entravée sous une forme organisée par la pulsion de vie. Mais la pulsion de mort élabore en répétition ce qui tendait à des ensembles de plus en plus complexes (la pulsion de vie). La répétition est ainsi le langage de la pulsion de mort, et donc de la pulsion en tant que telle. Et si la répétition organise la décharge par la voie érotique, de ce qui se tient dans le « désordre » traumatique, le fait qu'elle demeure, qu'elle ne parvient pas à sa « fin » montre que quelque chose résiste à s'organiser selon les voies de la résolution érotique. Ce quelque chose c'est le « réel » au sens lacanien. La répétition c'est donc le « message » de ce qui demeure dans l'inorganisé et c'est aussi le « message » de la pulsion de mort. C'est le « bord » ou la limite, entre le « désordre » du réel et l'ordre « minéral » de l'inorganique. Ce bord c'est le langage, contingent dans sa relation au réel, mais introduisant ce réel dans la logique de l'identité et du réversible. Ce bord, c'est aussi la discontinuité que le langage introduit entre les sexes en tant qu'il n'y a rien à en dire qui s'appuierait sur un principe d'identité. Il n'y a donc pas de réversibilité dans la sexualité. Il n'y a pas de sexualité qui serait dans une relation de réversibilité avec une langue qui lui serait adéquate point par point et qui témoignerait de l'identité à lui-même du sexe.

Le réel et le sexe ont donc en commun d'être ce qui originellement ne peut être dit. Ce qui demeure dans l'étrangeté absolue. Et si la répétition est la première forme de maîtrise de ces quantités traumatiques, elle est le premier langage qui échoue à maîtriser complètement ces quantités, qui toujours le débordent. Le réel et le sexe demeurent ainsi irréductiblement hors du « familial », étrangers ou étrangetés. Le Sujet parlant se dévoile ainsi exilé de sa propre parole et dépourvu d'une langue qui dirait le réel et le sexe, c'est-à-dire qui lui donnerait accès à l'origine, à la réversibilité d'une « traduction » point par point de ce qui le constitue. Il se heurte à une frontière aux contours incertains, que balisent les effets de répétition.

Mais l'analyse n'est pas un échec, ou la rencontre de sa propre impossibilité, si l'exil sans possibilité de retour et l'impossibilité d'une langue familière, rendue à sa pureté « maternelle », ou totalement maîtrisée dans l'adéquation à son objet, sont reconnus. Car c'est la méconnaissance de l'exil, de cette extériorité irréductible, qui constitue l'échec de l'analyse, du fait d'une « assimilation » et donc d'une identification, qui mènent à renoncer au chemin de la parole, de sa parole propre. C'est ce qui arrive si nous rendons trop « familial », « trop commun » ce qui se présente toujours comme étranger. Or, l'inconscient c'est notre langue de sujet, de son décentrement, de son lieu hors de l'espace, d'où nous pouvons nous en poser les questions, en tant que toute langue nous est d'abord étrangère et demeure étrangère, dans son « extériorité » de

matérialité signifiante qui fonde également notre extériorité à nous-mêmes. De plus, elle nous déborde à l'infini. Frontière d'un exil sans retour, elle est aussi l'infini.

Mais c'est déjà trop dire que notre parole de sujet est constituée d'une langue, car il s'agit tout au plus de bribes d'une langue oubliée, ou d'une langue qui n'a jamais existé, ou d'un langage qui ne s'est jamais élaboré en langue. Et c'est pourquoi il y a contradiction à chercher à « traduire » ces bribes pour les rendre « familières », alors qu'elles sont l'écho de ce qui demeure le plus rigoureusement étranger, qu'il s'agisse du langage de l'Autre, qui constituera la langue du sujet, ou qu'il s'agisse du langage « idiolectal » qui donne forme aux premiers temps de la symbolisation. Il s'agit davantage « d'interpréter » dans le sens musical du terme, c'est-à-dire parler comme nous l'entendons.

Et si l'inconscient est structuré comme un langage, ça ne veut pas dire qu'il soit une langue particulière, ou qu'il existe un code auquel référer ses messages. On peut imaginer qu'il émette des messages constitués d'éléments d'une langue mais au grand mépris du code de cette langue. On peut aussi imaginer qu'il émette des messages sans code, donc intraduisibles et ininterprétables. Il ne peut y avoir de « langues-théories » pour de tels messages. Ils sont simplement possibles parce qu'il y a du langage, mais qu'il n'y a pas de métalangage. Quels sont leur émetteur et leur destinataire et quel est leur sens ? Leur émetteur, c'est le sujet de l'inconscient en tant que tel, leur destinataire c'est l'Autre comme pur lieu de la parole et même pure structuration différentielle de la parole, et ce qu'ils veulent dire c'est la fonction signifiante en tant que telle, c'est-à-dire l'antériorité du symbole sur l'élément verbal : de la symbolisation sur la nomination. Ils disent l'absence, l'exil : « *Fort Da* ».

Le chemin de l'exil parle comme il l'entend, et peut-être ne se fait-il qu'entendre. Et s'il y a une « langue maternelle », en tant que « *lalangue* », c'est la plus étrangère et la plus étrange de toutes. Étrangère à elle-même car sans linguistique de son énonciation et sans métalangage, sans ponctuation stable, sans code de sa prosodie, et véhiculant une sémantique non seulement polysémique, donc souvent indécidable, mais qui se déploie également dans le non-sens, qui signifie par ce qu'elle ne dit pas, et toujours au-delà de ce qu'elle dit. C'est elle qui constitue « notre » monde, ce monde qui nous concerne comme « fond » de jouissance, car ce sont ses résonances, ses écarts, toute sa rhétorique, qui n'est pas un niveau secondaire d'élaboration, mais sa nature même, qui rendent parlants l'étonnement et même l'incrédulité devant un monde que nous cherchons si désespérément à « habiter en poète ».

# ACTIVITES DES MEMBRES DE LA F.E.D.E.P.S.Y. 2008-2009

## GROUPEMENT DES ETUDES DE PSYCHANALYSE - G.E.P.

### STRASBOURG

#### Echanges dialogués autour de « Les pulsions »

Séminaire de Jean-Richard FREYMANN (2009)

#### Argument

#### Les pulsions, leurs définitions, leurs mécanismes, leurs détours et leur clinique

Après avoir fait une recherche pendant quatre ans sur *Honte Culpabilité Angoisse*, nous entamons à présent un travail sur la pulsion, ses définitions, ses mécanismes, sa clinique.

Aborder aujourd'hui l'univers des pulsions c'est avant tout faire rappel à l'ensemble de la théorie freudienne avec son caractère toujours subversif et d'interroger aussi les énigmes de la pulsion sur le plan de la pratique.

Mais c'est le devenir de la cure analytique elle-même que l'on interroge : qu'advient-il du sujet sur le plan pulsionnel pour peu que le fantasme inconscient ait été reconnu ?

Nous nous proposons de reprendre les mécanismes des pulsions souvent décrits sur le plan théorique, mais peu illustrés sur le plan clinique : idéalisation, sublimation, retournement sur le contraire, inversion, refoulement...

Nous avons également pour projet d'aborder le destin des pulsions partielles avant, pendant et après une analyse et de travailler ce qu'il en est de l'intrication et de la désintrication entre libido et pulsion de mort.

De plus, nous voudrions avancer dans les questions suivantes :

1. Les définitions de la pulsion ont-elles varié depuis le développement de la psychanalyse ?
2. Peut-on penser de nouveaux mécanismes du devenir des pulsions.
3. Le clivage du sujet peut-il être abordé sans des pulsions libres ?

#### 13.01.09 De la nécessité de penser une pulsion qui ne soit pas uniquement métapsychologique

Exposant : Jean-Richard FREYMANN –  
Discutant : Hervé GISIE

#### 27.01.09 Nouveau catalogue des destins pulsionnels

Exposant : Jean-Richard FREYMANN –  
Discutant : Sylvie LEVY

#### 10.02.09 Les effets de la cure analytique sur le destin pulsionnel d'un sujet

Exposant : Jean-Richard FREYMANN –  
Discutant : Joël FRITSCHY

#### 10.03.09 Pulsions et désirs

Exposant : Michel PATRIS – Discutant :  
Jean-Richard FREYMANN

#### 24.03.09 Les pulsions vues sous l'angle philosophique

Exposant : Bernard BAAS – Discutant :  
Jean-Richard FREYMANN

#### 07.04.09 Les pulsions vues sous l'angle du collectif

Exposant : Jean-Raymond MILLEY –  
Discutant : Jean-Richard FREYMANN

#### 12.05.09 Fantasmés – Pulsions

Exposant : Michel LEVY – Discutant : Jean-  
Richard FREYMANN

#### 26.05.09 L'évolution de la notion de pulsion chez Freud

Exposant : Cathie NEUNREUTHER –  
Discutant : Jean-Richard FREYMANN

#### 09.06.09 Pulsion et jouissance

Exposant : Ferdinand SCHERRER –  
Discutant : Jean-Richard FREYMANN

#### 23.06.09 Les apports de Lacan

Exposant : Pierre JAMET – Discutant : Jean-  
Richard FREYMANN

Date et lieu : le mardi de 12h30 à 14h -

Clinique Ste Barbe

29 fg National 67000 Strasbourg

Contact : Secrétariat du Dr Freymann tél.

0388411551 – [freymjr@wanadoo.fr](mailto:freymjr@wanadoo.fr)

## Lecture des Séminaires de Jacques Lacan : « L'angoisse »

Questionnement étudiant coordonné par  
Jean-Richard FREYMANN, Cécile VERDET, Sylvie  
LEVY, Cathie NEUNREUTHER, Marc LEVY...

*L'angoisse* 1962-63, Séminaire Livre X, Seuil, 2004.

Un séminaire par séance de travail qui sera généralement retravaillé le mois suivant. La reprise aura lieu avec le chapitre IX du 23.01.63 : « Passage à l'acte et *acting out* ».

Ce séminaire est ouvert aux membres de la F.E.D.E.P.S.Y. et de l'ASSERC.

**Date et lieu : 2<sup>e</sup> lundi du mois, en octobre  
exceptionnellement 3<sup>e</sup> lundi soit le 20.10.08  
à 21h15 au Local de la F.E.D.E.P.S.Y.  
16 av de la Paix Strasbourg  
Contact : Secrétariat Dr Freymann  
Tél. 0388411551 Fax 0388450272  
[freymjr@wanadoo.fr](mailto:freymjr@wanadoo.fr)**

## Le séminaire « Le savoir déporté »

Daniel LEMLER

Deux ans n'ont pas suffi pour traverser le livre d'Anne-Lise Stern. C'est dire l'intérêt qu'il suscite en nous et les questions et réflexions qu'il provoque. De plus, l'enseignement du « savoir-déporté » revêt aujourd'hui une importance cruciale, en nous donnant des clefs de lecture et d'analyse de la situation politique actuelle, y compris dans le monde occidental. Nombre de situations doivent nous faire signe. L'usage de la loi pour régler tout conflit, qu'il soit d'ordre social ou privé, en est un bon exemple, si l'on veut se rappeler de quelle manière s'est installé le national-socialisme, il y a 70 ans. Aussi, nous poursuivrons notre lecture en 2008-2009.

Il n'y a pas de problèmes pour prendre cette lecture en cours de route. Si cette perspective de travail vous intéresse, prenez contact avec moi.

**Date et lieu : 1<sup>er</sup> mercredi du mois.  
Début le 5.11.08 à 20h30  
Contact : Daniel Lemler Tél 0388613551  
Fax 0388450203 - [dlemler@noos.fr](mailto:dlemler@noos.fr)**

## Séminaire « Les enjeux transférentiels de la formation à l'analyse »

Daniel LEMLER

Durant cette deuxième année, nous avons poursuivi la lecture des écrits techniques, avant de lire les trois dernières « leçons d'introduction à la

psychanalyse » : la théorie de la libido et le narcissisme, le transfert, la thérapie analytique. Cela nous a amené à clore l'année sur « l'introduction au narcissisme » avec lequel nous débiterons cette année.

**Date et lieu : 4<sup>e</sup> jeudi du mois.  
Début le 23.10.08 à 20h30  
1 rue Murner à Strasbourg  
Contact : Daniel Lemler Tél. 0388613551  
Fax 0388450203 - [dlemler@noos.fr](mailto:dlemler@noos.fr)**

## Séminaire de lecture de texte « Abords de Lacan »

Sylvie LEVY – Marc LEVY

Nous poursuivrons en 2008-2009 notre séminaire « Les abords de Lacan » après avoir débuté « Les écrits techniques de Freud », « Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse » et poursuivi par « Les psychoses », nous abordons un nouveau chapitre avec « La relation d'objet ». Ce séminaire est ouvert à toute personne intéressée par la théorie psychanalytique, et ce quel que soit son niveau de formation théorique. Elle devra évidemment être inscrite à la F.E.D.E.P.S.Y..

**Date et lieu : 1<sup>e</sup> lundi du mois à 20h30  
à partir d'octobre, au local du G.E.P.  
16 av de la Paix Strasbourg  
Contact : Sylvie Lévy Tél. 0663178450  
[sylev@noos.fr](mailto:sylev@noos.fr) ou Marc Lévy Tél. 0388610888**

## Séminaire « Encore »

Jean-Pierre ADJEDJ

Poursuite du travail de lecture du séminaire de Jacques Lacan.

**Date et lieu : 3<sup>e</sup> jeudi du mois à 20h30  
à partir d'octobre  
3 rue Turenne Strasbourg  
Contact : Jean-Pierre Adjedj  
Tél. 0388354046 – [jpadjedj@gmail.com](mailto:jpadjedj@gmail.com)**

## Séminaires « Les bases conceptuelles »

Liliane GOLDSZTAUB

Poursuite du séminaire « Les bases conceptuelles » en 2008-2009. Après une année de travail sur la théorie de la pulsion dans l'œuvre de Freud, nous continuerons ce thème en reprenant le texte de Freud « Le problème économique du masochisme ».

**Date : un jeudi par mois de 20h à 22h  
Contact : Liliane Goldsztaub Tél. 0388220060**

## Séminaire « Evidences de la psychanalyse »

Michel LEVY

« L'analyste ne s'autorise que de lui-même... et de quelques autres »

« L'ombre de l'objet retombe sur le moi »

« Le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant »

« La guérison vient de surcroît »...

Autant de formules canoniques qu'il s'agira de reprendre et de faire parler à partir de la position d'analyste seul face à la clinique qu'il réinvente sans cesse mais qui s'enrichit de l'expérience.

**Date : séminaire mensuel, début en novembre**

**Contact : Michel Lévy Tél. 0388617474**

## Séminaire « Création et psychanalyse » autour des enjeux psychiques de la création

Cécile VERDET

Nous continuerons à examiner ces enjeux à partir de l'approche de créations contemporaines et des discours qu'elles suscitent dans les différents champs : psychanalyse, science et médecine, histoire de l'art etc. Nous tenterons de les confronter aux théories déjà existantes pour questionner leurs effets sur la subjectivation et interroger les incidences psychiques de ce qu'on appelle les « métaphores contemporaines ».

**Date : 2<sup>e</sup> mercredi du mois, début en janvier,**

**21h, 16 av de la Paix Strasbourg**

**Contact : Cécile Verdet Tél. 0612168470**

## Séminaire « Enfants »

Françoise CORET

Les « ENFANTS », toujours au cœur et à l'origine de chacun d'entre nous, poursuivent leur mise en « cause » de la subjectivité passée et à venir.

Cette année le point de départ du travail du séminaire sera le livre de recherche psychanalytique d'Henri Rey-Flaud : *L'enfant qui s'est arrêté au seuil du langage*.

Les modifications de l'Autre social (puritanisme-perversion pour Dufour, numérisation pour Zizek) affectent l'enfant dans la constitution du sujet pour lui et la clinique quotidienne témoigne des désarrois intenses des petits hommes.

Ce séminaire s'adresse à tous ceux qui travaillent avec des enfants dans une vision analytique.

**Date et lieu : 2<sup>e</sup> lundi du mois à 20h30,**

**34 rue Schweighaeuser 67000 Strasbourg**

**Contact : Françoise Coret Fax : 0388450861  
ou drcoret@noos.fr)**

## Séminaire « Le corporel et l'analytique » A partir des travaux de François Perrier

Martine CHESSARI POREE DU BREIL

« ... la rencontre fait de l'expérience amoureuse une tentative d'invention du réel comme possible et, en même temps, certitude d'autre chose. C'est en cela qu'il ne s'agit plus d'un événement relativable au discours analytique lui-même, dans l'hic et nunc »

F. Perrier, *L'Amour*, Séminaire 1970-1971, Paris, Albin Michel, 1994, p. 29

Nous voilà au terme d'une première année d'étude consacrée au séminaire de François Perrier, *L'Amour*, un premier temps de lecture qui nous a permis une entrée en matière très fructueuse.

D'emblée, Perrier a su nous conduire vers l'abord d'une question qu'il met au travail de manière extrêmement vivante : en quoi l'amour, les enjeux de l'amour, peuvent-ils concerner l'être du sujet et participer au procès de sa subjectivation ?

En même temps, il pose aussi tout de suite les choses : si dans la perspective freudienne, l'amour réfère à l'histoire, à la structuration œdipienne et au refoulement, s'il renvoie toujours à un analysable possible de la répétition et de l'actualisation d'un passé, n'y a-t-il pas lieu de considérer plutôt son surgissement comme l'effet d'une rencontre qui renvoie à un ailleurs, sur le mode du hasard objectif dans la théorie du surréalisme, « *comme dans les légendes des trésors cachés et introuvables – sans que le phénomène lui-même, dans sa dimension propre, ait à être saisi par l'analyse et par l'analyste ?* » (F. Perrier, *L'Amour*, Séminaire 1970-1971, Paris, Albin Michel, 1994, p. 19). Rencontre qu'il situe donc dans le registre même de l'Altérité et qui serait aussi celle du signifiant avec le réel.

Mais alors, qu'en est-il de l'analyse, du transfert, de la place de l'amour dans l'analyse, dans la demande d'analyse ou à la fin de l'analyse ? « *Quel est le destin de l'homme quant à la question de l'amour, une fois que l'analyse en passe par là ou que le sujet en est passé par l'analyse ?* » (*Ibid.*, p. 30).

Première hypothèse : l'amour, comme l'analyse, va devenir, pour le sujet, le lieu d'une nouvelle naissance, le lieu d'une réorganisation de son statut narcissique, d'une nouvelle accession à sa propre subjectivité. Dès lors, ce sont les liens qui sont mis à la question, liens actuels, liens archaïques, mais dans la mesure où ils sont fondés par un opérateur psychique déterminant, le travail du deuil. Dès lors, l'instance du travail du deuil, instance inductrice de symbolisation, dans son rapport à la question de l'objet perdu, du phallus, de la jouissance, va devenir aussi la condition même de l'amour. C'est ce qui lui fera poser aussi la fin d'analyse comme moment de

*crystallisation* et non pas de *liquidation* du transfert, au regard de la question de la sublimation, de la règle d'abstinence chez l'analyste et des paramètres de sa propre accession à la fonction analytique. Du moins, c'est ainsi qu'il amène les choses à ce stade de notre avancée.

A suivre son cheminement, pas à pas, nous terminons l'année avec *Douloir*, l'étude de la quatrième séance du séminaire, où l'on voit se préciser, au travers de la question de la mélancolie, de la mort et du deuil, mais aussi du féminin et de la place de l'objet d'amour dans la constitution de l'être du sujet, ce qu'il va continuer de développer autour de l'idée du symbolique dans la mère. Idée qui le conduira, l'année suivante, à interroger la question du corporel comme lieu matriciel du signifiant (F. Perrier *Les corps malades du signifiant*, Paris Inter Editions, 1984).

Nous avons privilégié une étude élargie et, puisque Perrier nous y invite, une traversée des concepts analytiques, de la théorie freudienne, éclairée par lui de son indéniable sens clinique. Ainsi, sa lecture particulièrement féconde des textes, sa manière de toujours pousser les interprétations vers des voies (voix) inédites, nous a déjà menés à la rencontre d'autres auteurs. C'est avec Michèle Montrelay, psychanalyste du cercle lacanien dès les années 60, que nous débuterons la nouvelle année, avec deux textes difficiles, néanmoins très intéressants « *Recherches sur la féminité* » (paru en 1970 dans *Critique* n° 208) et « *Sur le ravissement de Lol V. Stein* (reprend l'essentiel d'un exposé fait à l'Ecole Normale Supérieure, en juin 1965, dans le cadre du séminaire de Lacan, ainsi que trois leçons sur Marguerite Duras en 1969, à Vincennes) extraits de son livre *L'ombre et le Nom* (Paris, Ed. de Minuit, 1977). Un détour vers la question du féminin, puisque se profile déjà celle de l'amour, comme amour de l'Autre, et celle de la jouissance féminine comme écriture. Écriture du Nom ? C'est la thèse de Michèle Montrelay qui viendra à nous comme contrepoint, avant de retourner dans le texte de Perrier proprement dit.

**Date et lieu : 1<sup>er</sup> jeudi du mois à 20h,  
début le 2.10.08 au Local de la F.E.D.E.P.S.Y.  
16 avenue de la paix Strasbourg  
Contact : Martine Chessari  
Tél. 0666249737 – mchessari@free.fr**

### **Séminaire : Psychanalyse et médecine Le traumatisme corporel, voies de guérison**

*Philippe LUTUN*

Il s'agit d'un projet de séminaire et les modalités de travail seront définies au sein du groupe qui se constituera.

**Date et lieu : à définir  
Contact : Philippe Lutun  
Tél. 0607801322 – pelutun@evc.net**

### **Séminaire : Les enseignements de la psychanalyse – Freud, Lacan... et quelques autres au chevet de l' « Homme aux loups »**

*Anne-Marie PINÇON*

Ce séminaire propose un retour aux textes à partir de quelques figures qui ont émaillé l'histoire de la psychanalyse.

Quelle lecture pouvons-nous en faire aujourd'hui ? Quels enseignements dans l'actuel de notre clinique ?

Nous aborderons ces questions par le commentaire du texte intitulé « L'homme aux loups » (in Sigmund Freud, *Les cinq psychanalyses*, PUF).

**Le séminaire débutera en janvier 2009  
Contact : Anne-Marie Pinçon Tél. 0388660494**

### **Séminaire « Antigone »**

*Catherine BROUSSE*

Antigone... hystérique, *sub-limes*, mélancolique, détentrice de la loi des dieux et des humains, inscrite dans un pur désir de mort, ou, pourquoi pas, de vie ? Peut-on passer au crible de la théorie psychanalytique un personnage de tragédie, un peintre, un écrivain ou un homme politique comme cela se fait de plus en plus souvent ?

N'y a-t-il pas d'autres facteurs qui entrent en ligne de compte tout comme l'exigence de l'écriture de l'époque, la forme littéraire, la politique du moment, la psychologie de l'écrivain, le droit au secret de celui qui est ainsi « analysé » ?

Peut-on au nom d'une « avancée » démasquer tous les discours et avec quels outils ?

Enfin que reste-t-il de l'humain et de sa tragédie ?

**Contact et renseignements : Catherine Brousse  
Tél. 0681786473 – schwing.catherine@neuf.fr**

### **LES GROUPES CLINIQUES**

#### **Groupe de travail : Travailler le corpus édité et audiovisuel de Pierre Legendre.**

*Laurence STUTZMANN*

Ce court mémo pour vous faire part de la création récente d'un groupe de travail qui réunit, pour l'instant, Charlotte Herfray, Bernadette Heckel, Roland Meyer, Alain Mantey et moi-même.

De successives prises de contacts et rencontres nous laissent penser qu'il est désormais envisageable d'organiser une journée de travail qui pourrait accueillir un public plus large et cela dès le printemps prochain. Les partenaires potentiels de cet événement sont très favorables au projet. Nous sommes en cours de création d'une association pour engager toutes les convergences indispensables à la conduite et à la bonne fin de ce projet. Son nom : « L'insu-Institutions et Sujet ». Comme tout commence par des rites ( ! ), nous nous réunissons en général une fois par mois le samedi après-midi.

**Date : un samedi après-midi par mois, début le 11.10.09**

**Contact : Laurence Stutzmann Tél. 06.13.06.11.66  
laurence-stutzmann@wanadoo.fr**

### Groupe clinique

coordonné par Daniel LEMLER

**Date et lieu : 3<sup>e</sup> jeudi du mois. Début 16.10.08 à 20h30 au 1 rue Murner Strasbourg**

**Contact : Daniel Lemler Tél. 0388613551  
Fax 03 88 45 02 03 - dlemler@noos.fr**

### Groupe de formation à la clinique

Mireille LAMAUTE-AMMER

Nous reprendrons sur les mêmes bases que l'an dernier : l'exposé théorique faisant suite à la présentation de la situation clinique.

L'entrée dans ce groupe est possible pour des psychologues ou des étudiants en Master (1 et 2) de psychologie.

Groupe de 10 personnes maximum.

**Date et lieu : une fois par mois le mardi à 16h30, reprise le 7.10.08, au local de la F.E.D.E.P.S.Y. 16 av de la Paix Strasbourg**

**Contact : Mireille Lamaute-Ammer  
mireille.ammer@tele2.fr**

### Groupe de travail

#### Reprise de pratiques professionnelles autour du bilan de compétences

Isabelle BAUSSAN

Projet 2008-2009

La pratique du bilan de compétences permet d'entendre les nouvelles formes d'expression de la souffrance du sujet au travail. Dépressions, harcèlement, violence au travail... Le cartel, créé fin 2006 avec Isabelle BAUSSAN, Bernadette HECKEL et Alain MANTEY s'enrichit de nouvelles personnalités. Salvatore RUSSO, Pascale KLEIN et Isabelle RIVOT rejoignent notre groupe de travail.

Intervenants pressentis pour cette année : Jean-Richard FREYMAN, Roland MEYER, Daniel LEMLER...

Axes de réflexion pour cette année :

1. Analyse des effets de l'idéologie actuelle sur la subjectivité au travers de l'étude de cas : une présentation de cas par séance, reprise et formalisation du matériel amené.
2. Focus sur la demande du bénéficiaire.
3. Analyse de la *posture* et du *transfert* en bilan de compétences.

L'analyse de ce qui est mobilisé de part et d'autre pendant le bilan de compétences nous engage à travailler sur les notions de *posture* et de *transfert* en entretien. Le transfert est un terme introduit progressivement par Sigmund Freud et Sandor Ferenczi (entre 1900 et 1909) pour désigner un processus constitutif de la cure psychanalytique par lequel les désirs inconscients de l'analysant concernant des objets extérieurs viennent se répéter, dans le cadre de la relation analytique, et se projeter sur la personne de l'analyste. Lacan a montré que le transfert est un phénomène absolument général du lien interhumain et comme tel ne saurait être localisé à la cure analytique. Le transfert, tout comme le lien interhumain en général, met en jeu les mécanismes d'identification, de projection, d'introjection. C'est le *sujet-supposé-savoir* qui motive le transfert (Lacan, 1973). Ce dernier apparaît ainsi comme l'hommage que l'amour adresse au savoir... Le travail de réflexion se fera au travers de l'étude des textes tels que « La dynamique du transfert » 1912 in *La technique psychanalytique* de Freud, ou « La haine dans le contre-transfert » in *De la pédiatrie à la psychanalyse* de Winnicott.

**Date : 3<sup>e</sup> mardi de chaque mois**

**Contact : Isabelle Baussan Tél. 03 88 65 77 19  
isabelle.acker-baussan@wanadoo.fr**

### Groupe de travail : « Lire le Coran » - une approche psychanalytique

Khadija NIZARI et Hassan El HABACHI

L'objectif de ce projet est d'effectuer une exploration du texte coranique à la lumière d'une lecture franche et curieuse.

A travers cette approche, nous voudrions prêter l'oreille au *dire* coranique et, ce faisant, opérer un mouvement qui va, peut-être, nous permettre d'interroger psychanalytiquement le primitif et le soumis qui caractérise ou non ce discours.

La question du Père, principalement, nous servira de « près-texte ».

Nous voudrions repérer tout élément *révélateur* de cette question, aussi bien dans une dimension totémique que dans celle du tabou et l'approcher d'un point de vue symbolique, imaginaire ou encore

réel. Quelles sont, en effet, les différentes figures de la question du Père ? Comment se manifestent-elles dans ce texte ?

Comme le soutient la théorie de la psychanalyse, le Père est celui qui est invité à occuper une place particulière dans l'organisation psychique du sujet ; c'est ce qui se traduit à travers la notion de la fonction du père. Le coran véhicule-t-il cette notion ou pas ? Comment cela est-il avancé ou évité, mis de côté ? Aussi, comment une subjectivité peut-elle se construire quand un discours tel que celui du Coran participe/vient à ses fondements ?

D'autres questions d'exploration pourront être soulevées : Qui parle ? Comment et dans quel but ? De quel message s'agit-il ? Qu'y a-t-il à entendre de ce texte, de ce discours ? ... etc.

**Dates et lieu : 23.10.08, 20.11.08, 18.12.08, 15.01.09, 19.02.09, 19.03.09, 16.04.09, 21.05.09 à confirmer (jour de l'Ascension), 18.06.09 au Local de la F.E.D.E.P.S.Y., 16 av de la Paix Strasbourg**  
**Contact : Khadija Nizari Tél. 0628345621 - dinizari@free.fr - Hassan El Habachi Tél. 0666469569 elhabachi.cours@free.fr**

## ECOLE PSYCHANALYTIQUE DE STRASBOURG - E.P.S.

### Cartel

#### Transferts, fins d'analyse, transmission

Anne-Marie PINÇON – Jean-Pierre FOURCADE

Pour l'année 2008-2009, le cartel se poursuit à partir d'un questionnement sur « l'intransmissibilité de la psychanalyse » (Lacan, 1976), ce cartel a amorcé un travail autour de la question du devenir analyste.

Il tente de repérer la subversion que chaque analysant devrait opérer à partir de l'expérience de la cure, ainsi que les effets de la mise en place de dispositifs de « formation » d'Ecoles (notamment procédure du témoignage à l'E.P.S.).

Le travail se poursuit.

**Contact : Jean-Pierre Fourcade Tél. 0607098221 et Anne-Marie Pinçon Tél. 0388660494**

## CINE CLUB DE LA F.E.D.E.P.S.Y.

Le Ciné-club de la F.E.D.E.P.S.Y. en association avec Vidéo Les Beaux Jours et en partenariat avec le Musée d'art Moderne et Contemporain de Strasbourg, organise une série de rencontres sur le thème

« Les folies au cinéma »

La psychanalyse au risque du cinéma, telle est la proposition de ce cycle qui nous amènera régulièrement à interroger des films qui parlent d'humanité aux prises avec les tourments de nos histoires.

9 décembre 2008 : *La passagère*, Andrzej Munk, 1961-63, 1h05, Pologne

*Dates à définir :*

*Le château de la pureté*, Arturo Ripstein, 1972, 1h34, Mexique

*Aguirre, la colère de Dieu*, Werner Herzog, 1972, 1h35

*Ennemis intimes*, Werner Herzog, 1999, 1h35 (sur sa relation avec Klaus Kinski)

Organisation : Georges HECK, Jean-Richard FREYMANN, Joël FRITSCHY

**Lieu et date : Auditorium du Musée d'Art Moderne et Contemporain de Strasbourg, les mardis à 20 h. – 4.50 € ou 3 € pour les étudiants (nombre de places limité)**  
**Contact : Joël Fritschy 26 rue des Boulangers 68100 Mulhouse Tél. 03 89 56 22 62**

## MULHOUSE

### L'Autre scène : théâtre, cinéma et psychanalyse

Joël FRITSCHY

La Filature de Mulhouse, scène nationale, en partenariat avec la F.E.D.E.P.S.Y. (*Fédération Européenne de Psychanalyse et l'Ecole Psychanalytique de Strasbourg*) propose un cycle de rencontres-débats autour de quatre spectacles durant la saison 2008-2009. Les rencontres de cette année seront principalement centrées sur le septième art et l'effet proprement fascinant des cinés-concerts. Comme un long travelling-arrière, projetons-nous à l'aube du cinéma – muet en ses origines et néanmoins contemporain – à l'invention de la psychanalyse : 1855 est l'année souvent citée comme la date de naissance et du cinéma et de la psychanalyse. L'un et l'autre, en marge des sciences ou d'arts reconnus ont fait scandale avant de s'inscrire dans le mouvement de la culture.

Le cinéma muet, à l'instar du rêve, constitue-t-il un rébus à déchiffrer ? Quelle écoute pour le spectateur du cinéma muet ? Cinéma où la parole, comme matière sonore, ne cesse d'affirmer sa présence, certes par défaut ou au creux de l'image (dans les intertitres), ou est soutenue par la musique. Plus qu'à une théorie de l'image, ces rencontres voudraient contribuer à s'exercer à une clinique de l'écoute et du regard.

Le théâtre constituera un autre temps de ces rencontres sur le thème essentiel des « enfants-soldats ». Le prétexte de la pièce de Suzanne Lebeau

« Le bruit des os qui craquent » nous permettra d'interroger les effets d'une désinstitutionnalisation de la parole et la place de l'enfant dans nos sociétés. Pourquoi ces enfants, les enfants-soldats, pris dans la jouissance pulsionnelle des adultes doivent-ils faire la guerre sur le terrain de jeu de conflits sans noms ? Enfances confisquées... volées, enfants raptés... violés.

De quelle impossible transmission ces enfants sont-ils les victimes sacrifiées ?

### Trois rencontres de ciné-concert (film muet avec accompagnement musical)

#### • Mardi 21.10.08 à 20h30

*La chute de la maison Usher* (1928), de Jean Epstein d'après Edgar Allan Poë. Musique de Art Zoyd. Avec l'intervention de *Liliane GOLDSZTAUB*, psychologue, psychanalyste, maître de conférence à la Faculté de Psychologie de Strasbourg : « Toile, d'œil et mélancolie ».

#### • Mardi 13.01.09 à 19h

*Nosferatu, le vampire* (1921), de Friedrich W. Murnau musique de Hans Erdmann, accompagnement musical interprété par l'Orchestre Symphonique de Mulhouse sous la direction de Fabrizio Ventura.

Avec l'intervention de *Marc MORALI*, psychiatrie, psychanalyste : « Un être avide ».

#### • Samedi 27.01.09 à 20h45

*Le cuirassé Potemkine* (1925) de Sergei Eisenstein, musique de Chostakovitch, accompagnement musical par l'Orchestre Symphonique de Mulhouse sous la direction de Daniel Klajner. Avec l'intervention de *Daniel LEMLER* (titre non communiqué).

### Une rencontre autour du théâtre

#### Samedi 14.03.09 à 17h

« Les enfants-soldats »

Conférence animée par *Pierre JAMET*, psychiatre, psychanalyste à l'occasion du spectacle *Le bruit des os qui craquent* de Suzanne Lebeau et Gervais Gaudreault (metteur en scène) les 13 et 14 mars 2009 à 19h30.

Par ailleurs, le jeudi 23.10.08 à 20h, le Cinéma Bel Air propose toujours, en partenariat avec la F.E.D.E.P.S.Y., une rencontre débat avec *Jean-Pierre ADJEDJ* et *Joël FRITSCHY* autour du film *Valse avec Bachir* d'Ari Folman.

**Lieu : La Filature**  
20 allée Nathan Katz 68090 Mulhouse Cedex  
**Contact : Joël Fritschy, 26 rue des Boulangers**  
68100 Mulhouse Tél. 0389562262

## COLMAR

### Séminaire autour du texte « Lacaniana » de Moustapha Safouan

*Hervé GISIE – Jean-Yves GAUME*

Cet ouvrage est une présentation des dix premiers séminaires que Lacan a délivrés à l'Hôpital S<sup>te</sup> Anne entre 1953 et 1963. Il sert de guide à la lecture et d'éclairage des concepts-clefs et élaborations lacaniens.

Nous continuons cette année le chapitre VIII correspondant au Séminaire sur « Le transfert ». Les réunions ont lieu une fois par mois. Chaque participant est encouragé à présenter, au cours de l'année, un topo de son choix, à partir duquel se développent les discussions.

Le groupe peut encore accueillir une ou deux personnes.

**Contact : Jean-Yves Gaume Tél. 0389249494**  
**Hervé Gisie Tél. 0688230671**

## SARREGUEMINES

### Séminaire de lecture de textes freudiens : « au-delà du principe de plaisir »

*Gérard SCHNEIDER*

Nous poursuivons pour 2008-2009 le groupe de lecture de textes freudiens à Sarreguemines, au programme : « Le Moi et le ça ».

**Date et lieu : 2<sup>e</sup> mardi du mois à 20h,**  
**début le 14.10.08 au CHS de Sarreguemines**  
**Renseignements : Gérard Schneider**  
**Tél. 0387983766 – schneider.g@bdmail.com**

## NANCY

### Séminaire «angoisse et trauma»

*Jacques WENDEL – Sylvie PIERRE*

Il s'agit d'un projet de séminaire et les modalités de travail seront définies au sein du groupe qui se constituera.

**Dates retenues : 25.11.08, 13.01.09, 24.02.09,**  
**17.03.09, 24.04.09, 19.05.09, 16.06.09**  
**Renseignements :**  
**Jacques Wendel Tél. 0383363250**

## BESANÇON

### Cartel

Florence PICHOT

Le cartel créé fin 2006, rattaché à la F.E.D.E.P.S.Y., avec Aline Durandière, Florence Pichot, Stéphane Sosolic, Dominique Vinter poursuivra son travail, soutenu par un psychanalyste de la F.E.D.E.P.S.Y., en se réunissant un mercredi par mois.

Nous aborderons :

- La question du père, sa fonction, à travers :  
— *Passe, Un Père et Manque*, chapitre 4 « La fonction paternelle échappe-t-elle au réel, au symbolique et à l'imaginaire » de J.R. Freymann  
— Séminaire *L'angoisse*, chapitre XXIV, « Du a aux Noms-Du-Père » (et Séminaire V).
- La question du grand Autre, à travers :  
— le chapitre : « Fondement logique de la subjectivité » dans *Les psychanalystes et le développement de l'enfant* de J. Raffy.  
— Séminaire V *Les formations de l'inconscient* de J. Lacan, Chapitre IX, X et XI.
- La question du père et du grand Autre sera reprise à travers la clinique de la phobie dans « Le petit Hans ».

**Date : un mercredi par mois**

**Contact : Florence Pichot**

**Tél. 0381588715 – 0676081555**

**[flechiphot2@wanadoo.fr](mailto:flechiphot2@wanadoo.fr)**

### Groupe clinique d'échange de la pratique

Florence PICHOT

Ce groupe a vu le jour en avril 2008 et reprend une fois par mois avec 6 participants qui peuvent y présenter un cas de leur pratique (psychanalytique, thérapeutique...) afin d'échanger et d'aller de la pratique à la théorie et de pouvoir théoriser le matériel apporté.

**Date : un mercredi par mois**

**Contact : Florence Pichot Tél. 0381588715**

**0676081555 – [flechiphot2@wanadoo.fr](mailto:flechiphot2@wanadoo.fr)**

### Groupe de lecture

Stéphane SOSOLIC

Organisé au Centre de guidance, ce groupe se poursuivra avec les psychologues, psychothérapeutes, infirmières, présents l'an dernier et la présence de nouveaux étudiants-psychologues de master 2.

Chacun peut y présenter une approche de sa pratique quelles que soient ses références théoriques à partir d'une lecture de textes suivie d'échanges.

**Date : un lundi par mois**

**Contact : Stéphane Sosolic Tél. 0381617308 –**

**0673588688 – [stephane@sosolic.net](mailto:stephane@sosolic.net)**

## AUTRES ACTIVITÉS

Jean-Richard FREYMANN viendra présenter son livre *Passe, Un Père et Manque* le 17 octobre 2008 à la Médiathèque, rencontre organisée par les participants du cartel et en collaboration avec la librairie Camponovo et la ville de Besançon.

La présentation sera introduite par Michel LEVY.

Une Journée de Formation Apertura Arcanes est organisée sur « *Inceste et prohibition* » à Besançon, le 17 avril 2009 au Kursaal.

### Séminaire : Le temps de l'accueil 2008-2009 « Résister ! ni oui, ni non à l'Autre... »

Eric SIMON

« *De tant d'indignités, que les bêtes mêmes ne les souffriraient point, vous pouvez vous en délivrer si vous essayez, non pas de vous en délivrer, mais seulement de le vouloir faire. Soyez résolu de ne servir plus, et vous voilà libres, je ne veux pas que vous le poussiez, ou ébranliez : mais seulement ne le soutenez plus, et vous le verrez comme un grand colosse, à qui on a dérobé la base, de son poids, de soi-même, fondre en bas et se rompre.* »

« Discours de la servitude volontaire », de La Boétie, tel qu'il apparut en sa première publication dans *Le réveil* matin des français et de leurs voisins, 1574.

A la suite de La Boétie, est-il possible de reconsidérer le terme de résistance sous l'angle de la servitude volontaire ? On sait que la résistance est ce qui empêche dans l'expérience de la cure analytique alors que dans un autre registre, celui de l'éthique, elle est plutôt ce qui autorise. De quelles résistances sommes-nous les obligés quand nous soutenons, dans nos actions et en plein accord complice, ce que nous dénonçons en mots ?

La sortie du paradoxe suppose un repérage des points de solidarité avec l'Autre tutélaire, que ce dernier prenne la forme de la *vox populi*, du culte de la modernité, ou encore d'une psychanalyse explicative et assujettie. La sortie de l'impasse, selon Lacan, c'est l'éthique, qui engage le sujet à juger ses actions face au désir qui l'habite jusqu'aux conséquences de l'acte. Résister, n'est-ce pas alors, tout simplement, se libérer de ce *oui* ou de ce *non* que l'on croit devoir à l'Autre ? Ni *oui* ni *non* à l'Autre : la réponse est ailleurs...

A partir d'œuvres littéraires, musicales ou picturales, nous tenterons de nous laisser enseigner par les créateurs. Nous essaierons de suivre la voie du héros, celui qui renonce aux chemins ordinaires pour s'orienter face à ce désir, à cette cause qui l'éclaire, seul face à lui-même.

**Lieu : Salle de réunion du Centre éducatif l'Accueil, 6 rue de la Vieille Monnaie, Besançon.**

**Dates : Les mercredis 17.09.08, 15.10.08, 12.11.08, 14.01.09, 11.02.09, 11.03.09, 15.04.09, 13.05.09 à 20h30**

**Contact : Eric Simon – Tél. 0662581289**

## DIJON

Programme des activités de S.P.F Dijon pour 2008-2009

### **Séminaire : La sexualité incestueuse constitutive du phallus**

*Touria MIGNOTTE*

Nous poursuivrons l'interrogation commencée l'année dernière autour du thème de « *la matérialité obscure du phallus* », qui nous donne à penser qu'il est grand temps que la psychanalyse accepte d'étendre le champ de son investigation sur la sexualité, qu'elle n'a mené que sous les seuls registres de la castration et du complexe d'Œdipe.

En effet, Freud n'a mis l'accent sur la jouissance du père primitif et sur la soumission qu'elle exige des fils, que pour rendre compte du meurtre du père et expliquer par là le refoulement de cet acte ainsi que le complexe de castration, qui s'en suivent.

Sans remettre en cause ce point de vue, et tout en adoptant celui de Lacan qui a réduit le père primitif au vide – en tant que manque – nous pouvons envisager cette soumission des fils au titre d'une sexualité rituelle, de nature incestueuse, qui vise à pallier l'impuissance constitutive du père primitif à procréer. Notre hypothèse est que cette sexualité archaïque incestueuse permet au père d'accéder au statut de phallus englobant le futur sujet. Elle implique des processus collectifs qui seraient à la base d'une relation possible au phallus et conditionneraient l'accès à la parole comme à la différence sexuelle.

Cette hypothèse oblige alors à inverser la proposition lacanienne qui veut que le phallus occupe la place du manque en tant que tel. En le posant ainsi, Lacan n'a-t-il pas idéalisé le phallus autant que le manque qu'il situe faussement à une place fixe ? N'a-t-il pas fait l'économie de l'obstacle que justement le manque oppose, si nous considérons la force centrifuge qui le caractérise et en fait un agent de dissémination et de destruction, incompatible avec la clôture nécessaire à la relation sujet/phallus ? N'a-t-il pas éludé les innombrables contraintes qu'inflige le manque pour constituer pour le sujet, une limite qui ferme et protège, non qui coupe ?

**Date et lieu : chaque premier mardi du mois au CHS de La Chartreuse, dans le service du Dr Alain Larome, début le 7.10.09**

**Contact : Touria Mignotte 20 rue du Maréchal de Saux Tavannes 21000 Dijon  
Tél. 0380420326 Mobile 0686929643**

### **Groupe de recherche pluridisciplinaire Dijon/Paris**

*avec François BAVEREY et Touria MIGNOTTE*

#### **A propos de la perception**

Ce groupe poursuivra son travail. Il tente d'interroger les conditions nécessaires pour que la

relation sujet/objet permette un vis-à-vis donnant au sujet accès au référent invisible qu'il a besoin d'intégrer pour pouvoir séparer dans cette réalité abstraite ce qui est *moi* de ce qui est *non-moi*. Autrement dit, quelle est la nature de la contribution de l'objet, permettant les expériences du corps et leur élaboration fantasmatique comme préalables à l'émergence du geste de percevoir ? Quels rapports existent-ils entre perception et nomination ? Partagent-ils le même pouvoir séparateur ? La question de la division du sujet cèderait la place à la question du dédoublement de l'Autre.

Les modalités de rencontre seront précisées en octobre.

**Contact : Touria Mignotte  
20 rue Maréchal de Saux Tavannes 21000 DIJON  
Tél. 0380420326 Mobile 0686929643**

### **Le groupe de recherche sur « La cruauté, le regard du droit et de la psychanalyse »**

*François BAVEREY, Dominique GROS et Touria MIGNOTTE*

Ce groupe de recherche a commencé son travail il y a cinq ans avec, comme premier objectif un ouvrage collectif sur ce thème. Finalement le déploiement du travail a pris une ampleur telle que chacun s'est engagé dans la rédaction d'un ouvrage individuel à paraître.

### **ACTIVITES DES ASSOCIATIONS MEMBRES DE LA F.E.D.E.P.S.Y.**

#### **Association Enseignement et Recherche Clinique (ASSERC)**

#### ***Place de l'inconscient et de la psychanalyse dans les institutions***

##### **Argument :**

Nous voudrions suivre l'évolution de la place de la découverte freudienne et de ses devenir dans la société d'aujourd'hui et donc dans les différentes formes d'institutions (dans la cure analytique elle-même, à l'université, en psychiatrie et dans les lieux de soins).

Les formations de l'inconscient et leur mise en élaboration, la pratique de la psychanalyse ont connu, autour des années 1968-80 – et ce en particulier grâce à Jacques Lacan – un développement considérable avec des prises en charge et des répercussions culturelles et institutionnelles larges (débat autour du structuralisme, mise en place de la psychothérapie institutionnelle, thérapies par la parole...)

L'actualité a totalement modifié la donne : avec le culte de l'efficacité, les techniques d'évaluation

généralisées, la conflictualité des « technés » a laissé place à des camps retranchés des différentes techniques, conduisant à un discours dominant qui se voudrait ne plus tenir compte de l'inconscient freudien.

Cette année sera consacrée au dépliement des questions suivantes proposées suivant le style propre des conférenciers :

1. Quelles sont les étapes de la constitution de la psychanalyse et des différentes psychothérapies et leurs répercussions sur les institutions ?
2. Peut-on enseigner aujourd'hui un certain rapport à la psychanalyse ?
3. Quelle est aujourd'hui la place de la dynamique de l'inconscient dans les institutions psychiatriques, psychologiques, sociales, éducatives... et psychanalytiques ?
4. Comment théoriser aujourd'hui le « Malaise dans la culture » eu égard de l'occultation de la théorie des pulsions ?

## **FONCTIONNEMENT**

### **Présentations cliniques**

Lieu : Amphi Clinique Psychiatrique de l'Hôpital Civil à 18 h (avant les conférences du vendredi).

Elles sont strictement réservées aux étudiants et aux collègues membres de l'ASSERC. Elles impliquent un engagement au respect du secret professionnel. La participation à un groupe clinique est le complément nécessaire à ces présentations.

### **Groupes cliniques**

Ils permettent :

- de tirer enseignement des présentations cliniques et des conférences,
- d'aborder des points précis touchant aux difficultés de la pratique,
- d'élaborer les liens dialectiques de la théorie et de la praxis.

### **GROUPE 1**

animé par Jacques IRRMANN (03 88 25 65 11)  
Marie PESENTI-IRRMANN (03 88 35 11 00)  
(mercredi à 20h30  
Clinique Psychiatrique)

### **GROUPE 2**

animé par Marc LEVY (03 88 61 08 88)  
Christian SCHNEIDER (03 88 61 24 97)  
(lundi à 19h15 – Clinique Psychiatrique)

### **GROUPE 3**

animé par Cathie NEUNREUTHER (03 88 60 11 77)  
Sylvie LEVY (06 63 17 84 50)  
(jeudi à 20h45 – 8a, rue Sleidan)

### **GROUPE 4**

animé par Cécile VERDET (03 88 61 40 10)  
Jean-Raymond MILLEY (03 88 60 58 86)  
(jeudi à 20h30 – Clinique Psychiatrique)

Les groupes cliniques ont lieu dans la semaine qui suit la présentation clinique.

Coordination des groupes : Cathie Neunreuther Tél. 0388601177

### **Les conférences :**

Vendredi 19 décembre 2008 : *Pierre JAMET*  
(Strasbourg)

**La forclusion de l'inconscient est-elle nécessaire pour maintenir les institutions ?**

Vendredi 16 janvier 2009 : *Colette SOLER* (Paris)  
**L'analyste hors de ses murs**

Vendredi 06 février 2009 : *Michel LEVY* (Strasbourg)  
**Psychanalyse à l'envers**

Vendredi 27 février 2009 : *Françoise GOROG* (Paris)  
**La pratique analytique dans l'institution**

Vendredi 13 mars 2009 : *Danièle BRUN* (Paris)  
**L'inconscient entre médecine et psychanalyse**

Vendredi 24 avril 2009 : *Jean OURY* (Cheverney)  
**Titre à préciser**

Vendredi 15 mai 2009 : *Daniel LEMLER* (Strasbourg)  
**Place de l'inconscient et de la psychanalyse dans les institutions... psychanalytiques**

Vendredi 19 juin 2009 : *Claude BURSZTEJN*  
**Peut-on penser la psychiatrie de l'enfant sans la psychanalyse ?**

**Date et lieu : le vendredi à 20h aux dates précitées à l'Amphithéâtre de la Clinique Psychiatrique CHRU Strasbourg – début 28.11.08**

## **Ouest-FEDEPSY**

### **Séminaire « L'Envers de la psychanalyse »**

*Dominique PEAN et Henri-François ROBELET*

Une première lecture anticipée de « *L'Envers de la psychanalyse* » a permis de lire dans le séminaire « d'un Autre à l'autre » les germes de ce qui allait suivre, témoin de la pensée en mouvement de Lacan.

Nous nous attachons dans ce groupe (qui poursuit cette année ses travaux avec la lecture du séminaire *L'Envers de la psychanalyse*) à ne pas perdre de vue la pratique, la clinique au quotidien, et à considérer le « chemin de penser » de Lacan comme se constituant et se remaniant sans cesse : invitation à chacun de se faire le lecteur du séminaire, en tenant compte des effets de lecture, et dans le souci de l'articulation de la clinique et de la théorie.

**Contacts : Dominique Péan Tél. 02 41 23 15 30  
Henri-François Robelet Tél. 02 41 49 68 50**

## Lecture de textes autour de l'hystérie

Dominique PEAN

Après un travail il y a deux ans sur les textes de Freud concernant la féminité, nous nous proposons cette année de revenir à l'hystérie telle qu'elle apparaît dans les textes freudiens, avec deux points d'abord : en quoi le discours de l'hystérique est-il particulier, pour que Lacan en fasse un de ses quatre discours, et les hystériques de Freud refusaient-elles de se prendre pour la femme (Lacan : *Séminaire d'un Autre à l'autre*).

Ce groupe est ouvert à ceux qui souhaitent s'initier à une lecture de ces textes : lecture sensible qui tiendrait compte de ces effets.

**Contact : Dominique Péan Tél. 02 41 23 15 30**

## Constitution subjective de l'enfant

Pierre-André JULIE

En s'appuyant sur nos lectures des années précédentes des *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905), *La phobie d'un enfant de cinq ans* (1909) de S. Freud ainsi que du commentaire de Lacan dans son séminaire sur la relation d'objet et les structures freudiennes (1956-1957), nous poursuivons notre questionnement sur les modalités structurelles qui président à la constitution subjective de l'enfant.

**Date et lieu : début le 18.09.08 à 20h  
au CMPP 33 rue Roger Chauviré à Angers  
Contact : Pierre-André Julié Tél. 0241889803**

## Névrose au féminin, version obsessionnelle

Geneviève TRICHET

Freud fait le constat que la névrose obsessionnelle se rencontre particulièrement chez les hommes et la névrose hystérique chez les femmes. Notre clinique nous a amenés à repérer chez des femmes une structure névrotique obsessionnelle.

Comment et peut-on rendre compte de cela sur le plan théorique ? Comment cela s'articule-t-il à l'Œdipe ?

Freud a élaboré la clinique et la théorie de la névrose obsessionnelle après le repérage de la névrose hystérique. Cette clinique différentielle, à laquelle il ajoute la psychose hallucinatoire, repose sur les différents modes du « clivage de conscience » c'est-à-dire des modes d'articulation de l'affect et de la représentation. Là aussi notre clinique, où se croisent symptômes et structures obsessionnelles et/ou phobiques et/ou hystériques, questionne ces conceptions.

Munis de ces questions, nous nous proposons de lire des textes freudiens qui, tout au long de l'œuvre, explorent la question de la névrose obsessionnelle.

**Contact : Geneviève Trichet Tél. 0241362970**

## Littérature et psychanalyse

Anne TERMINASSIAN

La proposition initiale était de travailler à une lecture croisée de la littérature et de la clinique psychanalytique autour de situations de « déshumanisation », c'est-à-dire de situations où l'être et le sujet sont gravement mis en péril.

Notre travail est parti de *Etre sans destin* d'Imre Kertesz et a tourné d'abord autour de la question du témoignage, puis, de façon plus serrée, autour de la question des œuvres littéraires qui constituent témoignage. C'est la question même de l'écriture qui nous a retenus et celle de la nécessité pour un certain nombre d'écrivains du recours à la fiction. L'œuvre de Kertesz a été et demeure au centre de notre travail, avec, en particulier, *Le Refus* et *Le Chercheur de traces*. Nous avons lu aussi, plus particulièrement, *Rouge décanté* de Jeroen Browsers et plusieurs œuvres de Aharon Appelfed.

D'avoir eu à faire face, enfants, à la béance d'une rupture irréparable née d'un déchaînement programmé de violence et de mort crée une sorte de parenté intime entre ces auteurs au-delà de la singularité absolue de leurs histoires et de leurs œuvres. Ils nous ont amenés à des questions comme celles-ci : Y a-t-il pour ces auteurs une condition préalable qui leur rende l'écriture possible ? Que nous transmettent ces œuvres ? A quoi nous ouvre singulièrement, nous leurs lecteurs, leur lecture appliquée et partagée ? En psychanalyste peut-on penser l'écriture comme un mode de suture jamais close de la béance d'une plaie creusée par le Réel et la jouissance ?

**Fréquence : Depuis 3 ans une fois par mois,  
le mercredi soir, de 19h15 à 20h45  
Contacts : Anne Terminassian - Elizabeth Gardaz**

## Association Parole sans Frontière - Strasbourg

Bertrand PIRET – Jean-Raymond MILLEY

**Séminaire « Qu'est-ce qu'analyser (aujourd'hui) ? »**

**La question du cadre.**

**Séminaire « Anthropologie et psychanalyse : l'interdit de l'inceste.**

**Renseignement et inscription :  
Bertrand Piret 0388379545 – www.p-s-f.com**

## Association A PROPOS – Metz

**Samedi 13 septembre 2008 à 14h30**

Rencontre avec Alain et Catherine VANIER :

« Winnicott avec Lacan »

Espace Pilâtre de Rozier - 2 r Georges Ducrocq - Metz \*\*

**Vendredi 19 septembre 2008 à 19h**

Jalil BENNANI : *Psychanalyse en terre d'Islam. Introduction à la psychanalyse au Maghreb* (Ed. Arcanes Erès)

Présentation à la librairie Géronimo  
2 rue Ambroise Thomas – Metz \*\*\*

**Jeudi 23 octobre 2008 à 20h45**

Philippe CHOLET : « Humain, trop humain, inhumain : qu'est-ce qu'être un homme ? »  
Les Trinitaires : Salle d'exposition 1  
10-12 rue des Trinitaires – Metz \*

**Jeudi 13 novembre 2008 à 20h45**

Atelier avec Lysiane NAYMARK et Dominique MARINELLI : « L'enfant et le jeu »  
Espace Pilâtre de Rozier -  
2 r Georges Ducrocq - Metz \*\*

**Jeudi 4 décembre 2008 à 20h45**

Dominique MARINELLI : - L'ABC de la psychanalyse - : C comme Chanson  
« Je chante pour passer le temps... »  
Les Trinitaires : Salle d'exposition 1  
10-12 rue des Trinitaires – Metz \*

**Jeudi 22 janvier 2009 à 20h45**

Michel KLEIN : « Celui qui a vu la Gorgone »  
Lieu à préciser : Les Trinitaires ou Espace Pilâtre de Rozier \*

**Samedi 31 janvier 2009 à 14h15**

Rencontre avec Jean-Richard FREYMANN : *Passe, Un Père et Manque* (Ed. Arcanes Erès)  
Lieu à préciser \*\*  
à 18h : Présentation à la librairie Géronimo,  
2 rue Ambroise Thomas \*\*\*

**Jeudi 26 février 2009 à 20h45**

Christine GRENOT-WEBERT : « Antonin Artaud »  
Lieu à préciser : Les Trinitaires ou Espace Pilâtre de Rozier \*

**Jeudi 19 mars 2009**

Journée d'études en collaboration avec le Conseil de l'Ordre des Sages-Femmes de Moselle et l'École de Sages-Femmes de Metz : « Mort à la Maternité »  
Conseil départemental de l'ordre des sages-femmes  
CITY PARC 19 Rue Pré Gondé 57070 METZ \*\*\*\*

**Jeudi 26 mars 2009 à 20h45**

Yves PAUL : - L'ABC de la psychanalyse - : M comme Miroir  
Lieu à préciser : Les Trinitaires ou Espace Pilâtre de Rozier \*

**Jeudi 23 avril 2009 à 20h45**

Philippe WOLOSZKO : « La perte d'objet »  
Lieu à préciser : Les Trinitaires ou Espace Pilâtre de Rozier \*

**Jeudi 14 mai 2009 à 20h45**

Roland GORI : *Les exilés de l'intime - La médecine et la psychiatrie au service du nouvel ordre économique* (Ed. Denoël)  
En collaboration avec l'IFSI du CH de JURY et le Forum de l'IRTS  
I.R.T.S. - 41 av de la Liberté - Le-Ban-St-Martin \*\*\*

**Samedi 23 mai 2009 à 14h15**

Rencontre avec Charlotte HERFRAY  
Date et lieu à confirmer \*\*

**Jeudi 18 juin 2009 à 20h45**

Propos de psychanalystes :  
« Bienvenue chez les psy »  
Lieu à préciser \*\*\*

**Jeudi 25 juin 2009 à 20h45**

Atelier « Expression libre »  
Espace Pilâtre de Rozier – 2 rue Georges Ducrocq  
Metz \*\*

\* participation de 5 € pour les personnes non adhérentes à l'association (3 €/étudiants et chômeurs)

\*\* réservé aux membres de l'Association

\*\*\* entrée libre

\*\*\*\* sur inscription

**Renseignements : site de l'association**

<http://monsie.orange.fr/a-propos/>

ou contactez [apropos.metz@gmail.com](mailto:apropos.metz@gmail.com)

**Association Espace Tiers - Strasbourg**

Les journées de sociodrame et psychodrame en groupe reprennent à partir de mi-octobre. Il est possible d'entrer dans l'un des groupes au cours de l'année.

**Contact : Lilliane Goldsztaub Tél. 0388220060**

**Association Transversales - Nancy**

Lecture de Freud : Alain REGNIER (3<sup>e</sup> mercredi du mois à 20h30)

Groupe clinique : Hervé PRINCL (1<sup>er</sup> lundi du mois à 20h)

Séminaire de Lacan : Claude MEKLER (les jeudis à 20h30)

La jouissance : Claude MEKLER (les samedis à 10h)

Séminaire de Daniel LEMLER (les samedis à 10 h. au CMPP)

Les psychoses : Erwan LEDUIGOU (les lundis)

Journée prévue : *La jouissance*, intervention de Laurent PANES, Denise GUEDENET, Cécile IGLESIAS, Sophie L'HUILLIER.

**Contact : Secrétariat du Dr Mekler (lundi, mardi, jeudi et vendredi de 8h30 à 17h15)  
Tél. 0383190250  
transversale.euclide@wanadoo.fr**

### **GEP hellénique E.O.Ψ.Σ., Athènes**

*Président : Théodosios CHRISTODOULAKIS  
Responsable : Elmina VALSAMOPOULOS*

Durant l'année 2007-2008 nous avons commencé l'étude des « phobies » et nous avons organisé une journée sur la psychose.

Pour 2008-2009 nous poursuivons l'étude des phobies avec les textes de :

- S. Freud : « Inhibition, symptôme et angoisse »
- S. Freud : « Analyse d'une phobie d'un garçon de cinq ans »
- Hélène Deutsch : « Un cas de phobie des poules »
- Paul Laurent Assoun : « Les phobies »
- La clinique lacanienne : les phobies
- S. Ferenczi : « Arpad, l'enfant coq »
- Irène Diamantis : « Les phobies de l'impossible séparation »
- Annie Birraux : « Les phobies »
- Anneliese Schnurmann : « Observation d'une phobie »

**Date et lieu : 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> lundi du mois - Athènes,  
Clinique psychiatrique Panagia Grigoroussa  
Contact : Elmina Valsamopoulos –  
elminaval@yahoo.fr - Tél. fax : 2108239040**

### **Enseignement « Architecture et Psychanalyse » – Athènes (Grèce)**

Ecole d'Architecture, Université Nationale Technique d'Athènes, 26 rue Stournari, tel. +302107723830  
Mercredi, 18h à 21h, à partir du 3 novembre 2008

### **Séminaire « Antigone de Sophocle : Aspects de vie, aspects de mort » - Athènes**

Athens college 15 rue Stefanou Delta, Psychico 154  
52 Tél. +302106748160 - 21067981  
Mercredi de 18 à 21h, du 8 au 29 octobre 2008

### **Séminaire « Introduction à la Psychanalyse » - Athènes (Grèce)**

Espace Metaixmio 118 rue Hippokratous, 11472  
Athènes Tél. 211 30035000  
Mercredi de 19h à 21h du 4 mai au 20 mai 2009

**Renseignements pour ces trois activités :  
Nicolas Sideris – sideris@panteion.gr**

### **Activités GenDen 2008-2009 – Genève (Suisse)**

Notre groupe psychanalytique GenDen (Genève Denver), affilié à la F.E.D.E.P.S.Y. depuis 2006, comprend quatre membres à Genève, Suisse et un membre à Denver, Etats-Unis. Nous nous rencontrons une fois par semaine pour des supervisions cliniques et groupes de lecture, activités ouvertes à des professionnels ouvrant dans le champ de la Psyché.

Nos priorités ciblent actuellement autant des questions cliniques que de recherche et d'enseignement :

#### **Clinique**

1. La clinique des phénomènes dissociatifs.
2. Comment rencontrer dans une thérapie les sujets ayant vécu des expériences de torture ?
3. Entre *mobbing* et *burn-out* : des « nouvelles » entités qui reposent la question des liens existant entre le trauma réel et le trauma imaginaire.
4. Comment entendre les souffrances des enfants, tout en rencontrant leurs parents ?

#### **Recherche/ Enseignement**

1. L'intérêt de l'échange psychanalytique serait un facteur favorisant la qualité de l'écoute des thérapeutes, ce qui pourra avoir un impact sur la qualité des soins.
2. Les enseignements psychanalytiques s'adressent-ils encore aux jeunes internes ?
3. Pratiques psychanalytiques : comment passer de l'équation « l'objectivation » = « l'objetisation » vers une réflexion épistémologique quant à une qualité de soins partiellement mesurable en psychothérapie psychodynamique.
4. Entre éthique psychanalytique et éthique médicale.

#### **Communications scientifiques dans les six prochains mois**

1. Cycle de Conférences en Suisse sur le *burnout* (début octobre 2008, Lausanne).
2. Congrès annuel de l'International Society for the Study of Dissociative Disorders, novembre 2008, Chicago, Etats-Unis. Symposium avec trois communications relatives à la rencontre entre la clinique et la médecine basée sur les preuves pour l'approche des phénomènes dissociatifs.
3. Congrès F.E.D.E.P.S.Y., décembre 2008, Strasbourg, France. Communication posant la question de la rencontre avec un sujet victime de torture et des différences existant entre l'éthique psychanalytique et l'éthique médicale.
4. Congrès annuel de l'Association Européenne de Psychiatrie, janvier 2009, Lisbonne, Portugal. Symposium avec quatre communications ciblant la question des liens existant entre la clinique, la

médecine basée sur les preuves et la psychanalyse dans le contexte de l'urgence (avec la participation du Dr Fremantle).

**Renseignements, informations, inscriptions aux séminaires de lecture et supervision clinique auprès de :**

**Cristian Damsa, 17 route de la Chapelle 1  
212 Grand Lancy, Genève  
E-mail : c.damsa@bluewin.ch**

## **ACTIVITES DES ASSOCIATIONS REGIONALES DE LA F.E.D.E.P.S.Y.**

### **F.E.D.E.P.S.Y.-Méditerranée**

#### **Séminaire : « Données actuelles sur la psychanalyse avec l'enfant »**

*Moïse BENADIBA*

Il s'agit, dans ce séminaire qui s'adresse aux psychanalystes et aux psychanalystes en formation, de proposer un espace, un lieu où ils parlent de leur pratique analytique avec l'enfant pour, à travers ce qui en est dit de cette pratique, s'y confronter, soutenir leur questionnement sur l'abord, par la psychanalyse, de l'enfant, de ses fantasmes, de ses symptômes et des symptômes chez lui induits, du rapport des énoncés de l'enfant à ses énonciations. Autour des vignettes cliniques exposées, nous essayons de percevoir le cheminement des conceptions analytiques autour de l'enfant avec les éclairages de Freud, Lacan et des pratiques actuelles de la psychanalyse avec l'enfant.

**Date et lieu : une fois par semaine, dans les locaux du service de psychiatrie infantojuvénile, secteur 13I03**

**Contact : Dr Moïse Benadiba  
Tél. 0491876793 – fax 0491876800  
moise.benadiba@ch-valvert-marseille.fr**

#### **Séminaire : « L'enfant et sa famille dans le cadre des expertises demandées par le Juge aux affaires familiales »**

*Moïse BENADIBA*

Il s'agit d'une formation continue au rythme de deux séances par semaine s'adressant à tour de rôle à deux participants en situation d'apprentissage des modalités d'expertises concernant l'enfant et sa famille et les affaires familiales.

L'objectif essentiel de cette formation est pour nous d'en révéler la possibilité d'un regard et d'une écoute psychanalytiques sur le médico-légal, le familial et plus largement le social.

**Contact : Dr Moïse Benadiba  
Tél. 0491876793 - fax 0491876800  
moise.benadiba@ch-valvert-marseille.fr**

### **Conférences F.E.D.E.P.S.Y.**

#### **Psychanalyse, dialogue et lien social**

*Marie-José PAHIN*

#### **Mercredi 8 octobre 2008**

« La question du désir, impasse ou réalisation ? », *Marie-José PAHIN*, psychanalyste  
« Le désir chez René Girard », *Pierre BAUCHERON*, psychiatre

#### **Vendredi 7 novembre 2008**

*Passe, Un Père et Manque : Jean-Richard FREYMANN* vient parler de son dernier livre publié aux Ed. Erès. (entrée: participation de 6 €)

#### **Mercredi 19 novembre 2008**

« Qu'est-ce qu'un dialogue ? », *Marianne SOUQUET*, médiatrice  
« L'expérience du dialogue à l'épreuve du sujet », *Marie-José PAHIN*

#### **Mercredi 10 décembre 2008**

« Ce qui n'a pas marché », *Patrick PRAT*, psychiatre, ancien chef de service des pharmacodépendances

#### **Mercredi 21 janvier 2009**

« Le masochisme chez Adamov », *Bernard HUBERT*, psychiatre, psychanalyste

#### **Mercredi 11 février 2009**

« Réinventer le droit de la famille à partir d'une expérience du dialogue », *Catherine GASSEAU*, juriste, médiatrice familiale, auteur de l'ouvrage *Droit de la famille et de l'enfant*, Ed. Vuibert

#### **Mercredi 11 mars 2009**

« Symbolisme du droit et antiféminisme », *Germaine WATINE*

#### **Mercredi 1<sup>er</sup> avril 2009**

« Le désir et son objet », *Jean-François COUDURIER*, psychanalyste  
Spectacle : *Mise en scène de la « Gradiva de Freud »* par une troupe de jeunes acteurs

#### **Mercredi 13 mai 2009**

« Voyage au pays des psychoses », *Augustin MENARD*, psychiatre, psychanalyste ; ouvrage publié aux Ed. du Champ social

#### **Mercredi 8 juin 2009**

« Décision de justice ou ordonnance de médiation », *Marc JUSTON*, Juge aux affaires familiales au TGI de Tarascon, avec la participation de *Guilaine COMBA*, médiatrice familiale

### Mercredi 23 septembre 2009

« Quand on aime il ne s'agit pas de sexe, dit Lacan »,  
Jean-Paul RICCEUR, psychiatre, psychanalyste

### Mercredi 21 octobre 2009

« Réflexion sur une clinique de l'exil », Nadim EL  
MALKI, psychiatre

### Mercredi 18 novembre 2009

« Les exilés de l'intime », Roland GORI,  
psychanalyste, ouvrage publié aux Ed. Denoël

### Mercredi 9 décembre 2009

« Faillite de l'altérité et mise en acte adolescent »,  
Michèle BENHAIM, maître de conférence en  
psychologie clinique

Activité inscrite dans le cadre de la F.E.D.E.P.S.Y. et  
soutenue par l'AFRET

**Date et lieu : un mercredi par mois de 20h à  
22h. Hôpital de Laveran amphî RDC  
entrée ou participation libre  
Contact : Marie-Josée Pahin Tél. 0616242857**

## ACTIVITES DES MEMBRES d'HONNEUR DE LA F.E.D.E.P.S.Y.

### Séminaire : Le Juif des philosophes

Jacob ROGOZINSKI et Gérard BENSUSSAN

La figure du Juif (ou du « judaïsme » ou « des juifs ») traverse l'histoire de la philosophie, de façon inégale et discontinue. Protéiforme, équivoque, mais le plus souvent négative ou « critique », elle constitue un véritable paradigme, qui, de Paul et des Pères grecs à l'idéalisme allemand et au-delà, assure peut-être une fonction essentielle dans l'économie du discours philosophique occidental. Ce sont les différentes versions de l'anti-judaïsme philosophique — celui qu'élaborent certains philosophes — qu'il s'agit d'analyser, dans son rapport complexe à l'anti-judaïsme religieux ou idéologique. Le séminaire se propose d'aborder cette question en travaillant essentiellement, mais non exclusivement, trois textes fondateurs, les *Épîtres* de Paul, Le *Traité théologico-politique* de Spinoza et *L'esprit du christianisme et son destin* de Hegel.

Le séminaire sera assuré par Gérard Bensussan et Jacob Rogozinski en alternance tous les quinze jours, avec la participation de Géraldine Roux.

**Date et lieu : à partir du 23.09.08 le mardi de  
17h30 à 19h30, au Palais Universitaire, salle 044.  
Contact : Jacob Rogozinski**

## ACTIVITES DES CORRESPONDANTS ETRANGERS

### Allemagne - Berlin

**Séminaire à Berlin** (en langue allemande, des participants francophones sont les bienvenus)

Dans le cadre de la *Freud-Lacan-Gesellschaft* (FLG) et de l'*Assoziation für die Freudsche Psychoanalyse* (AFP)

Claus-Dieter RATH

**Freudsche ‚Kulturarbeit‘ und die psychoanalytische Kur.** Wie wir heute die Psyche behandeln

**(Le « travail civilisateur » freudien et la cure psychanalytique.** Notre façon contemporaine de traiter la psyché)

Entre 1900 et 1923 Freud utilise plusieurs fois la notion de « Kulturarbeit » (travail civilisateur). Dans *l'Interprétation des rêves* (1900) elle coïncide avec l'expulsion du paradis et le commencement de la vie sexuelle, dans *La morale sexuelle « culturelle »* (1908) elle correspond au destin pulsionnel de la « sublimation », dans *L'avenir d'une illusion* et dans *Le malaise dans la culture* [ancienne traduction : *dans la civilisation*] (1927-1929) elle a une grande part au lien réciproque des membres d'une société. En 1932 finalement, dans sa *Conférences sur la « Décomposition de la personnalité psychique »* Freud utilise l'image de l'assèchement du Zuydersee, en y ajoutant la phrase – qui a donné des interprétations divergentes – « Wo Es war, soll Ich werden ».

La « Kulturarbeit » freudienne (Lacan traduit : « C'est une tâche civilisatrice de la sorte de l'assèchement du Zuydersee ») a lieu dans une cure psychanalytique. Cette notion se distingue donc du « travail culturel » dont on parle par rapport à la transmission et à l'éducation ou animation culturelle de certains groupes sociaux. Mais également la subjectivité historique concrète, la structuration de la psyché ainsi que la naissance de la psychanalyse elles-mêmes sont résultats de « Kulturarbeit ».

Dans le séminaire la lecture de ces textes freudiens sera accompagnée par des questionnements cliniques, métapsychologiques, historiques de la culture, et politiques, concernant des questions de la subjectivité historique.

**Date et lieu : Maison de France Berlin (4. Stock),  
Kurfürstendamm 211 (Ecke Uhlandstraße).  
Environ une fois par mois, samedi 17h-19h  
Début le 17.01.09  
Contact : Claus Dieter Rath Tél. 030/8819194  
Mobile du séminaire 0160/6583340  
RathCD@aol.com**

## Allemagne – Fribourg

**Séminaire: “Jenseits des Lustprinzips”** (Au-delà du principe du plaisir)

*Cristina BURCKAS*

En partant de ce texte de Freud, nous chercherons à approfondir les questions que le texte nous pose à l'aide des autres textes de Freud et des textes de Lacan.

Le séminaire s'adresse à des psychanalystes et des psychothérapeutes comme aussi aux professionnels d'autres disciplines (Lettres, Philosophie, Théologie, Sciences de l'Éducation, etc.) qui ont le désir de travailler sur la théorie de Freud telle qu'elle nous a été transmise par Jacques Lacan.

**Date et lieu : en général une fois par mois, le samedi de 15h30 à 17h30. Début le 20.09.08**  
**Tennenbacherstr. 44 79106 Freiburg**  
**Renseignement : Cristina Burckas**  
**Tél. 0761/202 32 06 - [cburckas@gmx.net](mailto:cburckas@gmx.net)**

**Séminaire clinique : Que veut dire « lire des signifiants » ?**

*Cristina BURCKAS, Bettina NODDINGS*

Sur quoi ouvre la pratique de la lecture des signifiants ?

Pour faire une lecture, il faut d'abord entendre. Avant tout, c'est l'appel qu'il faut entendre. L'appel du sujet ne devient signifiant que quand il est entendu du lieu de l'Autre. C'est ce que nous surprend, que l'on n'attend pas.

Entendre et lire sont au fondement de ce qui se passe en analyse. C'est en reliant entre eux les éléments entendus, c'est-à-dire en les lisant, que l'histoire du sujet s'écrit.

Entendre l'appel ; lire des signifiants. Même si cela s'appuie sur des fondements théoriques, l'expérience analytique s'avère indispensable : l'analyste y est en jeu avec les signifiants de sa propre histoire. Mais ce sont les questions que nous pose la pratique de la psychanalyse qui nous font aussi nous adresser à l'Autre de la théorie.

Ainsi l'expérience analytique consiste-elle en un mouvement dialectique entre pratique et théorie. C'est dans ce mouvement que nous voulons nous inscrire dans le cadre de ce séminaire sur la clinique.

Le prochain année sera centré sur :

- S. Freud (1900) : *L'interprétation des rêves*, chapitre 7
- S. Freud (1926) : *Inhibition, symptôme et angoisse*
- J. Lacan (1962-63) : Le Séminaire X, *L'Angoisse*

**Date et lieu : en général toutes les deux semaines, le vendredi de 19h à 20h30. Début le 15.09.08 Tennenbacherstr. 44 79106 Freiburg**  
**Renseignement : Cristina Burckas Tél. 0761/202 32 06 - [cburckas@gmx.net](mailto:cburckas@gmx.net) et/ou Bettina Noddings Tél. 07841/290 394 - [b.noddings@gmx.de](mailto:b.noddings@gmx.de)**

## Luxembourg

**Séminaire de recherche : Qui commande ? Qui gouverne ? Qui enseigne ?**

Avec l'Université du Luxembourg

Ce séminaire se propose de poursuivre en 2008-2009 une interrogation entamée l'année dernière sur le principe d'autorité.

Avec les interventions de *Catherine CHALIER*, *Charles MELMAN*, *Dany ROBERT-DUFOUR*, *Aldo NAOURI*.

**Dates : 7.10.08, 11.11.08, 2.12.08, 8.01.09, 10.02.09, 10.03.09, 5.06.09**

**Lieu : Abbaye de Neumünster, 28 rue Munster, Luxembourg-Grund (en ville)**

**Renseignements : 00352 49 27 17**  
**ou Fax 0352 40 23 06**

**Cycle de conférences : Psychanalyse et modernité**

Vendredi 28.11.08 à l'Abbaye de Neumünster  
*Moustapha SAFOUAN* : « Pourquoi le monde arabe n'est-il pas libre ? »

Autres intervenants : *Jean-Richard FREYMANN*, *Max KOHN*... (dates précisées ultérieurement)

**Contact : André Michels Tél. 00352 49 27 17**  
**ou Fax 0352 40 23 06**

**Séminaire de Lecture de Textes**

Freud S. : *Le cas Schreber*

Lacan J. : *Les psychoses*, Le Séminaire, Livre III

**Date : 4<sup>e</sup> mardi du mois à 20h**  
**Contact : André Michels**  
**Tél. 00352 49 27 17 ou Fax 0352 40 23 06**

**Groupe clinique**

*sous la direction d'André MICHELIS*

**Date : 3<sup>e</sup> mardi du mois à 20h30**  
**Renseignements : André Michels Tél. 00352 49 27 17 - Fax 0352 40 23 06**

## Brésil

**Marisa DECAT DE MOURA**

### Cours de formation

Psychanalyse et Hôpital  
Lundi de 14h00 à 15h30

**Lieu : Auditório II - Hospital Mater Dei**  
**Coordination: Marisa DECAT DE MOURA,**  
**Simone BORGES DE CAVALHO, Glauco BATISTA.**

### Réunions cliniques

Lundi de 08h00 à 09h45  
Réunions Cliniques / Divers Secteurs de l'Hôpital

**Lieu : Auditório II - Hospital Mater Dei**  
**Animé par Marisa DECAT DE MOURA**  
**(seulement pour les membres participant**  
**de la formation et transmission)**

### Séminaires

Psychanalyse et Constitution du Sujet – Clinique avec  
des bébés (Formation Permanente)

**Mercredi de 14h00 à 15h30**  
**Lieu : Auditório II - Hospital Mater Dei**  
**Coordination : Juliana PEREIRA GUBIOTTI LOPES**

### Séminaire

Expériences Discursives, Psychanalyse et Hôpital :  
Re-interrogeant le lieu du sujet et la formation de  
l'analyste

**18h00 – 19h30 / Dernier lundi du mois**  
**Lieu : Auditório II - Hospital Mater Dei**  
**Coordination : Jeferson MACHADO PINTO,**  
**Guilherme MASSARA ROCHA**

### Événements – 2008/2009

VI JAPP - Journée Académique de Psychologie et  
Psychanalyse

**Période du 29 et 30 août 2008**  
**Lieu : Hospital Mater Dei**

### VI. FORUM INTERNATIONAL « PSYCHANALYSE ET HÔPITAL »

Co-réalisation Brésil/France : Clínica de Psicologia e  
Psicanálise/Belo Horizonte et Université Louis  
Pasteur/Strasbourg

**Période les 28 et 29 Août 2009**  
**Lieu : Auditórios: I, II, III, IV, V e VI – Hospita**  
**Contact : Marisa Decat de Moura –**  
**marisadecatm@uol.com.br**

## FORMATIONS APERTURA ARCANES

**10 et 11 octobre 2008**

La crise : approches psychanalytique, politique,  
institutionnelle

**28 et 29 novembre 2008**

Le corps, ses images, ses traitements

**20 et 21 mars 2009**

Mythes et réalités : du collectif au singulier

**5 et 6 juin 2009**

Les pratiques de l'écoute

**9 et 10 octobre 2009**

La mémoire et ses troubles

**4 et 5 décembre 2009**

La voix et le signifiant

## FORMATIONS F.E.D.E.P.S.Y.

### LES FORMATIONS DU MERCREDI

**12 novembre 2008**

Le corps dans tous ses états (J. Lacan, F. Perrier,  
F. Dolto)

**04 février 2009**

Le sexuel et le génital (W. Reich, O. Rank, O. Sachs,  
V. Granof)

**13 mai 2009**

Arts et sublimation (G. Jung, E. Jones, S. Freud)

**18 novembre 2009**

Droit et loi (P. Legendre, J. Clavreul, J. Lacan,  
S. Leclaire)

## FORMATIONS AU CHOIX POUR LES INSTITUTIONS

**Renseignements : sur le site**  
**[www.apertura.arcanes.com](http://www.apertura.arcanes.com)**

# 4<sup>es</sup> Journées de la F.E.D.E.P.S.Y.

Informations et inscriptions à la F.E.D.E.P.S.Y. :  
s'adresser au secrétariat du Dr Freymann  
5, rue Sleidan - 67000 Strasbourg - Tél. 03 88 41 15 51  
[freymjr@wanadoo.fr](mailto:freymjr@wanadoo.fr)



« Pourquoi les individus-peuples se méprisent-ils, se haïssent-ils, s'abhorrent-ils les uns les autres, même en temps de paix, et pourquoi chaque nation traite-elle ainsi les autres ? Cela est certes une énigme. »

Sigmund Freud, « Considérations actuelles sur la guerre et la mort »,  
in *Essais de psychanalyse*, 1915

« Si l'on nous juge selon nos motions de désir inconscientes, nous sommes donc nous-mêmes comme les hommes des origines une bande d'assassins. »

Sigmund Freud, « Considérations actuelles sur la guerre et la mort »,  
in *Essais de psychanalyse*, 1915

« Ce qui commença par le père, s'achève par la masse. »

Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*, 1930

